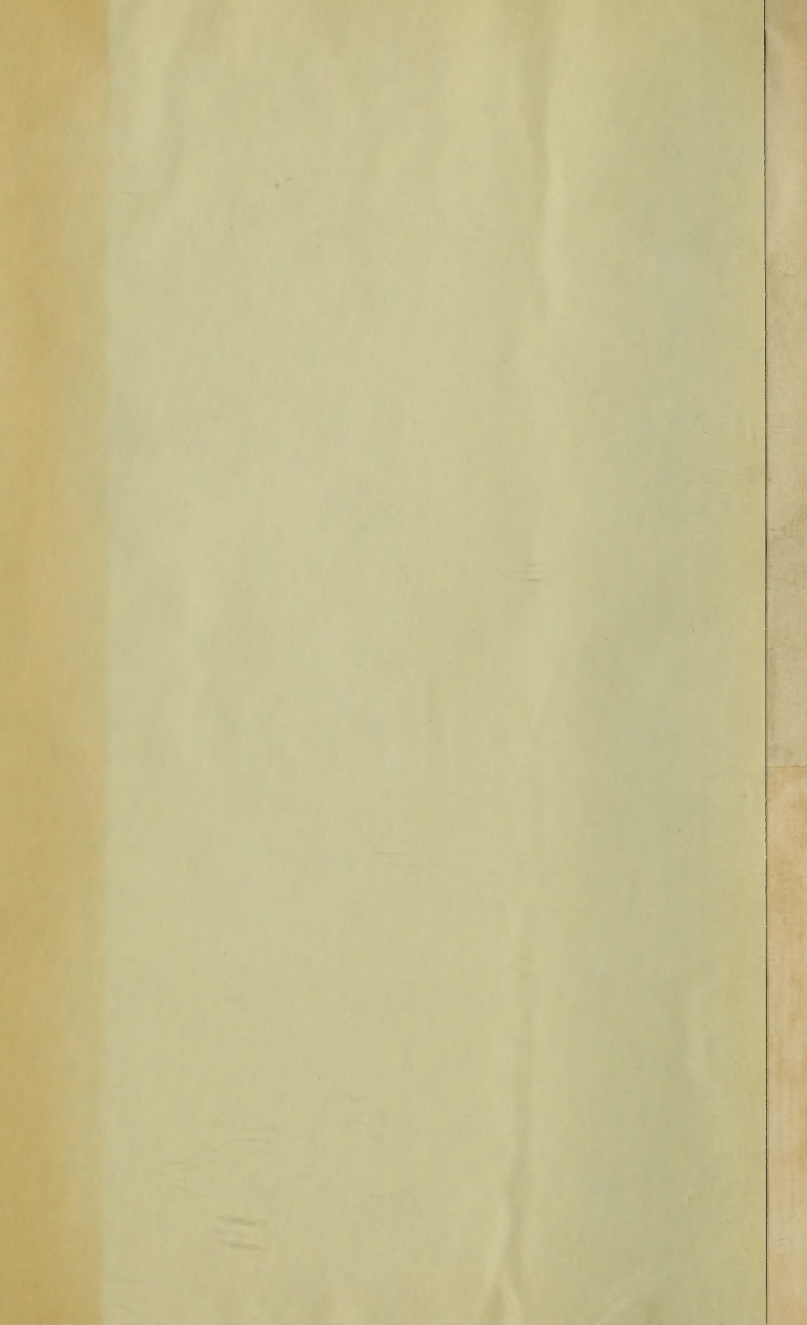


U d'of OTTAWA

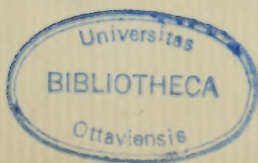


39003003855243

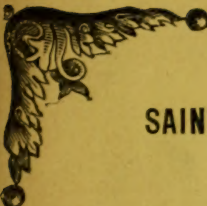


*Edizione originale
Enrico Dantoni*

6,50



CE-franc



SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

LA TRAGÉDIE

DU

NOUVEAU CHRIST

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1901



THE
HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM 1630 TO 1800

BY
JOHN H. COOPER

NEW YORK
PUBLISHED BY
G. P. PUTNAM'S SONS
1892

à Monsieur Roby et Machin
avec mes sentiments de
sympathie

de Roucheber

LA TRAGÉDIE

DU

NOUVEAU CHRIST

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Route noire (roman)	1	volume.
Eglé ou les Concerts champêtres (poème)	—	—
Les Éléments d'une Renaissance française.	—	—
L'Hiver en méditation	—	—
Discours sur la Mort de Narcisse	—	—
La Vie héroïque des aventuriers, des poètes, des rois et des artisans.	2	—
La Résurrection des Dieux	1	—

DIVERS

La Révolution en marche.	1	broch.
L'Annonciation	5	—

EN PRÉPARATION

Les Esclaves (drame).	
Le Livre des Lois (poème).	
Les Métamorphoses de la terre et du soleil (poème).	
La Fête de Belleville (roman).	
L'Ouragan dans les hauteurs (roman).	
Le Printemps des Héros (études).	
Charpentier et l'avenir de la musique (étude).	
Essai sur le théâtre, le drame et l'acteur (étude).	

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

LA TRAGÉDIE

DU

NOUVEAU CHRIST

« Songez que si un père de famille savait à quelle heure doit venir le voleur, il ne manquerait pas de veiller ; de même tenez-vous donc prêts, car à l'heure que vous ne pensez pas le Fils de l'Homme viendra. »

ÉVANGILE SELON SAINT MATHIEU.

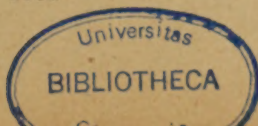
PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1901



A CAMILLE LEMONNIER

A L'ÉCRIVAIN

ET AU NOBLE AMI DU NATURISME

CE LIVRE EST DÉDIÉ

DE B.

PQ
2637
.A28T75
1901

PRÉFACE

Il se peut que certains lecteurs trouvent trop accentuée et trop forte cette *Tragédie du Nouveau Christ*, qu'ils montrent de la répugnance à en accepter l'intrigue, qu'ils se froissent de l'hypothèse sur laquelle elle est fondée, qu'ils témoignent de quelque surprise à voir un Christ en haillons, se plaisant dans une société de prolétaires, qu'ils nient la légitimité d'une semblable imagination, qu'ils n'en aiment d'ailleurs pas l'esprit et qu'ils en repoussent jusqu'au sentiment. Toutefois, il est un reproche auquel je dois échapper : c'est celui d'excès dans les termes, de prédisposition à la surabon-

dance, de complaisance pour les scènes spécialement vulgaires, de recherche d'effets et d'éclats voulus. Si mon drame pêche par quelque chose, il faut admettre que c'est seulement par l'exagération de ses parties lyriques, par la ferveur de la pensée et par le développement trop grand de l'idéal.

On conviendra en effet qu'étant donné le sujet auquel je m'étais arrêté, il m'aurait été difficile de le traiter moins violemment que je n'ai fait. J'aurais pu introduire mon Christ dans des endroits abominables, lui attribuer des aventures extrêmement viles et lui prêter même au besoin, avec des sentiments odieux, toutes sortes d'expressions dégoûtantes qui auraient rendu saisissant mon personnage. Mais je ne l'ai pas voulu.

Ayant conçu le projet de montrer le Christ revenant parmi nous, au milieu de notre monde moderne, à notre époque, je ne me suis pas laissé entraîner à toutes les extrémités auxquelles mes prémices pouvaient me conduire.

Infiniment moins hasardeux, plus timide et plus circonspect que mon sujet, je me suis abstenu d'un certain nombre de choses qui auraient excité sûrement toutes les passions. Il m'aurait été fort loisible de mener par exemple mon Christ en quelques vulgaires mauvais lieux où sa présence eût fait scandale sans d'ailleurs qu'il y eût de raison pour cela. J'ai châlié exprès la langue de mon Christ. Il m'eût été pourtant permis de lui faire prononcer des phrases qui eussent sans doute paru d'un goût populacier, mais que la vraisemblance aurait légitimées. Enfin, sur tous les points possibles, je me suis retenu, réduit, atténué, autant toutefois que mon sujet me permettait de le faire. Et ce qu'il était susceptible de comporter d'inutile, de vain et de superflu, je l'ai écarté aussitôt, jugeant qu'il était préférable de laisser mes idées elles-mêmes dans l'éclat scabreux de leur nudité.

Il est néanmoins certain que j'aurais pu agir d'une façon différente, et sans m'arrêter un

instant à la pensée d'un Christ qui irait dans les bouges ou bien qui exposerait ses diverses paraboles en paroles pleines d'argot, il m'aurait été très commode de provoquer le même scandale par des moyens plus licites. Quelle aurait été, en effet, la stupéfaction du public si j'avais seulement transporté dans l'histoire contemporaine l'existence du Christ ancien ! Avec quelle tranquillité j'aurais pu concevoir et écrire les actes les plus extravagants, les plus cyniques, les plus étranges, les plus imprévus et les plus baroques ! Car qui donc ignore que le Christ a vécu, autrefois, comme un pauvre homme des routes, dont la destinée est errante, triste et confuse ? Est-ce une circonstance inconnue que le Christ était secouru par des femmes d'une basse extraction et qui elles-mêmes menaient une existence galante ? Les évangiles de Luc, de Mathieu ou de Marc tiennent-ils le moins du monde secrète la manière dont il obtenait sa subsistance ? N'était-ce pas du produit de vols qu'il alimentait constam-

ment sa compagnie? Enfin sa société elle-même de quelles créatures méprisables, tout au moins par leur condition, était-elle faite?

Ces façons de vivre qui maintenant jetteraient le discrédit sur la personne du Christ, je n'aurais pas eu la hardiesse de les attribuer aujourd'hui à ce héros. Transposées dans le temps moderne, elles auraient paru injurieuses et elles auraient fait jeter les hauts cris. Aussi me suis-je abstenu de les reproduire dans ma tragédie; j'avoue avoir manqué d'audace. Le scandale que je prévoyais m'a effrayé. De peur de surprendre, d'émouvoir et de paraître excessif, j'ai laissé de côté les évangiles antiques, je me suis écarté du Christ qui y est peint, j'ai dû créer de toutes pièces un drame, avec son commencement, ses péripéties et sa fin. Il m'a fallu sortir de moi mon Christ nouveau, tout entier.

Il est incontestable toutefois que si jamais le Christ revenait sur la terre, par une hypothèse incroyable et saisissante, il retrouverait les

mêmes outrages, les mêmes incompréhensions, les mêmes sottises, les mêmes horreurs, la même vie et la même mort que lorsqu'il y passa, il y a deux mille ans. Car l'état de guerre qui existe entre tout héros véritable et l'ensemble des sociétés est toujours aussi douloureux, aussi aigu, aussi flagrant et aussi fort.

Dans tout héros brûle le désir de vaincre le monde. Voilà pourquoi, quant au Christ, il serait amené aujourd'hui comme autrefois à recommencer son action d'hostilité, à opposer sa vérité à nos erreurs, à contrecarrer l'univers, à le combattre, à anéantir tout l'amas des iniquités effroyables de notre temps, à se jeter de toute sa force contre les dures nécessités de notre logique, à persuader et à lutter, à vouloir rendre toute chose sublime, à en arracher les parties de corruption, à découvrir son espérance de tous les jours et à se montrer brut, terrible, actif, violent, car ce sont là les sentiments qu'éprouve tout héros absolu dans sa nature. Le Christ ancien était complètement

opposé aux hiérarchies. Il avait l'esprit communiste. Il apportait un évangile de destruction. N'était-il pas un vrai héros? Et quel pouvait être son but? Vaincre d'une manière irrésistible tout ce qui nuisait à son développement. Mais d'autre part comment un sage parvient-il à accroître sa puissance sur la terre? C'est en perfectionnant autrui, en s'emparant de sa pensée, en l'élargissant d'une manière extrême. Le Christ avait donc le désir de détruire les fausses connaissances, de dissiper une fois pour toutes les fallacieuses notions morales qui étaient alors en honneur, — qui aujourd'hui prospèrent toujours, — parce que l'humanité est lourde, parce que la petite terre l'attire, parce qu'elle ne réussit jamais à s'élever haut, parce qu'elle est éprise des plus viles réalités, parce qu'elle a en elle un esprit dont la pesanteur la ramène sans cesse en bas! C'est pourquoi ce qu'a fait le Christ, il aurait encore aujourd'hui à l'accomplir. Il aurait à recommencer son entreprise. Il serait excité en vain à

répéter comme autrefois son dur labeur. Il rencontrerait sur sa route autant d'ignorance et de haine qu'au temps passé. Son travail serait également triste et en partie tout au moins sans résultat. Il provoquerait d'affreux malheurs, il animerait d'une âme guerrière les hommes inertes, il les contraindrait à gémir et à frémir, il les exciterait à la haine et à l'amour, il enflerait la terre de larmes et de soupirs. Et en somme, ce serait encore pour peu de chose. — C'est pourtant pour ce peu de chose que nous luttons! — Car nous aussi nous travaillons dans la mesure de nos moyens, en vue d'un but qui nous attire autant d'outrages.

Quoi qu'il en soit, j'ai donc écrit cette tragédie en suivant de fort loin l'histoire et sans même l'imiter jamais, [car j'ai construit ma pièce, mon héros et sa vie. Mais les événements, sous d'autres formes, sont à peu près semblables aux épisodes passés. Avec une rigueur inflexible, sobrement mais rationnellement, il m'a fallu créer mon Christ, le montrer en oppo-

sition avec le monde, heurté par sa toute-puissante masse et l'ébranlant à son tour, s'en allant d'ailleurs à la mort à travers des chocs de tempête, parmi du sang, de la fumée et des ténèbres, au milieu d'une nuit convulsive et dans l'horreur d'une infortune épouvantable.

* *

Quant à la méthode employée pour composer cet ouvrage, elle est empruntée au théâtre. Variée, fertile en antithèses, susceptible d'exprimer la vie dans ses états essentiels qui sont ceux du sentiment, la forme du théâtre me semble préférable à toutes les autres formes de l'art. J'en aime, pour ma part, la rapidité, les élans, les contrastes tragiques et impétueux, les appareils qu'elle autorise, les surabondances de coloration auxquelles elle peut donner lieu. A la fois morale et divertissante, agissant sur l'esprit et la sensualité, prêtant son cadre décoratif aux passe-temps de la dialectique et aux faits les plus rares et les plus spirituels,

énorme par sa capacité à représenter des mouvements de foules bougeantes, intime parce qu'en réalité son intérêt provient toujours d'un combat intérieur et tout psychologique, découvrant l'immense univers avec ses globes, sa foudre, son ombre, ses feux, ses nuées autour des personnages, la forme du théâtre est la plus parfaite, la plus pathétique et la plus sociale. Elle attribue aux héros une vitalité excessive qui les précipite sans cesse d'un acte à l'autre. Elle crée des rencontres de pensées à tout moment. De plus, elle fournit plus qu'aucun autre art des prétextes de réjouissance, de déploiement de faste et de magnificence. C'est par là que le théâtre me semble destiné à devenir une sorte de temple retentissant et satirique dans lequel seront célébrées les fêtes de l'Homme. En tout cas, c'est pour cette raison que j'en ai emprunté la forme pour constituer la *Tragédie du Nouveau Christ*.

Avec ses allures d'opéra, dont ce drame procède d'ailleurs par instants, avec ses représen-

tations de multitude, avec ses intervalles de danse, avec ses accès de violence décorative, cette *Tragédie du Nouveau Christ* étonnera peut-être tout d'abord les esprits habitués à ne voir au théâtre que la description d'un conflit psychologique.

Mais que l'on comprenne à quelle tâche le théâtre doit être destiné, que l'on admette que sa mission devient de plus en plus sociale et religieuse, que l'on conçoive qu'il tend sans cesse avec une ardeur plus précise à remplacer et à supplanter les offices des cathédrales, et alors on reconnaîtra la nécessité absolue, pour lui, de s'adjoindre tous les éléments de la nature, de se mêler de groupes chantants, de se confondre avec les rites d'une religion, d'organiser des harmonies, de choisir pour les exprimer les états de l'homme les plus graves et les plus forts, de célébrer et de parer, d'offrir un sacre et une couronne, d'imiter l'ode et le poème, de faire alterner dans les temps de son dialogue tantôt l'exaltation des noces, tantôt

les effusions funèbres, de tomber parfois dans la farce populacière, de s'élever souvent dans l'extase la plus auguste, d'être enfin plein d'accents orgiaques, liturgiques, délicats, polémiques et divins. Convaincu, quant à moi, de cette nécessité, c'est dans cet esprit et selon mon goût que j'ai écrit la *Tragédie du Nouveau Christ*.

Si le théâtre, comme je le crois, doit prendre de plus en plus des proportions de temple, il faut tout d'abord que le drame acquière un caractère religieux. Il est bon qu'il soit constitué dans un esprit d'exaltation universelle. Il a pour but de remplacer les offices maintenant périmés des cathédrales. Conforme à la nouvelle piété de notre époque, revêtant les pratiques du culte de la beauté, créé afin de provoquer toutes les impulsions instinctives du sentiment, susceptible d'agir sur les sens par le spectacle plastique des plus purs groupes humains, le drame aspire dès à présent, et sans que l'on s'en rende encore un compte exact, à

représenter l'univers dans son intarissable élan, dans la mobilité divine de ses aspects, dans la perfection renouvelée de ses cadences. Et voilà comment il me semble appelé, en s'élargissant et en s'augmentant, à constituer les mythes nouveaux, à être une parade érotique et religieuse, à modifier les lois anciennes de la morale, à instituer des services propres à satisfaire l'immense besoin de nos esprits. Pour le peuple et pour les hommes, le théâtre va devenir bientôt un lieu de communion et de célébration.

Ayant conçu un drame, formé dans cette pensée — un chant mythique — le livre du héros de ce temps — il m'a fallu l'exécuter à la manière d'une œuvre de sainte cérémonie, l'encombrer de danses mugissantes, y introduire le chœur terrible des voix tragiques, l'embarrasser d'un tourbillon de nuées obscures ! Une tragédie à forme rituelle, c'est là réellement ce que j'ai écrit. — Et l'on prétendra néanmoins qu'un tel ouvrage est sacrilège !

Mais peu importe ! — En vérité, dans cette farouche, forte et tumultueuse *Tragédie du Nouveau Christ*, j'ai mis moi aussi mes prières, mes réclamations, mes cantiques, mes chants d'amour. Les héros que j'y ai placés, je les ai chargés des soupirs du monde entier. En longs cortèges de rogations j'ai poussé toute ma troupe hagarde, âpre, en haillons, de misérables qui vont sans cesse, parmi la nuit, le long des routes, à travers l'ombre, errant sans autre guides que la faim et la douleur, recevant du vent dans leurs sacs en guise de pain, enflés de haine et de souffrance à toute minute ! Ce sont là les personnages saints qui composent mes nouveaux cortèges de rogations. Et ceux-là, ils ont froid et se lamentent. Et ils crient, et ils ont de l'ombre tout autour d'eux. Ils n'espèrent plus que dans leur force, car ils en ont. Ils n'attendent rien d'en haut, ils attendent tout d'en bas. Tels sont dans la réalité les chantres de mon théâtre sacré, et de mon drame. Et ainsi j'ai construit mon temple de l'Homme,

avec ses offices célébrés par les acteurs pontificaux et véhéments, avec sa règle et sa méthode, avec son faste et son éclat, avec ses sanglantes messes d'amour, ses rites terrestres !

..

Ce n'est pas, il faut bien le dire, afin d'appliquer un système que j'ai composé ce drame. C'est excité par la passion que m'inspirent les hommes misérables et douloureux, c'est exalté par le désir de répondre à ma propre envie et à la leur, à notre volonté de beauté dans l'univers. — Dieu me garde d'obéir jamais à un système dont je n'aie tiré de moi-même tous les principes ! — En vérité, pour constituer, organiser, écrire ce drame, il m'a moins été nécessaire de posséder une méthode d'art que de ressentir cruellement, profondément toute la lamentable inquiétude de mon esprit et la mélancolie affreuse des autres hommes.

Convaincu que c'est notre devoir d'explorer

et de révéler les souffrances perpétuelles de l'homme, — sa tristesse, son découragement, ses menaces, ses vicissitudes, sa condition, — j'ai donc écrit cette *Tragédie du Nouveau Christ*, je lui ai attribué la forme d'un drame, comme je l'ai déjà dit plus haut, parce que son caractère mythique correspondait au cadre sacré du vrai théâtre. Je lui ai donné un aspect de spectacle, en même temps lyrique et populaire. Avec cette œuvre, j'ai voulu faire mon drame dévot, j'ai entrepris d'exécuter une espèce d'évangile amer et réjouissant, enfin je me suis mis en tête, en quelque sorte, de composer un chant de haine et de ferveur, un poème de sensualité et de pensée, une ode de destruction et de célébration.

Maintenant, que mon Christ, ses disciples, mes groupes de mendiants et de femmes soient décriés et critiqués, dans leur esprit, leurs expressions et leur aspect, je n'en serai pas surpris, car ils le seraient davantage encore s'ils étaient réellement vivants et parmi nous.

Ils s'attireraient bien d'autres outrages s'ils avaient une forme positive et incarnée. Ils seraient autrement haïs, attaqués, poursuivis, chassés, vilipendés s'ils exposaient eux-mêmes, et en réalité, leur doctrine en opposition avec la nôtre. Et le sort qui attend mon Christ imaginaire, ses compagnons fictifs et ses aides inventés, ce n'est rien auprès de celui que construirait à ce héros, dans le cas où il reviendrait au milieu d'elles, la plèbe, la populace et toute la masse des hommes !

SAINT-GEORGES DE BOUHELIER.

Décembre 1900.

PERSONNAGES

LE CHRIST.

ÉLIE LE FOSSOYEUR
ZACHARIAN LE CARRIER } compagnons
MARTIAL LE MAÇON } du Christ.

EUSÈBE.

THOMAS.

LE CABARETIER.

BARNABÉ.

LE MANCHOT }
L'AVEUGLE } mendiants.

LE BOULANGER.

LE BOUCHER.

LE PHARMACIEN.

L'ARCHEVÊQUE.

UN IVROGNE.

DES JEUNES GENS.

UN TRAITEUR.

PREMIER VILLAGEOIS.

DEUXIÈME VILLAGEOIS.

TROISIÈME VILLAGEOIS.

LE PRÉFET DE POLICE.
UN BOUTIQUIER.
UN OUVRIER.
UN BOURGEOIS.
UN CITADIN.
LE DOYEN.
LE NOTAIRE.
LE GREFFIER.
LE BOURREAU.
MARCHANDS EN PLEIN VENT.
CRIEURS DE JOURNAUX.
CAMELOTS.
CHANTRES RELIGIEUX.
PREMIER GAMIN.
DEUXIÈME GAMIN.
TROISIÈME GAMIN.
SOLDATS.
LES GENS DU VILLAGE.

MARIE LA POUILLE.
ARMANDE.
FLORA.
DOROTHÉE.
LÉONIE.
LA MÈRE.
LA JEUNE FILLE MALADE.
NATHALIE.
LA FEMME ESTROPIÉE, mendiante.
L'APPRENTIE.
DES OUVRIÈRES DE MODE.
NOÉMIE.
LISE.
DES BOURGEOIS.

DES FILLES GALANTES.
DES PAYSANNES.
DES COMMÈRES.
DES FEMMES DU PEUPLE.

FOULE, POÈTES, BOHÈMES, PAYSANS,
BOUTIQUIÈRES, ENFANTS, ARTISANS, MUSICIENS,
CARABINS, PROCESSION DE DÉVOTS
ET DE DÉVOTES, CORTÈGE DE MAGISTRATS,
HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, ETC.

La scène se passe de nos jours. Le décor varie avec le pays dans lequel la pièce est jouée. Il en représente quelques-uns des sites, un hameau, l'intérieur d'une maison, un carrefour sur un plateau, une ville, une rue de village, la place du tribunal dans une cité. Les costumes, la figuration sont également empruntés à la contrée où a lieu le spectacle. Les titres mêmes des personnages peuvent être aussi différents, celui d'archevêque par exemple, de prêtre, etc...

LA TRAGÉDIE

DU NOUVEAU CHRIST

PREMIÈRE PARTIE

CEUX QUE CHRIST VEUT RESSUSCITER

La nuit vient de tomber. On découvre une place de village. Au premier plan, à droite, un cabaret. Assis devant les tables qui sont dressées dehors, des hommes boivent largement, rudement. Vêtus d'une façon paysanne, ils ont l'air d'artisans qui, leur tâche accomplie, essayent d'oublier les tracassés du jour en rigolant de n'importe quoi, quand il leur plaît. Les uns jouent aux cartes, avides, agités. Les autres semblent s'entretenir de choses plaisantes. Ils ont tous le même aspect brut, calme et rugueux. Ils font des gestes d'une grandeur forte. Ils éclatent parfois d'un rire gras et rauque.

Dans le milieu de la place, sous des arbres légers et épais, des femmes dansent gravement, d'un pas sûr, au son d'un violon et d'une flûte qui grincent. Elles vont parmi le boulingrin. Elles ont une manière étrange d'évoluer. Elles ne se préoccupent de rien, paraissent ravies, ne regardent ni les hommes, ni la lune, ni la nuit.

Au fond, on distingue des maisons, de vagues bâtisses

aux toits plats, qui forment la ligne d'horizon. Quelques-unes sont encore brillantes au moment où se lève la toile. Mais elles ne tardent pas à s'éteindre. Bientôt on ferme les fenêtres et on mettra les persiennes.

C'est la fin d'un soir au village, dans la campagne.

(Musique précipitée et tendre. A la manière dont les femmes mènent leur danse, il semble qu'elles accomplissent quelque rite âpre et grave. Elles circulent lentement sur la place. Par instant, l'une ou l'autre d'entre elles prend la parole et chante une sorte de mélodie. Puis, lorsqu'elle cesse, une autre reprend, et à son tour récite une strophe d'un ton très simple et très solennel à la fois.)

De temps à autre un des buveurs leur adresse un quolibet auquel aucune d'elles ne répond.)

ARMANDE elle chante.

O danse! ô démarche par laquelle s'allège tout l'être! ô rythme qui crée la perfection dans le mouvement!... ô transport de la ronde rebondissante!...

(Toutes les femmes tournent d'un élan en même temps vif et désolé, tandis que la mélodie chante et les excite. Parfois elles se tordent tout à coup dans les convulsions d'une cadence forte et orgiaque.)

Un des hommes attablés regarde, il les considère d'une façon goguenarde, il les montre en grommelant du doigt aux autres buveurs. Alors ils se mettent tous à rire. Mais les femmes, comme sans rien entendre, continuent de danser parmi la place.)

FLORA elle chante.

Ébranlant la terre de nos rythmes,..... comme si les tempes ornées d'un pampre épais et vert nous honorions de nos évolutions la nuit terrible,..... voici que nous tourbillonnons avec le cercle du large éther...

(— « Holà! est-ce qu'elles vont tout le temps nous embêter?... » crie un des hommes. Les autres font des gestes comme pour dire qu'eux aussi ils en ont assez, qu'ils voudraient bien être tranquilles, etc. Les femmes ne s'en soucient pas.)

DOROTHÉE elle chante.

Les molles et froides lueurs de la lune pâlisent le site dont la surface se découpe tout à coup comme un glacier... Et parmi les mousses délicates de l'étendue,..... où blanchit l'atmosphère du soir, des violettes répandent leur parfum rempli de grâce,..... et les romarins scintillent...

(On entend des voix irritées s'élever parmi le groupe des hommes : « Taisez-vous, les femmes! — Silence! » Elles vont peut-être répliquer, mais quelqu'un prend leur parti. On voit un homme se lever, interpeller ses compagnons, on surprend des fragments de phrases : « Elle n'est pas si gaie leur vie habituelle! Pourquoi diable voulez-vous qu'elles n'aient pas de plaisir! » L'homme qui parle est maigre et courbé.

C'est le fossoyeur du pays, on lui donne le nom d'Élie. Il engage une discussion que l'on ne peut pas entendre, et pendant laquelle la ronde recommence et se poursuit de plus belle.)

LÉONIE elle chante.

Au lieu de pleurer, ah! dansons!... tandis que nous pouvons encore mouvoir nos pieds selon les règles de l'harmonie!... Et plutôt que de geindre sans cesse, réjouissons-nous...

(Ici entre Marie la Pouille, sorte de rôdeuse de campagne, à l'aspect violent et triste. Elle va vers le cabaret. On l'accueille par des plaisanteries. On devine qu'elle y répond. Alors les hommes, comme s'ils étaient harassés de la présence de Léonie, de Dorothee, de Flora et des autres, se retournent brusquement vers celle-ci en criant : « Assez! à la fin!... Assez! assez!... » sur un ton rythmique, et en battant la mesure à coup de poings sur les tables. A ce moment le cercle de la ronde se brise, et les femmes soudain s'arrêtent de danser. La sourde irritation qui les animait se développe, s'accroît et éclate.)

ARMANDE apostrophant les buveurs.

Eh! bien, quoi? Voyons?

FLORA

Qu'est-ce qui vous rend si hargneux?...

(D'un air de défi impétueux, elles se portent toutes ensemble vers le groupe des villageois qui, en gouaillant et en ricanant, les regardent venir, violentes et ardentes.)

THOMAS aux femmes d'un air de mauvaise humeur.

Il y a temps pour tout, dites donc !...

EUSÈBE

Il fait nuit !...

THOMAS

La nue menace !...

EUSÈBE

Ce n'est plus l'instant des farces ni des jeux !...

DOROTHÉE se campant devant eux.

Oui, oui, pour nous !

ARMANDE de même.

Car quant à vous, qu'est-ce que vous faites maintenant ?...

LÉONIE de même.

Vous êtes là à godailler !...

FLORA de même.

A boire, des choppes et des verres !... Vous

trouvez que c'est encore l'heure, n'est-ce pas, vous autres?...

(— « C'est tapé ! hein, qu'en dites-vous?... » s'exclame Élie le fossoyeur. Et il se tord, plein de joie, se moquant de ses compagnons. Mais de ceux-ci la colère s'empare brusquement.)

EUSÈBE aux femmes.

Sacrées bougresses !...

THOMAS

Que les flammes de l'enfer vous engloutissent !...

LÉONIE saisie de fureur.

Examinez-moi ces hommes-là !... Ils n'ont pas honte !... C'est de cette façon qu'ils nous traitent !...

ARMANDE montrant Marie la Pouille.

Oui, tandis qu'avec cette traînée !...

(La Pouille, qui assistait à la querelle, ne s'en était pas mêlée encore. Sous l'outrage elle se lève soudain, et d'un mouvement contracté elle se tourne du côté de Flora et d'Armande.)

LA POUILLE elle s'avance l'air dédaigneux.

Qu'est-ce qu'elles racontent?...

ARMANDE, avec véhémence.

Que nous ne sommes pas comme des bêtes...

DOROTHÉE

A qui l'on fait seulement porter les fardeaux lourds...

LÉONIE

Que nous en avons assez d'être rançonnées et battues...

FLORA

Que nous te valons, espèce de pouffiasse!...

LA POUILLE d'un ton de défi.

Vous? Vraiment non! par exemple!...

ARMANDE

Elle prend tous nos sous...

LÉONIE

Elle nous vole!

FLORA

Elle nous embête à la fin!...

LA POUILLE

Et vous! gueulerez-vous tout le temps?... Et tout cela parce qu'on les laisse, parce qu'on ne leur fait pas l'amour!...

DOROTHÉE

Avec ça que ça nous plairait d'avoir tes restes!...

FLORA

Et puis attraper tes saletés, ah! non, alors!...

LA POUILLE transportée de rage.

Putains de femmes!...

(Elle est exaspérée. Les autres aussi. Elles semblent toutes disposées également à s'affronter. Elles se tiennent sur la défensive, avec des aspects arrogants et injurieux.)

LE FOSSOYEUR inquiet et stupéfait.

Bon! en voilà une affaire!...

(Ils font mine, lui et les hommes, de vouloir s'interposer. Mais la Pouille les repousse d'une manière rude.)

LA POUILLE impétueusement.

Eh bien! vous autres! laissez-nous faire!... Je

saurai me défendre toute seule!... Qu'elles me touchent donc!...

ARMANDE aux hommes.

Ils n'ont pas honte de laisser outrager leurs femmes par cette pourrie!

FLORA

Ils regardent sans rien oser dire...

DOROTHÉE

Ils ne bougent pas...

EUSÈBE se désintéressant, aux femmes.

Pourquoi avez-vous commencé?... Qu'est-ce qu'elle faisait?... Vous êtes tombées sur elle comme des chiennes aboyantes!... A présent elle se défend... Vous n'avez pas peur, je suppose... (Il ricane.) Vous êtes en nombre!...

LA POUILLE

Ha! ha!... Elles ont la frousse, regardez-les!... Tas de salopes!... (A Eusébe.) Oui, oui, dites-leur donc ce qu'elles sont!... (A Armande, Flora, etc.) Croyez-vous que c'était à moi qu'ils auraient flanqué une volée!... Vous êtes donc folles!...

LÉONIE

Nous te la fichérons bien nous-mêmes. Tu vas voir ça!...

LA POUILLE

Ils couchent toutes les nuits avec moi!... Ils m'aiment, pardi!... Ils me disent que je suis jolie... Eh bien! eh bien!... Vous ne paraissez pas contentes... Et puis après...

ARMANDE exaspérée.

Peut-on dire des choses comme celles-là!...

TOUTES LES FEMMES de même.

Gueuse! — Cochonnerie! — Espèce de rien du tout! — Horreur de fille!

(Comme des furies, elles se jettent sur la Pouille, lui crèpent le chignon, la griffent. On entend des voix éparses, des cris confus. Un tumulte se produit parmi la place. Les hommes regardent la scène en se tordant de rire.)

VOIX DE LA POUILLE dans le pêle-mêle de la cohue.

Ho! ho! malheur!...

FLORA battant la Pouille.

Ah! tu vas voir qui nous sommes...

DOROTHÉE

En as-tu assez? en as-tu assez?

EUSÈBE riant et excitant.

Pour faire ce que veut la colère, elles n'ont pas besoin d'être frappées et houspillées... Elles vont toutes seules...

THOMAS

Elles en ont une vivacité!... Et elles lui en flanquent des coups à la Pouille!...

LE FOSSOYEUR qui a pitié.

Au lieu de les exciter, il serait bien mieux de les rendre plus calmes... Elles sont insensées... Voyons donc, empêchez-les...

(Confondues ensemble, s'agrippant les unes les autres, la Pouille et les autres femmes forment comme une agglomération indivisible. On les voit bouger constamment sans néanmoins se séparer. Elles se transportent d'un endroit à un autre comme une seule masse. — Le fossoyeur s'avance avec le désir d'intervenir, de les contenir. Mais la Pouille, haletante et violacée, parvient justement à se dégager.)

LA POUILLE brutale.

Je ne vous redoute pas, sales lâches!... Vous

êtes des traînées, toutes, tant que vous êtes... Je vous connais bien, allez!... Ils m'en ont trop dit sur votre compte... Oh! oui, alors!...

(Elle éclate d'un rire sauvage, mais au même moment, les femmes la bousculent, lui tombent dessus. On distingue des : « Aïe!... aïe!... J'ai mal... » Le fossoyeur et les autres veulent s'interposer, ils sont frappés, entourés, et en se disputant et hurlant, tous sont entraînés dans le fond de la scène, du côté de la rue et des maisons.)

VOIX MÉLÉES DE LA POUILLE, DES HOMMES,
DES FEMMES

Crapules! — Brutes! — Bon, bon! Bouchons-là! — Approche donc un peu que je voie! — Ils vont nous battre, à présent! — Séparons-les! séparons-les! Ho là là! c'est épouvantable! — Tiens! tiens! Attrape!...

(Devant le tohu-bohu produit par ces vociférations, ces piétinements de la foule, les habitants de la place sortent de leur sommeil. Des lumières passent derrière les vitres. On voit des gens tout effarés tirer leur persiennes, ouvrir leur croisées, des bourgeois, des femmes en bonnet de nuit, etc. Tous se penchent par les fenêtres pour découvrir la raison du tumulte, qui a lieu en bas au pied des maisons, confusément dans la nuit.)

BOURGEOIS ET BOURGEOISES, aux fenêtres.

Quel tintamarre ils font par là! — Quoi! qu'est-ce qui se passe? — Au secours! — Ce doit être un assassinat! — Non! une querelle de gens saouls! — Hé là! allez-vous vous taire? — Ils nous empêchent de dormir! — Ce sont des ivrognes. — Donnons-leur à boire. — En voilà un charivari! Et à cette heure, quel scandale!.....

(On jette des pots d'urine sur la foule. Des gens crient : « Cochons! vous allez voir ça! » On ferme vivement les croisées. Le groupe des gens se battant est entraîné encore plus avant dans la rue. On entend des exclamations, des romeurs vagues : « Nom de Dieu! Haï! haï! Hélas!... » Le bruit se perd dans la ruelle du fond.)

C'est pendant cette scène que le Christ entre avec Martial et Zacharian, ses compagnons. Ils viennent par la gauche en causant. Ils sont vêtus comme les chemineaux des grandes routes. Ils paraissent las. Ils aperçoivent la foule qui se bat; ils s'arrêtent surpris d'abord et un peu inquiets, puis poursuivent leur chemin sans interrompre leur entretien et vont vers l'endroit de la place où se trouvent les tables désertées.

Personne ne les voit arriver, sauf le cabaretier, qui les inspecte, sans en avoir l'air, d'un œil soupçonneux.)

LE CHRIST en s'avançant doucement.

Oui, Zacharian, tu as raison, nous sommes

leurs ennemis à eux tous, comme la logique est contraire à la fausse pensée... Et tendus contre eux par la force de la raison, ils nous sentent disposés à les détruire, c'est-à-dire à les réformer, et ils nous craignent... Ils nous haïssent d'instinct, sans doute... Ne leur sommes-nous pas opposés comme la sagesse?... Ne considèrent-ils pas en nous la justice posée devant eux avec l'implacable évidence d'une chose réelle? Hélas! ce sont eux qu'il faut plaindre, les malheureux!...

ZACHARIAN

Seigneur, quelle misère est la nôtre, à nous qui ne sommes rassemblés que par l'amour, et qui ne rencontrons partout que de la haine!...

LE CHRIST l'air souriant.

Sans doute, sans doute, mais cependant soyez tranquilles... car le monde ne peut vivre longtemps dans le désordre... Les hommes viendront à nous un jour... Certes, maintenant, ils forment le poids lourd, mais je les remuerai malgré leur masse... Il y a quelque chose en eux qui aspire aux saintes harmonies de la passion... Et, après tout, sont-ils plus énormes que l'éther qui roule sur moi, que je porte sans difficulté, et qu'à chacun de mes mouvements, je fais bouger d'un bout à

l'autre de l'univers?... Eh bien, je les ébranlerai tous sans plus d'effort...

(Tout en causant, ils se sont dirigés vers l'une des tables du cabaret. A peine se sont-ils assis que l'on voit revenir la Pouille, luisante de joie et toute déchirée, avec un groupe d'hommes chantant, gais, hérissés. Ils se tiennent par les bras et s'avancent d'un pas joyeux, ivre et lourd.)

LA POUILLE secouée d'un gros rire.

Ah! ah! elles m'ont cogné dessus, mais ce n'est rien... Elles en ont reçu une trempée! Elles n'iront pas s'en vanter...

EUSÈBE

Oui, c'est bien sûr!...

LA POUILLE avec gaieté.

Et maintenant, il est temps de rire!... Amusons-nous!

THOMAS

Oh! pour une fois!... En vérité, on le peut bien!...

LA POUILLE d'un air mystérieux.

Je vais vous chanter une petite chanson :

(D'une voix éraillée et copieuse, elle se met en effet à chanter très haut.)

Qu'il vienne l'amant

Qui fait mon tourment!

Dans la nuit,
C'est lui
Que toujours j'attends!...

Hein! est-ce joli ce que je vous récite? Convenez-en!... (Apercevant le Christ et ses compagnons, elle change tout à coup de ton.) Tiens! qu'est-ce que c'est que ces gens-là?...

(Elle s'arrête surprise, étonnée, se tourne vers Eusèbe et les autres, leur montre les nouveaux venus.)

LE FOSSOYEUR bas.

En effet, les connaissez-vous? Ils ne doivent pas être du pays, à mon avis...

THOMAS de même.

Ils viennent d'arriver très probablement...

LA POUILLE de même.

Nom de nom! quelle mine ils ont! Oh là là! regardez-les!...

LE FOSSOYEUR riant.

Ne te moque pas d'eux, Marie... Peut-être est-il devant toi (il la parodie) « cet amant que tu attends... »

LA POUILLE déclamant par dérision.

Il est là, je ris;
Je n'ai plus d'ennui,
Et toute pâmée...

Ah! bien non, alors! Ils paraissent trop tristes.
Et puis, vrai, ils n'ont pas l'air riche, les malheureux...

(Elle éclate de rire. Ils vont s'attabler tous ensemble en faisant des gestes grossiers entre eux. Il y a un moment de silence. Les compagnons et le Christ paraissent méditatifs. Le cabaretier s'approche de la Pouille, d'Élie et des autres, qui commencent à examiner plus attentivement les nouveaux venus.)

LE FOSSOYEUR d'un ton gouailleur et désignant les étrangers.

Il est indubitable qu'ils paraissent plutôt pauvres, et de plus sans gaieté aucune... Et ils sont certainement d'ailleurs. Car, moi, je ne les connais pas, et cependant, il n'en est guère, vous comprenez... Ayant l'habitude d'inspecter tous ceux d'ici pour voir s'ils sont en maladie ou bien portants...

EUSÈBE ET LES AUTRES vivement.

Sans doute, sans doute...

LA POUILLE, elle regarde à son tour.

Oui, oui, tu as raison, le fossoyeur!... Ils ne peuvent être ni du pays, ni des environs, c'est

bien sûr,... je les aurais vus un jour ou un autre!
Tandis que j'ignore complètement...

EUSÈBE rigolant.

Oh! oh! alors!... si c'est toi-même qui nous l'affirmes... Nous sommes tranquilles... Mais d'où diable peuvent-ils venir?... Il y a quelque chose d'étrange dans ces gens-là!...

LE CABARETIER

Oui, il me semble à moi aussi, comme vous le dites, qu'il y a quelque chose d'étrange dans ces gens-là. Ils doivent venir de loin, puisque leurs bâtons sont usés, et ils portent de vieux sacs de toile qui paraissent vides... Quoi qu'il en soit, ils n'ont pas des mines bienveillantes et agréables...

EUSÈBE soudain inquiet.

En effet, est-ce qu'on sait jamais!...

THOMAS

Que font-ils maintenant par ici,... à cette époque de la saison, par une telle nuit?...

LE FOSSOYEUR

Bah! ils font comme vous et moi-même... Ils

vivent le mieux qu'ils peuvent, sans doute... Ils essaient de jouir de leur force en attendant... Ha! ha!... Ha! ha!...

(Il rit.)

EUSÈBE ET LES AUTRES

C'est qu'ils ont l'air bien fatigués, bien misérables...

LE CABARETIER avec violence, bas.

Eh bien, en ce cas, qu'ils aillent donc plus loin! Qu'ai-je besoin d'abriter des vagabonds comme eux! Est-ce mon métier d'accueillir des mendiants de cette espèce?... Par cette soirée sinistre et noire, où court le vent, pourquoi rôdent-ils de cette manière sur les chemins?... Ah! certes, ce n'est pas ma coutume de refuser des aliments, un domicile et de l'alcool aux gens qui passent, mais ceux-là ont de telles figures!... Bien des fois, j'ai ouvert ma porte à toutes sortes de pauvres colporteurs, de marchands, d'ouvriers nomades, et jamais, je puis bien le dire, je ne me suis enquis soit de leur nom, soit de la latitude sous laquelle ils vivaient, soit de quelle contrée ils venaient, soit d'autre chose... Cependant, avec leurs airs mornes, ceux-ci m'inquiètent...

LE FOSSOYEUR

Ce que vous dites là est bien juste, mais avec nous tous qui vous entourons, il ne peut exister pour vous aucun danger...

LA POUILLE

Que voulez-vous qu'il vous arrive? Voyons! voyons!... Ah! j'en ai vu bien d'autres, je vous l'affirme. Et est-ce que j'ai jamais eu peur? Et vous, alors?... Je vais leur poser des questions, vous allez voir... Et puis, s'ils nous cachent quelque chose, je le saurai, parce qu'à moi, vous comprenez bien, personne ne ment!...

LE FOSSOYEUR, EUSÈBE, etc.

C'est ça, va leur parler, Marie... On rigolera.

(Marie se lève. Attente et curiosité des buveurs, qui suivent le manège de Marie. Marie se dirige vers le Christ d'un air jovial et assuré. Elle les salue et leur sourit en s'avançant près d'eux.)

LA POUILLE

Bonne nuit, vous autres, je vous donne le salut! — Vous n'êtes pas honnêtes, camarades! — Hé! hé! dites donc, voulez-vous me permettre de m'asseoir près de vous?...

MARTIAL

Parbleu! parbleu!... D'ailleurs, tu en as grande envie, n'est-il pas vrai?...

LA POUILLE en s'asseyant.

Dame! je voudrais faire connaissance... Vous comprenez, ce n'est pas tous les jours que passent dans ces parages des personnages comme vous.

MARTIAL souriant.

En vérité, paraissions-nous si singuliers?

LA POUILLE

Qu'est-ce que vous faites dans ce pays? Est-ce que vous le trouvez joli? Il n'est pas beau!... Il doit vous paraître bien horrible et bien lugubre.

ZACHARIAN

Les autres parties de l'univers sont-elles moins tristes? Et celle-ci est-elle donc l'objet d'une désolation plus extrême et plus constante?... Vraiment, nous ne supposions pas...

LA POUILLE

Oh! mon Dieu, on ne s'y plaît guère à l'ordi-

naire!... Vous ne voulez pas me faire du chagrin. Mais quoi que vous puissiez me dire, et bien que j'aie peu voyagé, pourtant, allez, je sais bien qu'il doit exister, dans l'un des hémisphères du monde, peut-être très loin, mais quelque part assurément, un endroit de bonheur et de repos... Car ce ne serait pas la peine de vivre comme on le fait chez nous si aucun être ne pouvait connaître de la joie un peu au moins, et ici nous n'en avons pas... ça, c'est certain...

ZACHARIAN

Vous n'êtes donc pas si gaie qu'on aurait pu le croire, à vous voir tout à l'heure, chantant, dansant...

LA POUILLE

Il faut bien rire de temps à autre... et puis, qu'est-ce que nous ferions donc si nous pensions continuellement à tous les malheurs qui nous suivent, qui constamment sont à nos trousses, qui nous harcèlent?... Vous-mêmes, ne les chassez-vous pas de votre esprit? Car, vous aussi, à votre aspect, on devine que vous n'êtes pas gais, hein, camarades?... Ce doit être une chose lamentable que votre vie. Et, d'ailleurs, personne n'est heureux. C'est mon avis... Oui, au milieu de nos

réserves, dans nos greniers, il y a un vase plein de larmes dont il nous faut vider la coupe et le contenu... N'est-ce pas vrai, ce que je dis là, les compagnons?

ZACHARIAN

Oui, oui, vous exprimez des choses profondes, et la vérité est visible dans vos paroles... Nous aussi, comme vous l'avez dit, nous sommes démunis de bonheur et misérables. Mais ce n'est pas d'être pauvres qui nous afflige si fort...

Ils tombent tous dans une méditation profonde. Au début de cette conversation, les gens du village n'avaient cessé de ricaner. Petit à petit, le fossoyeur s'est détaché de leur groupe et a écouté avec un intérêt grandissant. A la fin, il se trouve debout près des compagnons et il intervient. La Pouille est, elle aussi, devenue sérieuse et presque triste.

LE FOSSOYEUR avec une dureté grave.

Nous, ce qui nous rend malheureux, c'est d'être réduits à vivre ici sans jamais voir autre chose que cet horizon vert, cette terre humide et la rivière pleine de poissons... Vous, sans doute, vous êtes désolés parce que vous ne parvenez pas à vous établir nulle part... Car vous êtes contraints à aller d'ici à là, toujours ailleurs, à ce qu'il

semble, puisque vous passez par ici où personne ne connaît même votre nom... Quelle diable de profession exercez-vous?

(Silence. Les compagnons vont répondre, mais le Christ, à son tour, sort de sa rêverie.)

LE CHRIST d'un ton enjoué.

Un singulier métier, je vous le dis, et qui n'est pas semblable au vôtre et qui lui est même contraire, parce que nous défaisons ce que vous faites...

LE FOSSOYEUR riant.

C'est une énigme que vous me proposez? Elle est obscure... Pour une fois que vous nous parlez, eh bien, vraiment, c'est réussi, oui, tout à fait!... Vous voulez vous moquer de moi. Car, quelle connaissance avez-vous à mon sujet?... Savez-vous quel est mon emploi?... Alors, dites-donc?... Qu'est que tout cela signifie, en vérité?

LE CHRIST

En vérité, cela signifie réellement une chose sérieuse... Mais vous ne me comprenez pas. Et dans quel but chercherais-je à vous découvrir ce que je pense?... Faites votre travail comme na-

guère, et, pour nous, laissez-nous dans le repos. Que vous importe que nous soyons ceci ou bien cela?... Vous êtes un malheureux et moi aussi... Si je cherchais à vous révéler tout entières les choses réelles, et votre ennui, et vos mélancolies, et les désirs dont vous ne vous rendez pas compte, vous me haïriez trop bientôt, ou bien vous frémiriez, et tout à coup, vous ne voudriez plus m'abandonner!... Mais restons chacun dans la paix et continuons à nous ignorer complètement comme autrefois. Tout à l'heure nous repartirons, et vous, avec des cris violents, vous me poursuivrez de ce lieu sur le chemin... Oui, pourquoi vous dirais-je ce que nous sommes? Si je vous donnais sur nous-mêmes quelques notions, quelle sorte d'usage en feriez-vous? Comment vous en serviriez-vous? A quel emploi les destineriez-vous? Je vous le demande?... Nous sommes des gens qui allons d'un bout de la terre à l'autre bout... Et afin de vous renseigner, que pourrais-je ajouter de plus? Rien, rien du tout...

LA POUILLE déjà émue.

Oh! je comprends maintenant ce qu'il veut dire... Vous êtes probablement des chemineaux? Et vous vous louez pour une semaine ou pour un mois, à des fermiers qui ont du travail dans les

champs ou bien à des entrepreneurs, ou bien à d'autres... Vous menez une vie de hasard, selon les temps... Tantôt au nord, tantôt au sud, vous changez de pays avec les jours... N'est-ce pas là votre occupation, avouez-le moi?...

LE CHRIST

Elle dit vrai. Oui, c'est bien cette chose que nous faisons... Nous sommes les ouvriers bons à toutes les tâches, et non pas seulement à celles-ci, mais à beaucoup d'autres encore... Et en effet, au hasard de la vie et de l'époque, nous cheminons vers telle ou telle latitude... Nous ne nous appartenons pas, entendez-vous!... Il n'est personne qui ne puisse nous utiliser pour quelque ouvrage... Et ainsi nous aidons les hommes dans les pays...

LA POUILLE avec une pitié attendrie.

Est-ce depuis une longue période d'ans que vous menez cette existence humble et errante?... et que vous n'avez pas de domicile? même pas une grange avec une botte de paille aiguë?... et que vous avez tout quitté et tout laissé?... et que vous êtes des étrangers là et ailleurs?... et que vous n'êtes nulle part chez vous, allant d'une partie de la terre à celle qui en est le plus éloignée?... et que vous n'avez plus d'amis, plus de

patrie, plus de parents, plus rien au monde?...

(Elle s'arrête dans un état d'émotion intense. Elle considère le Christ et ses compagnons avec une tristesse pleine de compassion. Tous sont émus, sauf les buveurs du fond, qui ricanent.)

LE CHRIST

En effet, voilà bien longtemps que nous allons... Et nous en avons vu des terres dans lesquelles, malgré toute leur étendue, nous n'avons pas trouvé un gîte pour nous... Et il en est passé beaucoup d'hommes près de nous, dont pas un seul ne nous a secourus, parmi lesquels il ne s'en est pas levé un avec un air de bienveillance et d'amitié... Et voilà des temps et des temps que nous marchons...

LA POUILLE

Oh ! comme je vous plains, malheureux !... Et moi qui me croyais si misérable !... Mais vous, que vous êtes dans la peine et la douleur !... D'ailleurs, rien qu'à voir votre aspect, il faut bien tout de suite comprendre votre affliction... Voici, qu'à présent, je me trouve comblée de joies !... Quoi ! vous êtes démunis de tout au monde ?...

LE CHRIST dans un grand élan fraternel.

Je vais te dire, Marie, écoute-moi bien : nous

ne sommes pas si pauvres que nous le paraissions. Car, en somme, nous avons assez pour subsister, et, puisque cela peut suffire, soyons contents... Mais, en outre, nous sommes possesseurs de biens précieux...

LA POUILLE étonnée.

Je vous écoute,... mais je ne comprends pas ce vous dites...

LE CHRIST souriant.

N'est-ce pas une possession d'un prix inestimable que celle d'une sagesse suffisante pour vivre en paix?.. Beaucoup qui ont acquis des terres d'un vaste espace ne règnent pourtant pas sur leur corps dont l'étendue est néanmoins si limitée!... Et dans ce cas combien ils sont moins riches que nous!... Voilà ce qui fait notre joie, entendez-vous?... (Il se tourne ici vers Marie, avec une passion subite.) O Marie! ô chère et sainte femme! ô mon amie! Je me découvre à vous sans restriction; et je me laisse aller à vous parler; et vous êtes savante à présent parce que je me suis révélé en votre présence!...

EUSÈBE aux autres buveurs.

Eh bien, voyons! est-ce que vous saisissez, vous autres?...

THOMAS se tordant de rire.

Hé!... hé!... allons!... il veut se moquer de la Pouille, c'est bien certain!...

(Ils s'esclaffent d'un air énorme. La Pouille semble interdite et regarde le Christ. Le Christ se lève brusquement et avec tristesse.)

LE CHRIST d'un ton sévère.

Pourquoi voulez-vous que je fasse de cette femme ma dérision? ... Pensez-vous que je la suppose inférieure à vous ou à moi, ou à quelque autre?... Je ne sais quelle idée vous vous faites d'elle, mais moi, je la trouve tristement et doucement belle... Cette malheureuse, avec sa face blanche d'amertume, ses traits que creusent des larmes salées, son pauvre corps, elle m'inspire une vénération extrêmement pure... Et je l'appelle du nom de sœur, et je lui dis : « Vous m'êtes précieuse, ma douce Marie », et je me sens ému au fond de l'âme quand je conçois, ne fût-ce que pendant une minute, toutes ses actions... Oh! lorsqu'elle court sous l'averse fumeuse et mobile, parmi les routes, à la recherche de ce maître inconnu qu'elle ne voit point, mais que tout de même elle attend à son insu... et lorsqu'elle se lamente après l'amour... et lorsque, pour vous

rendre heureux, elle souffre et geint, étant pleine de douleur et de colère dans l'instant où vous, au contraire, êtes jubilants... alors je la trouve admirable, je vous le dis...

(La Pouille, pendant ce discours, d'abord surprise, puis touchée, et enfin au comble de l'exaltation, s'est jetée aux pieds du Christ dans une attitude de reconnaissance excessive. Le fossoyeur paraît rêver. Les compagnons écoutent d'un air passionné. Les gens du village font des gestes de moquerie à l'adresse du Christ et de Marie.)

THOMAS d'un air entendu.

Bon! bon... je vous comprends maintenant... C'est votre façon à vous de vous payer une femme... (Il rit largement.) Avec des mots vous faites le généreux...

(Les compagnons se dressent, le poing tendu, comme pour se jeter sur Thomas.)

MARTIAL, ZACHARIAN furieux.

Chiens que vous êtes! — Charognes!...

THOMAS, EUSÈBE, etc., gouailleurs.

Venez-y donc, vagabonds infectés de poux! — Avons-nous besoin de vous par ici? — Qu'est-ce que vous êtes? Des hommes que la misère rend enragés!...

(Ils sont prêts à bondir. Ils menacent les compagnons, dont le Christ arrête la colère par un geste.)

LE CHRIST immobile et rude.

Vous proférez des paroles outrageantes, mais peu important vos affronts!... Vous voudriez vous jeter contre nous avec violence comme des piques aux extrémités d'airain aigu... Vous êtes des machines capables, au moindre choc, de nous heurter... Et vous êtes des formes de la guerre aux traits perçants... Réservez donc toutes ces tempétueuses véhémences pour d'autres que nous!...

LE FOSSOYEUR avec gravité aux gens du village.

Oui... oui, c'est là la vérité! Qu'avez-vous donc?... Ne croyez-vous pas que ces hommes sont avec nous?... Ho! ne comprenez-vous rien à ce qu'ils disent?...

EUSÈBE haussant les épaules.

Ils ne parlent tous que par périodes obscures!... Ils prononcent des paroles épaisses...

(Thomas et les autres font des mouvements d'approbation et ils laissent entendre que le Christ et ses compagnons sont des hommes insensés, stupides.)

LE CHRIST animé d'une tristesse violente.

Vous vous hérissez contre nous avec des aspects opposés et implacables, comme si la même fatalité ne nous accablait pas d'ailleurs tous également !... Ne sommes-nous pas semblables par l'infortune pourtant ?... Vous et nous, ne souffrons-nous pas des mêmes douleurs ?... Ah ! certes, si vous ne posiez pas sur vous un masque épais, comme on le fait pendant l'époque du carnaval, ne serait-ce pas une chose visible que nous avons tous à subir des maux égaux ?... Lorsque vous vous moquez d'un homme parce qu'il est triste, ou misérable, ou mal vêtu, dites-vous bien qu'il peut, s'il le veut, vous prendre à partie au sujet d'une chose semblable ?... Car, chacun, nous avons notre lot, croyez-le bien... Et vous qui outragez le monde d'injures amères, vous êtes tous, dans le fond de l'âme, aussi épouvantablement lugubres que tous les autres ?... Et vous traînez une existence obscure et morne avec la fatigue des années que vous portez... Vous vivez sur un coin de terre, qui semble du haut de l'infini d'une étendue encore moins grande qu'un grain de sable, comme des insectes qui sautent sous l'herbe, et qui n'ont jamais découvert la lueur du jour... Ainsi dans la monotonie la plus aride, à refaire chaque jour les mêmes pas et les mêmes œuvres, avec un esprit

comparable et accablé, vous passez lamentablement votre existence... Les uns qui bâtissent des maisons avec des pierres, les autres qui équarrirent du bois et taillent des planches, et les autres qui pêchent des poissons dans la rivière, tous agissent d'une manière constante pour tuer le temps, pour oublier leur vie intime, pour obscurcir le plus possible leur conscience vaine... Et voilà comment vous vivez, ô malheureux ! faibles êtres sans aucun esprit ! dénués de tout ! inhabitués à la lumière de l'univers ! incapables de soutenir la vue des globes pendants et inertes ! ayant, sous les yeux, l'effroi stupide de tout ce qui passe devant vous, à toute minute, avec un bruit de roue énorme broyant l'éther !...

LE FOSSOYEUR regardant le Christ avec effarement.

Ho ! ho ! qu'est-ce qu'il dit là cet homme ?...
Qu'est-ce qu'il dit là ?...

LE CHRIST dont l'exaltation augmente.

Au lieu de vouloir vous soutenir les uns les autres, pourquoi au contraire cherchez-vous à empiéter sur la durée, sur la puissance et sur l'esprit de vos voisins ?... Comme des hommes qui, ayant à eux un lopin de terre limoneuse, accaparent par tous les moyens des bouts de sol limi-

trophes, vous vous dérobez mutuellement vos biens, vous ne demeurez pas dans vos domaines... Vous ne les connaissez pas et vous n'avez pas conscience de vous-mêmes... Cependant ne devriez-vous pas faire tous vos efforts afin de rendre belle et fertile votre vie propre? N'êtes-vous pas assez occupés à vous accroître par la naturelle expansion de votre esprit sans encore employer votre temps à nuire aux autres?... Ne serait-il pas suffisant de vous maintenir en harmonie dans l'univers?... Et n'a-t-on pas assez de mal à résister continuellement à la seule attraction du vide qui voudrait bien nous attirer hors de ce monde?... ou bien au désir qu'a la terre de nous faire perdre notre équilibre et de nous réduire à tomber dans les ténèbres?... Ah! n'est-il donc pas difficile, avant toute chose, de demeurer debout et droit au milieu des métamorphoses de la nature, au centre des temps, et parmi la marée horrible des phénomènes?... N'est-ce pas là un travail assez énorme et qui peut déjà nous coûter beaucoup de peine?...

LE FOSSOYEUR avec une sorte d'épouvante sacrée.

Oui, oui, sans doute... c'est une chose dure et difficile que d'exister!...

(Il a quelque chose de terrible. Il considère tour à tour le Christ, les compagnons

et Marie. Assis devant des tables, buvant et écoutant, Eusèbe et les autres hommes du village paraissent dans la stupéfaction, et de temps à autre on les voit faire des gestes d'impatience, et de moquerie, comme de hocher la tête, de montrer Marie accablée aux pieds du Christ, et le fossoyeur... A la fin ils interrompent d'un accent moitié convaincu, moitié ironique.]

EUSÈBE

Bon ! bon ! il ne faut pas nous nuire les uns aux autres... Mais quoi ? nous le savons bien !... Et puis, qu'il nous laisse tranquilles, cet homme-là, avec ses paroles qui agitent sa barbe ardente...

LE CHRIST surexcité par la fureur de sa pensée.

Quoi ! vous est-il possible de dire que vous vous contentez de vivre comme vous le faites?... et que vous n'êtes préoccupés par rien au monde?... et que vous êtes très satisfaits lorsque vous avez mis une pierre sur une autre pierre, établi que de deux auxquels on ajoute deux... Non ! non ! jamais !...

EUSÈBE

Qu'on nous foute la paix avec toutes ces choses !... Nous sommes là. Nous désirons être dans le repos... N'est-ce pas votre avis à vous autres ?...

THOMAS violemment.

Oui, oui, parbleu!... Inutile de nous harceler avec des idées d'un autre monde!... Allons! allons!

(Ils font mine de vouloir boire sans en écouter davantage et ils parlent entre eux en riant fortement.)

LE CHRIST de plus en plus exalté.

A votre insu peut-être, mais d'une manière assurée, sachez-le, vous êtes attirés par une force obscure vers les choses qui pour vous sont invisibles... Je vous le dis afin que vous preniez conscience de votre vie... Comme la lune pompe les eaux, et dans le ciel en nuages épais et amers arrête leur masse, l'esprit mystérieux de l'espace élève constamment vos pensées à sa hauteur... Oui, ainsi au delà du monde des apparences se haussent les cercles légers de vos méditations, et vous demandez à connaître la vérité!... Vous êtes pesants mais seulement par la force de la physique... Car pour votre âme elle est gracieuse et délicate!... Quelles raisons vous excitent sans cesse à nier ces choses? Pourquoi ne les avouez-vous pas? En ressentez-vous de la honte? Est-ce donc possible!... Quoi! n'êtes-vous qu'un bloc fait de boue, et animé, capable de se tenir debout tout en se balançant et en bougeant, mais en aucune sorte

susceptible de perfectionner son action et sa figure?... Vous êtes tendus par une aspiration inexprimable... Comme une plante perce la croûte du sol pour voir le jour, vous sortez hors des sphères grossières de l'existence afin de reconnaître enfin l'astre idéal!... Vous ne supportez qu'avec peine l'imposition retentissante des éléments, et de toutes les choses mystérieuses qui roulent là-haut, et dont l'incessant tourbillon donne le vertige!... C'est pourquoi, je vous le demande en ce moment : pourquoi, quand je vous parle ainsi, exhalez-vous des outrages toujours renouvelés et belliqueux?... Quelle sorte de mal vous ai-je fait? En quelle façon puis-je vous paraître trouble et obscur? Et comment vous y prenez-vous afin de me considérer comme votre ennemi?...

(Silence. Marie, agenouillée, montre un visage dont la passion secoue les traits avec violence. Elle s'approche du Christ et semble en adoration devant lui. Les compagnons regardent alternativement le Christ puis les gens du village, qui font semblant de jouer aux cartes sans se préoccuper de rien d'autre. Le fossoyeur tend les bras vers le Christ avec une exaltation effarée. Le Christ est soulevé d'amour. On voit sa poitrine s'enfler brusquement.)

LE FOSSOYEUR d'un air d'amour.

O maître!... car de quel nom maintenant vous

appellerai-je... salut!... Salut désormais sur la terre du haut en bas!... Vous vous êtes montré tout entier devant nous tous!... Qu'ils ricanent ceux qui n'entendent pas! qui ont les oreilles pleines de foin! qui sont inertes!...

(Il regarde seulement du côté d'Eusèbe, de Thomas et du groupe des buveurs.)

LA POUILLE avec les accents d'une joie délirante.

O nuit! ô terre!... ô roches à pic croulant des astres! ô nuages alourdis de pluie froide et aiguë!... ô vents que tant de fois déjà j'ai supportés pendant mes longues et dures attentes!... Je vous salue, ô fumantes ombres! ô courbe du ciel! ô parfum de la mer et des montagnes!... Car ce n'est pas en vain que j'ai gémi!... Et voilà que j'ai rencontré mon bien-aimé!... J'expirais, et il m'a rendu à la vraie vie. A présent me voici ressuscitée!... O héros! qu'une triple couronne enveloppe tes tempes! Et je te la forgerai moi-même dans un bronze sombre, j'y mettrai des herbes odorantes et des fleurs rouges!... O prince, toi qui règnes sur la terre, combien je t'aime!... Il est donc vrai que je te contemple à présent, ô noble Roi!... Tu es venu sans ornement, mais tu éblouis!... Ah! que je suis heureuse de t'adorer!... Tu es debout en ma présence, toi dont je

n'avais pas rêvé de voir l'image !... Dieu, que le monde est magnifique avec ses tourbillons de roses, ses vents flexibles, ses harmonies de rayonnements et de ténèbres !... Tu es venu tout éclairer dans la nuit noire !...

(Le Christ va à elle, lui pose en souriant la main sur l'épaule. Elle tressaille des pieds à la tête et se tait. Il a près de lui ses compagnons, et le fossoyeur. Tous le considèrent tendrement.

Il pousse alors un long cri aigu de bonheur.)

LE CHRIST calme et souriant.

Ho ! ho ! mes bien-aimés, que vous êtes doux !... Vos mouvements d'amour rendent les sphères plus harmonieuses, comme si vous leur communiquiez vos saintes cadences !... Pourtant voilà qu'il faut que je vous parle encore une fois !... Regardez-moi, considérez votre miroir, c'est là que vous apercevrez tout votre avenir... Ainsi vous avez donc compris que je ne suis pas un homme simple qui passe ici, comme beaucoup d'autres, dont toutes les richesses sont contenues dans une besace, et qu'entourent quelques amis pour le voyage... O Marie, hélas ! tu as dit la vérité, quand tu m'as donné tout à l'heure le titre de Prince !... Je suis venu pour reprendre mon royaume qu'on m'a volé. Car à présent moi, qui étais riche autrefois, je n'ai plus d'autre trésor que

vous, mes bien-aimés!... Et voilà que tout mon empire se borne à vous!... Car, quant au reste, il m'a été entièrement pris, et j'ai été dépossédé, si bien que je suis pauvre et nu, ayant perdu l'une après l'autre toutes mes richesses... Et c'est pour les reconquérir que nous marchons... Aimez-vous dans les uns et dans les autres, c'est-à-dire en moi-même et en ceux-ci... Ainsi, qu'ils viennent donc avec moi les êtres qui veulent suivre dans sa vie le prince proscrit... Ils partageront sa pauvreté, ils mendieront le pain et les choses nécessaires, ils gagneront mal leur subsistance, ils seront tristes, chassés, repoussés de partout!... Allons! il s'agit de marcher dans les ténèbres!

(Il est debout au milieu de l'exaltation de Marie, d'Élie et de ses compagnons. Ils forment à eux tous un groupe étrange, et terriblement passionné. Le Christ prend son bâton et se met en marche vers la route de la campagne, avec Marie qui ne le quitte pas et qui lui tient la main. Zacharian et Martial les suivent. Élie hésite un instant, puis les imite et s'engage avec eux dans la nuit. Un instant stupéfaits, Eusèbe, le cabaretier et les autres se taisent. Ils se lèvent de la table en tumulte, vont regarder le chemin du côté où la troupe est partie, ne voient plus rien et reviennent secoués d'un rire énorme et effaré tout de même.)

EUSÈBE, THOMAS, etc., s'esclaffant.

Ha ! ha ! ha ! ha !

LE CABARETIER

Eh bien, Dieu merci, vraiment!... Nous ne sommes pas fous comme ces gaillards-là!

(Ils emplissent la scène d'une tempête de rires.)



DEUXIÈME PARTIE

CHRIST REPOUSSÉ PAR LES SIENS

EST SANS PITIÉ

DEUXIÈME PARTIE

CHRIST REPOUSSÉ PAR LES SIENS

EST SANS PITIÉ

Une pièce pauvrement éclairée, dans laquelle deux vieilles femmes paraissent faire la veillée. Ce sont les deux sœurs. L'une coud sans rien dire sous la lampe. L'autre a posé son ouvrage sur la table, et elle tourne ses regards vers le fond de la salle, dans une chambre adjacente dont la porte est ouverte. Là on distingue un lit blanc de jeune fille et l'on comprend qu'il y a quelqu'un de malade.

Les fenêtres de la pièce donnent sur une route ; elles sont fermées, mais pourtant à travers les vitres il n'est pas difficile de voir dehors.

La campagne s'étend alentour dans un silence désolé. Le ciel semble plus obscur qu'à l'ordinaire. De temps à autre passent sur le chemin solitaire les grandes ombres d'une troupe de rôdeurs.

A l'intérieur de la pièce on distingue un fusil pendu au mur.

(Quand les vieilles femmes relèvent la tête, on devine qu'elles sont fatiguées, et, aux gestes qu'elles ébauchent vaguement, elles découvrent l'inquiétude qu'elles ont en elles.)

LA MÈRE regardant du côté de la chambre à côté.

Veux-tu, lève-toi un peu, ma sœur, va dans la chambre... Moi je commence à être si lasse maintenant.

NATHALIE avec inquiétude, d'une voix basse.

Non ! je n'ai pas confiance comme toi, tu le sais bien... Va plutôt regarder toi-même, moi je n'ose point.

LA MÈRE

Comment peux-tu dire sans pâlir une chose semblable ? Quelle crainte éprouves-tu dans ton cœur quand tu sais que ma pauvre petite ne peut... Ho ! ho ! t'imagines-tu encore qu'il est possible...

NATHALIE

Il faut bien dire la vérité comme elle doit être... Dieu ! pourtant que cela est dur de voir s'affaiblir peu à peu un être si cher !... Oui, va toute seule de l'autre côté, moi j'ai peur de ne découvrir qu'une pauvre chose...

(La mère fait un geste comme pour dire : tu es folle avec tes idées ! Moi je suis plus brave que toi, et j'ai une confiance plus grande... Elle se lève, se dirige du côté de la chambre, jette un regard à l'intérieur, et s'arrête aussitôt toute pâle.)

LA MÈRE elle fait entendre un cri perçant.

Ha!... Dieu du ciel!

NATHALIE se levant à demi en sursaut.

Eh bien! qu'est-ce que tu as? qu'est-ce que tu as?

(La mère vient doucement vers sa sœur. Et d'une voix inquiète et voilée elle lui dit ce qu'elle a vu.)

LA MÈRE avec émotion.

Rien! rien encore!... Mais elle est toute pâle, étendue, elle ne bouge pas!... Elle a la face creuse et amère... Elle est de la couleur du sel que l'on vient d'extraire des carrières marécageuses. Elle respire mal...

NATHALIE

Je te l'avais bien dit... Qu'espère-tu donc?... Tu sais bien que la maladie lui brûle les os... Il convient de se faire à ce qui doit venir. Il faut être docile et se préparer... Tu te souviens de ce que le médecin a annoncé... Voilà la dernière nuit qu'elle passe..... La dernière nuit!.....

LA MÈRE

Ne parle pas de cette manière-là comme si tu

étais sûre des événements !... Qui t'a appris à t'exprimer comme tu le fais ?... N'as-tu donc plus confiance en Dieu ? Crois-tu que Dieu nous abandonne ? Ne nous fera-t-il pas miséricorde ?... Ou faudra-t-il que je voie se gonfler le corps de ma pauvre, de ma malheureuse petite enfant ?...

(Elle s'assoit en gémissant à côté de sa sœur, près de la table.)

NATHALIE cherchant à la calmer.

Nous verrons bien ce qui aura lieu tout à l'heure... En attendant, asseyons-nous un peu, veux-tu ?... Il est douloureux de veiller pendant la nuit... Et nos lamentations sont inutiles, et toutes nos plaintes ne produisent que du vent dans l'étendue, et certes, il ne nous sert à rien de geindre sans cesse... Aie donc plus de calme à présent parce que ce ne sont pas nos cris qui arrêteront la marche réelle des destinées...

LA MÈRE

Tu es bien sage, mais moi je n'ai point de raison, oui, je l'avoue... D'ailleurs, ce n'est pas ton enfant qui est malade... Hélas ! hélas ! tu ne peux connaître ma souffrance, c'est bien certain... Toi, tu t'apprêtes à l'affliction comme si tu allais recevoir une étrangère, mais moi je ne puis pas m'y

disposer de même... Il m'est beaucoup trop dur d'admettre que c'est cette nuit... Non ! Je ne peux pas dire la chose, parce que, pour l'instant, elle n'a point de vérité, parce qu'elle répond à une angoisse sans nul fondement, et parce qu'en la définissant je lui donnerais peut-être la vie, oh ! Dieu ! oh ! Dieu!...

(Ici entre Barnabé, le père; il est vieux et cassé par l'âge. Il a l'air triste et cependant tranquille. Il revient du jardin. Il porte un trousseau de clés à la main.)

BARNABÉ d'un ton bas.

Eh bien.... Dites-moi ? Y a-t-il du mieux?...

(La mère ne répond que par l'expression de son visage accablé et se met à rêver sans paraître entendre la suite de la conversation qui se poursuit d'ailleurs à mi-voix.)

NATHALIE

Non !... non du tout!...

BARNABÉ sans révolte et douloureux pourtant.

Allons!... oui, c'est bien pour cette nuit... Il n'y a donc rien à y faire. Il faut attendre... J'ai fermé la porte de la grange, et je suis allé sur la route pour voir un peu... De grands nuages courent dans le ciel, pesant de pluie, enflé de tempête

et de vent, plein de tonnerre!... Je crois que la nuit qui commence sera terrible...

NATHALIE

As-tu mis les verrous partout?... En cette saison il y a souvent des rôdeurs qui viennent de loin, suivant les chemins solitaires, à travers les plaines des campagnes, ici ou là!...

BARNABÉ

J'en ai aperçu justement qui s'en venaient par la grande route de la commune... Ils semblaient fatigués par le voyage... Ils n'ont sans doute pas de demeure, et ils ne savent pas où coucher pendant cette nuit... Et avec cela que l'orage s'apprête là-haut!... (Subitement il fait un geste vers la fenêtre comme pour montrer quelque chose.) — Regarde! les voilà qui s'avancent sur le chemin!...

(Nathalie se tourne vers la fenêtre et regarde avec une attention inquiète. Sur la route obscure on voit distinctement des ombres passer, trois ou quatre hommes dans lesquels on reconnaît le Christ, ses compagnons, puis Marie la Pouille.)

NATHALIE avec étonnement.

Hé! ne vois-tu pas qu'avec eux se trouve une femme!... Ah! bien! ça doivent être d'étranges

gens, de ces vagabonds misérables qui ne craignent rien !... Ils vont faire quelque mauvais coup dans le pays...

(Sous le coup de la surprise qu'elle éprouve, elle a parlé assez haut pour être entendue de la mère, qui relève la tête, brusquement saisie.)

LA MÈRE

Taisez-vous !... Pourquoi parlez-vous de cette façon ?... Il ne faut pas faire tant de bruit près des malades...

(E le considère Nathalie et Barnabé d'un air de reproche et désigne là-bas la chambre dans laquelle dort la malade. Tous se taisent. Nathalie reprend son ouvrage commencé, Barnabé vient s'asseoir près d'elle, et la mère poursuit de nouveau sa rêverie inquiète, entrecoupée de prières, et à demi éclairée par le cercle un peu court de la lueur de la lampe. On entend par instants le vent souffler dehors avec une violence contraire. Tout respire alors la mélancolie d'une attente qui ne paraît pas devoir finir. Au bout de quelques minutes cependant Nathalie se tourne vers le vieux Barnabé et recommence encore à causer à voix basse.)

NATHALIE désignant la mère qui ne l'entend pas.

La pauvre femme !... Je n'ose pas lui parler de sa douleur. Il me semble qu'elle ne pourrait pas être apaisée !... Car ce n'est pas ma fille qui meurt, mais c'est la sienne, celle qu'elle a composée elle-

même, dans laquelle elle s'est vue longtemps vivre et grandir, et qui aurait dû perpétuer son être à elle!... Ah! que pourrions-nous donc lui dire en ce moment?... (Elle fait un geste accablé.) Est-ce que toutes nos consolations ne sont pas vaines et inutiles, pour sa pauvre âme?

BARNABÉ

Le mieux est de rester ainsi sans rien lui dire!... Il est bien préférable de ne pas lui parler, sinon afin de l'exhorter à se préparer à l'inévitable, comme une servante qui lorsque la pluie doit tomber dispose des grands vases vides afin de la retenir... Qu'elle accueille la douleur prochaine sans amertume!...

NATHALIE

Elle se révolte contre ce qui l'attend... Elle ne veut rien admettre de la réalité... Elle croit qu'un prodige aura lieu comme si c'était encore possible... Elle a toujours été ainsi, elle a toujours mis sa confiance ailleurs que dans la vie elle-même... Elle refuse d'accepter les choses... Elle les repousse, mais sans pouvoir et sans espoir... Elle prétend que Christ la sauvera. Mais où est-il?... Hélas! pour quelle raison faut-il que nous ne voulions pas comprendre que la mort, lorsqu'elle entre, ne s'en va jamais seule?...

BARNABÉ

Les mères conçoivent difficilement que ce soient leurs petits enfants qui partent d'abord... Oui, oui, toi tu ignores cela, mais apprends-le... Vois comme elle souffre, elle ne prononce plus une parole, elle se tient toute seule dans un coin comme une bête tapie qui a peur dans les ténèbres... Elle est bien malheureuse, bien lamentable!... Et nous aussi nous sommes des âmes pleines d'affliction parce que rien n'est plus effroyable que voir pleurer!...

NATHALIE

Elle a beau se plaindre et prier, et elle peut demander sans cesse quelque aide du ciel! Elle devrait être plus sage et se montrer moins dupe... Oui, elle croit pourtant moins que nous à son malheur, mais elle en souffre encore tout de même davantage, car, lorsqu'il sera arrivé, sa désolation l'emportera sur toutes les autres, comme les ombres qui emplissent l'espace avec la nuit n'en laissent plus apercevoir d'autres en aucun lieu... Ne penses-tu pas qu'elle a tort d'espérer comme elle le fait?...

BARNABÉ

Il y a tant et tant de jours que l'on attend!... Qui est-ce qui s'imagine encore que Christ viendra

chasser la mort dans les ténèbres? Et puis est il possible de croire que quelqu'un s'intéresse à nous hors de nous-mêmes?... Nous autres, nous avons reconnu que nous sommes seuls, et que nous n'avons à attendre d'aide que de nous... Nous sommes des êtres dans l'univers prédestinés à vivre sans joie et sans bonheur, contraints à subir la tempête des nuées humides, réduits à amasser du vent dans nos greniers et qui ne recueillons des biens qu'afin de les rendre à la mort avec le reste...

(Il fait le geste ironique de l'homme qui sait que tout est vain. Ici, on entend marcher dehors et on voit de nouveau passer Christ et ses compagnons sur la route devant la maison.)

NATHALIE avec vivacité.

Écoute!... des pas résonnent sur le chemin... Ha! Qui est-ce qui passe à cette heure... tandis que s'apprête l'ouragan gonflé de foudre?...

BARNABÉ allant voir à la fenêtre.

Ce sont encore les mêmes rôdeurs!... Oui, oui, regarde!... Je les reconnais bien... qu'est-ce qu'ils font là?... Ils ont l'air de guetter on ne sait quoi... Tiens, ils s'arrêtent... Ils inspectent maintenant le chemin comme s'ils désiraient le sonder avec un

but... Ho! ils se tournent vers notre maison, ils voient la lampe... ils ne se doutent pas que nous sommes à les épier!...

NATHALIE allant voir aussi à la fenêtre.

Ah bien!... Est-ce qu'ils voudraient entrer?... Ils marchent vers la porte du jardin... Sans doute ils ont cherché un gîte pour s'abriter. Ils n'en ont pas trouvé probablement parce que les maisons du village sont toutes fermées.

BARNABÉ d'un air de menace.

Qu'ils ne cherchent pas à entrer là?... Il ne faut pas les accueillir... Non ce n'est pas le jour, ni maintenant ni jamais!... Des gens comme eux sont capables de piller et de voler...

Il y a un instant d'inquiétude pendant lequel Barnabé et Nathalie se taisent, tout en suivant du regard les mouvements du Christ et des compagnons qui se sont rapprochés de la porte du jardin, de sorte qu'on ne les voit plus. On devine ce qu'ils peuvent faire aux démonstrations et à l'expression de Barnabé et de Nathalie. Pendant ce temps, la mère s'est levée et est allée doucement du côté de la chambre du fond. Elle se tient sur le seuil et sans entrer. Elle surveille simplement l'état de la malade. Cependant, au bout de quelques minutes de ce silence attentif et anxieux ils paraissent tous se rassurer, sans doute

que Christ et les compagnons s'écartent et s'en vont, et Nathalie se retourne vers sa sœur comme pour lui annoncer qu'elle peut être en repos).

NATHALIE avec une expression de joie sur la figure.

Voilà qu'ils semblent se concerter... et qu'ils s'en vont!... Ils nous ont peut-être aperçus derrière la vitre... Ils ont eu peur... Pourvu qu'ils ne reviennent jamais!... Ils heurtent maintenant la route pierreuse et ils font de grands gestes de désespoir...

BARNABÉ montrant son fusil pendu au mur.

Ils ont bien fait de s'en aller, car sans cela!...

NATHALIE tandis qu'elle quitte peu à peu la fenêtre.

Que l'ombre paraît épaisse ce soir!... Mais que la nature est tranquille! Sous ces ténèbres, d'où la pluie écumante va sourdre, d'où pendent des globes, d'où se détachent les masses des ondes agglomérées, que nous devons sembler petits, et en effet que nous sommes peu de chose en vérité!...

(Elle revient vers la table autour de laquelle ils étaient tous réunis tout à l'heure, et qui les rassemble de nouveau. La Mère, Barnabé et Nathalie se retrouvent tous les trois à leur place, mais sous le coup de l'émotion qu'ils ont eue, ils se sen-

tent le désir de s'entretenir. Les paroles de Nathalie les rendent attentifs à la même pensée. Ils gardent quelques instants le silence comme s'ils suivaient chacun dans le fond de leur cœur les directions différentes que Nathalie y a ouvertes, par ses paroles, puis ils relèvent la tête et se considèrent un moment avec une expression de tristesse qui semble, sur chacun d'eux, particulière.

BARNABÉ d'un ton de profonde émotion.

Oui, c'est ainsi.... il se passe des choses tumultueuses dans une maison... Et qui est-ce qui s'en doute, mon Dieu! mon Dieu!... C'est que nous sommes des êtres aussi infiniment petits que les atomes,..... et considérées d'une certaine élévation toutes les tragédies intérieures qui nous ébranlent ne sont pas beaucoup plus visibles que les drames, peut-être effrayants, dont l'esprit d'un animalcule est le théâtre... Voilà ce qu'il faudrait se dire dans les moments comme celui-ci, quand nous nous croyons accablés de maux énormes, et lorsque nous sommes prêts à croire que les astres couverts de glaciers, les mondes épars dans l'étendue, les éléments doivent être attentifs à nos larmes et à nos cris!...

La Mère avec la violence d'une âme en révolte.

T'imagines-tu que tous les raisonnements du

monde fassent de l'effet, dans la minute où la pensée est affligée? où les entrailles se serrent péniblement? où le cœur est lourd d'amertume et de douleur?... Pour toi, qui n'éprouves à présent qu'une peine sans force, il n'est pas difficile de penser que sur terre nous sommes des espèces d'êtres formés d'un grain de sable, et que par conséquent nos tristesses sont minimales, et qu'ainsi il est inutile de tant gémir, et qu'enfin les étoiles ni la lune de l'éther ne peuvent s'intéresser aux maux qui nous passionnent... Mais à moi que me font toutes ces démonstrations? Quel effet produisent-elles sur mon esprit? Vraiment, qu'est-ce que cela me fait que mon être ne soit pas visible dans l'infini?... Si mon affliction peut l'emplir, vais-je me dire que mon corps n'en occupe rien qu'un point?... Et si peu de chose que je sois, j'ai la faculté d'éprouver un nombre considérable de sentiments réels... Et parmi le petit espace où je me meus, je puis ressentir des passions pour les créatures que mon œil y aperçoit, m'attacher à leur existence, souffrir de leur séparation... Hélas! hélas!... O mon Dieu! je vous en conjure, soutenez-moi!

(Elle se met à trembler de tout son être, et cache son visage agité de convulsions entre ses mains. Tous restent pendant un moment sans rien dire et n'osant pas

parler. Tout à coup on entend dans la chambre d'à côté la malade pousser un long cri d'angoisse.)

LA MALADE

Ma mère!... oh! que je souffre! oh! que je souffre!...

LA MÈRE en sursaut.

Qu'y a-t-il?... Ha!...

(Elle s'élançe vers la chambre du fond. On l'aperçoit qui se penche vers sa fille qui geint. Elle l'entend lui parler d'une voix douce et brisée. La jeune fille lui répond de temps à autre. Barnabé et Nathalie se sont levés, un instant ils se rasseoient et tendent leurs visages douloureux comme pour écouter ce que disent à côté la malade et sa mère.)

LA MÈRE précipitamment et tendrement.

Quoi donc! Qu'est-ce que tu as, ma bien-aimée?... Regarde-moi, vois, je suis ta mère, ne gémis plus... Est-ce que tu as beaucoup de mal? Où souffres-tu?... Voyons, tu vas guérir bientôt... Tu ne crois pas?... O ma chère tête, penses-tu que je te sourirais comme je le fais si je n'avais pas dans le ciel une grande confiance?... O toi que j'ai nourrie avec mon lait, ô ma douce petite créature, considère-moi!... Veux-tu, nous allons apaiser cette grande douleur? Je te reverrai de nouveau

comme autrefois, allant d'une belle démarche dansante parmi les roses, avec ton air d'enfant joyeux qui aime la vie!...

LA MALADE d'une voix navrée, lamentable.

O ma mère! ô ma mère! je suis malade!... je ne me sens pas bien, pas bien du tout!... Ne crois-tu pas que c'est fini!... je suis si faible!... Ne penses-tu pas que je ne me relèverai plus?...

LA MÈRE

Qu'est-ce que tu dis?... Oh! oh! ne parle plus comme cela!... Tais-toi, mon Dieu!... D'où te viennent des idées semblables? Toi!... ô mon âme!... Il n'y a rien au monde que j'aime autant que toi!... Tu as la fièvre, oui, c'est cela, tu ne comprends plus bien ce que tu dis... Tu recommences à être toute sèche... C'est l'excitation de la nuit qui trouble ta tête... Tu devrais dormir, si tu peux... Essaie, veux-tu?... Je resterai là, je te considérerai avec amour. Je te bercerai si tu as des songes douloureux, ô toi, mon cœur!... Calme-toi un peu, la nuit est grande autour de nous... Oublie les choses... (La jeune fille s'endort petit à petit, elle ne bouge plus. La mère se tait un instant et la considère. Puis on l'entend se lamenter à voix presque basse.)
O mon tendre et charmant visage, ô corps dans

lequel je respire avec faiblesse, ô membres que n'agite plus qu'à peine ma pauvre vie, ô lignes légères, ô front où habitent constamment toutes mes pensées, je souffre en vous et avec vous, ô monde! ô terre!... Elle se lève, va sans doute à la fenêtre dans la chambre, et ensuite elle reprend avec plus de force. Ô atmosphère que le globe circulaire met en mouvement! ô pluvieuses brumes de l'horizon! ô étoiles vertes! ô vous, toute ma vitalité! Mon Dieu! mon Dieu!...

Elle retombe accablée en sanglotant doucement près du lit de sa fille. Il y a un moment de silence. La malade dort. Le vent souffle avec force dans l'espace sombre, au dehors.)

BARNABÉ avec un geste pour désigner la mère.

Hein! comme c'est lamentable, cette chose!... Et cette tempête! Est-ce que cela ne suffit pas pour nous rendre tristes?... Oh! qu'il est douloureux d'être là, inerte!...

NATHALIE

Et le vent!... Et les gens qui passent!... Pourvu que l'orage ne tombe pas!... J'ai peur! J'ai peur!...

BARNABÉ

Malheureusement, il n'y a pas à en douter. Les

courants qui traversent l'espace portent la tempête... La foudre menace. Tout à l'heure je l'ai vue tomber. Tout était noir, et puis tout est devenu blanc sur l'horizon... Ah! mon Dieu! quelle nuit d'agonie!... Miséricorde!...

LA MÈRE revenant un doigt sur la bouche.

Il ne faut pas parler... Elle dort... Je reviens m'asseoir près de vous, parce que je crains que ma respiration ne fasse du bruit... Si vous pouviez la voir sur son grand lit!... Elle y semble plus petite encore qu'à l'ordinaire .. Elle a le visage fixe et blanc, mais c'est à cause de sa grosse fièvre de tout à l'heure. En dehors de cela elle paraît mieux...

(Elle s'assoit. Elle a une figure singulièrement triste et calme à la fois. Nathalie se rapproche d'elle avec un air de tendresse effrayée.)

NATHALIE

Restons là... Serrons-nous toutes les deux l'une contre l'autre... Ne bougeons plus de peur que le silence se soit troublé... Oui, tenons-nous ainsi tout près, en attendant!...

LA MÈRE

Oui, ma sœur, ainsi demeurons!... Il faut

espérer le Seigneur qui doit venir... Vous savez bien qu'il répondra à mes prières... Il exaucera tous mes désirs... Ayons la certitude de sa bonté...

Barnabé, Nathalie, ni la mère ne disent plus rien. Ils sont assis. Les deux femmes recommencent à coudre. Barnabé jette de temps à autre un regard vers la fenêtre. Tout à coup le tonnerre qui éclate fait trembler la maison du haut en bas. Une vitre se brise. Le vent entre dans la pièce et souffle la lampe. Ténèbres. Tous se lèvent terrifiés, en jetant un « Ha ! » d'épouvante. Tout ce bruit réveille la malade en sursaut.

LA MALADE appelant.

Mère !... Mère !... je suis toute seule ! qu'est-ce qu'il y a ?

TOUS

Mon Dieu ! Mon Dieu !

LA MÈRE qui s'élançe vers le fond.

N'aie pas peur ! Ne crains rien !... Je suis ici ! Je m'étais éloignée un peu, ma douce chérie !... Tu sais bien, j'étais à côté, dans la salle, avec Barnabé et Nathalie... Calme-toi ! calme-toi !... Comme elle est chaude !...

Un deuxième coup de tonnerre retentit. L'effroi s'empare de Nathalie et de Bar-

nabé qui seuls dans la pièce sombre se serrent l'un contre l'autre. On entend la malade se plaindre et la mère lui répondre d'un accent bouleversé.)

LA MALADE avec une sorte d'horreur.

Ha! ha!... tiens-toi ici!... ne me quitte pas!...

LA MÈRE

Je te regarde. J'ai tes mains dans les miennes... N'aie aucune crainte... C'est un vilain coup de tonnerre qui heurte l'espace!...

LA MALADE

Je suis dans une grande épouvante... Petite maman!... Je me sens si débile, si faible! Je ne puis plus remuer qu'à peine... Il me semble qu'un noir déluge d'eau tombe sur le toit!...

LA MÈRE

Mon enfant, ne tremble pas ainsi, de cette façon... Oh! qu'est-ce que tu as donc? Tu deviens de plus en plus pâle, tu palpites fort et l'on dirait que tu te fonds... Ne t'agite pas comme tu le fais, tâche d'être tranquille!... Il y a un grand mouvement d'onde dans les ténèbres... Est-ce que tu pourrais sommeiller? Essaie encore?...

LA MALADE

Je ne puis plus !... Oh ! à présent je me sens réellement sans aucune force... Je suis chaude comme une flamme, et sèche ! et vive !... Ah ! mon Dieu, ne me laisse pas là, parle-moi un peu !... Dis-moi... dis-moi, veux-tu?... ah ! ah !

LA MÈRE

Je t'en prie ! Ne te donne donc pas tant de mouvement !... Dieu ! que cela est dur, pour moi, de te voir ainsi agitée et convulsive !... Cesse de bouger de cette manière... Que tu es blanche !... oh ! que tu es terrible à voir... ah ! douce petite... Quoi ! vas-tu t'éternuer ainsi ? Non ! Non ! n'est-ce pas ?...

LA MALADE

Mère ! oh ! reste avec moi ! Il pleut, ô nuit !... A présent je ne sens que trop qu'il va me falloir te quitter, partir au loin !...

LA MÈRE

Qu'est-ce que tu dis ?..,

LA MALADE

Il me semble que je vais mourir, oui, c'est cela... Maman, maman, vois comme je me suis épuisée ! Hélas ! Hélas !... Ne pleure donc

point, ne crie pas en poussant une plainte qui me fait peur... Car où je vais, tu me retrouveras quelque jour... Dieu ! que je souffre !...

LA MÈRE avec un grand cri.

Elle est retombée sur son lit !... Est-ce que vraiment... Au secours ! Au secours ! Dieu ! Dieu ! Seigneur ?...

(Nathalie et Barnabé, qui, pendant toute cette scène, sont restés avec des airs transis non loin de la porte du fond, se précipitent pour voir en entendant l'appel de la mère. Ils entrent dans la pièce, et on les entend tous parler avec des voix singulièrement douloureuses quoique rassurées.)

NATHALIE dans la chambre de la malade.

Non, non !... elle s'agite, elle remue ! Elle n'est pas morte !...

LA MÈRE avec exaltation.

Ah ! ne prononce jamais ce mot terrible !... Garde le silence !... Quoi ! est-il donc possible que... Ah ! non ! jamais !... Moi ! je serais donc déchargée de tous mes biens, et, comme un vase versé par terre répand ses bijoux hors de lui, je verrais s'échapper mes trésors rares !... Je ne veux pas !... Ha ! ha ! quelle misère dans ma vie où brillaient tout à l'heure encore de telles

richesses!... Oh! présente, elle disparaîtrait!... physique je la verrais sans âme!... ayant toutes les formes de la vie elle serait néanmoins froide et inerte!... Et je me trouverais dépouillée de ma fortune!... O Dieu! O Christ! faites-moi miséricorde, à moi qui souffre!...

(Elle tombe à genoux près du lit de la jeune fille qui semble insensible et qui commence à râler. Les autres sont à côté dans l'attitude de la douleur et de l'anxiété. Dehors on entend toujours souffler la tempête du vent. Il fait sombre partout, sauf dans la petite chambre où se tiennent maintenant le vieillard et ses deux compagnes. La première salle est obscure. Tout à coup, des coups frappés ébranlent la porte et des voix résonnent dans le silence terrible de cette désolation et de cette nuit.)

VOIX DEHORS

Holà ! Holà !. .

(Nathalie se jette dans la salle noire en poussant un cri, Barnabé court pour décrocher son fusil, la mère se montre tout effrayée sur le seuil éclairé de la chambre d'agonie. Ils font tous de vagues gestes pleins d'effarement.)

TOUS à l'intérieur.

Qu'est-ce qu'il y a?...

(On frappe de nouveau avec force, et on entend un mouvement d'hommes piétinant sur le pavé de l'escalier à la porte de la salle noire.)

VOIX DEHORS

Hé ! donc ! les gens ! ouvrez-nous?...

(Nathalie ne répond pas. Barnabé a pris son fusil et se met près de la porte comme aux arrêts. Il écoute. La mère se tient toujours sur le seuil clair, dans le fond, et tourne ses regards tantôt vers la route, tantôt vers la jeune fille qui râle sans cesse et commence à délirer. Elle paraît prise à la fois entre la peur que lui inspirent les menaces du dehors et l'humble amour qu'elle éprouve pour l'agonisante.)

BARNABÉ sourdement et rudement.

Allez-vous-en !...

LÀ MALADE avec une voix pleine d'effroi.

Petite mère !... petite mère !...

VOIX DEHORS plus brutales.

Voyons, vous autres?... vous ne sentez pas qu'il fait froid !... Il pleut dehors !...

BARNABÉ

Tant pis pour vous !...

LA MALADE d'un ton de supplication.

Maman ! maman !...

LA MÈRE

Ma pauvre petite !...

VOIX DEHORS

Nous demandons un gîte... Êtes-vous sans cœur ?...

BARNABÉ

Foutez le camp... Nous n'avons pas besoin de vous !... Nous sommes là à veiller quelqu'un qui va...

LA MÈRE

Ha ! Ha !... Ho ! Ho !...

VOIX DEHORS

C'est justement parce que vous êtes dans la douleur que vous devriez partager aussi la nôtre !... Nous sommes glacés !...

BARNABÉ

Vous ne m'inspirez pas de compassion... Rôdeurs des routes !... Vauriens !... Sacrés gueux que vous êtes !...

LA MALADE comme si elle délirait.

O mère chérie, c'est le Seigneur... Tu ne sais pas...

LA MÈRE

Ho ! qu'est-ce qu'elle dit?... Dieu ! le pauvre petit être !... Hélas !... hélas !

(Elle se met à pleurer silencieusement.
Elle se couvre la figure avec ses mains.)

VOIX DEHORS d'un accent de colère croissante.

Allez-vous nous laisser pourrir sur place comme des plantes dans une cuve d'eau?... Nous sommes des malheureux!... La tempête souffle ! Il passe sans cesse des trombes de pluie qui ébranlent l'air... Nous nous mouvons au-dessus de la terre comme dans de l'eau...

BARNABÉ furieux et terrible.

Que l'ouragan vous engloutisse dans ses replis!... Est-ce que vous entendez ce que je dis?... Si vous étiez des honnêtes gens, vous ne resteriez pas ainsi à faire du bruit!... Il faut partir, comprenez-vous, et tout de suite, parce que j'en ai assez de vos menaces!... Je n'ai pas peur de vous!... Je ne tremble pas!... Si vous croyez m'intimider

avec vos cris et vos mouvements, détrompez-vous!...

LA MALADE avec un grand désespoir.

Où! ils n'ont pas pitié!... Secourez-moi!...

BARNABÉ au comble de l'exaspération.

Est-ce que vous allez continuer à rester là?... Dieu! Je vais vous montrer ce que vous êtes!... Si vous ne partez pas d'ici, je tire sur vous...

(Personne ne répond. Il y a une grande attente anxieuse. On entend des voix sourdement irritées qui se mélangent confusément. Des pas s'éloignent. Barnabé et Nathalie poussent tous deux un grand soupir de soulagement. Ils se rapprochent de la fenêtre pour voir ce que deviennent les gens. Ils les voient s'en aller sur le chemin sous la pluie. Ce sont les compagnons, Marie et le Christ.)

LA MALADE les bras tendus.

O ne me laissez pas mourir!... Ne me... Ha! ha!...

(Elle pousse un grand cri comme si tout se brisait en elle, et elle retombe sur son lit. La mère se jette sur la pauvre face toute creuse de sa fille et sanglote convulsivement. Barnabé et Nathalie se précipitent dans la chambre, et au bout de quelques instants on les voit apparaître sur le seuil, bouleversés.)

BARNABÉ ET NATHALIE

Miséricorde!

LA MÈRE avec un regard extatique.

Christ!... C'était!... Ah!...

(Elle se jette à genoux. Les autres l'imitent. Tous les trois récitent des prières. Le tonnerre éclate. Le vent court à travers la pièce en secouant partout les ténèbres glacées.)

TROISIÈME PARTIE

LA COLÈRE DES PAUVRES

COMMENCEMENT DE L'ANGOISSE DU CHRIST

TROISIÈME PARTIE

LA COLÈRE DES PAUVRES

COMMENCEMENT DE L'ANGOISSE DU CHRIST

Un plateau dominant la Ville. L'endroit est inculte et rude, traversé de routes, creusé de fossés. La Ville que l'on découvre de là semble être énorme. Elle occupe toute l'étendue dans le fond.

On voit des mendiants en haillons; l'un est manchot et joue de l'orgue, l'autre, aveugle, a les yeux saignants, et il y a encore une pauvre et lourde femme qui se traîne en sautant péniblement à l'aide de béquilles de bois.

Ces trois créatures exposent leurs plaies et leur misère lamentable, échelonnées le long du rocailleux carrefour que forment les chemins en se rencontrant dans le milieu du plateau.

Au loin, en bas, des usines d'où s'élèvent de vagues fumées, des fabriques dont les hauts tuyaux exhale des flammes, des églises qui se profilent sur le ciel terne du matin, une cathédrale formidable dont la massivité fait une tache éclatante, découpent çà et là leurs bizarres aspects parmi les groupes innombrables des maisons de la Ville immense.

De temps à autre, on entend au lointain des musiques



de carillons, des fragments de fanfare allègre et fausse, des bribes de morceaux d'orgue pesants qui arrivent jusqu'à ces hauteurs, d'ailleurs peu élevées.

On devine qu'une fête se prépare dans la Ville. Il fait grand jour.

(Au début, il ne passe encore personne sur la route. et les mendiants sont seuls, dans l'attente, avec un air triste et hargneux. La femme estropiée se tient un peu à l'écart, au bout de la route; elle fait le guet, elle cherche à distinguer si des gens vont venir. Le manchot se trouve au milieu du carrefour. Et il parle à l'aveugle qui l'écoute en hochant la tête en signe d'approbation.)

LE MANCHOT d'un ton d'irritation sourde.

...Depuis ce matin, avant l'aube, quand les coqs de ferme en ferme ne s'étaient pas encore répondus, nous sommes là, et dans quel but, je vous le demande?... Car enfin, qu'avons-nous gagné jusqu'à cet instant?... Certes, des processions de villageois se sont déroulées devant nous, soulevant la dure poudre de la route, et se dirigeant vers la Ville avec des richesses dans des sacs; mais que nous a-t-on donné?... A implorer la pitié, nous n'avons obtenu que des outrages, et de-ci de-là, quelques liards de cuivre... Allons, à notre tour cependant, il serait bien temps de vivre!... Car le ciel, de violet est devenu gris, et les campagnes froides à l'aurore se sont peu à peu échauffées, et dans l'air s'agglomèrent sans cesse des aro-

males... Et ainsi un jour succède à un jour... Et un malheur remplace de même un autre malheur!

L'AVEUGLE

Ha! certainement, cela est véritable... Il en passe des gens, et puis d'autres qui veulent bien donner tous leurs sous pour aider à bâtir des cathédrales (Il fait un geste impétueux), mais quant à en offrir un seul afin de faire vivre des êtres comme nous sommes, non, ils ne le désirent pas!...

LE MANCHOT dont la colère se fait jour.

Bien volontiers ils nous laisseraient pourrir sur terre!... De quelle manière les intéressons-nous?..., Que sommes-nous pour eux véritablement? Ils pensent que nous sommes peu de chose et ils ne nous considèrent pas comme des hommes dont ils puissent tirer profit!... Nous ne leur donnons aucune joie!... Alors pourquoi?... Ha! ils vont s'en payer maintenant! Ils sont heureux! Ils ont des aspects d'allégresse qui me font peur!... Car ils sont partis des villages, de tous côtés, et ils se dirigent vers la Ville; et est-ce parce que l'on inaugure la cathédrale, non cela n'est qu'un prétexte, et ils ont le désir de jubiler, ils ne se soucient guère du reste... Ah! chienne de terre!...

(Depuis quelques instants, la femme estropiée a quitté son observatoire. Elle a écouté le manchot. Elle a, elle aussi, un aspect véhément, sombre et bourru.)

LA FEMME ESTROPIÉE avec impétuosité.

Bon! bon!... qu'est-ce que cela nous fait?... Plutôt que de nous lamenter, mieux vaut prendre le plus de plaisir que nous pouvons!... Vous êtes là à geindre tout le temps! Et puis après?... Allons! allons! il faut rire à la fin!... C'est bien permis!...

(En proie à une joie parodiée et brutale elle s'empare tout à coup de l'aveugle et elle l'emporte dans une ronde boiteuse étrangement tragique. L'aveugle se défend, pousse des cris, et rit. La femme estropiée se tord en tournant. Le manchot s'esclaffe et tire de l'orgue de Barbarie un air sur-aigu et grinçant.)

L'AVEUGLE se débattant.

Ho! ho!... Eh bien, qu'est-ce qui te prend?... Assez! assez!...

LA FEMME ESTROPIÉE riant d'une manière brusque.

A la Ville, n'est-ce pas? ils sont tous en joie!... Veux-tu gémir devant eux afin qu'ils se moquent de ton affliction?... Oui, oui, ils nous croient lamentables et misérables! Eh bien, qu'ils passent

donc à présent et qu'ils nous voient!... Ils n'ont jamais vu la misère danser, ils seront peut-être effrayés de son aspect!...

L'AVEUGLE parvenant à se dégager.

Ouf!... ouf!... Ah! bon Dieu!... Je n'en pouvais plus!...

(Il va s'affaisser contre le talus, d'un air effaré; la femme aux béquilles s'écroule par terre de joie fausse et sonore; le manchot fait toujours tourner la roue de l'orgue.)

(Entrent une troupe de villageois, des femmes en costumes de dimanche, rouges comme des briques, des hommes rustiques et épais.)

LA FEMME ESTROPIÉE

Ah! dommage, vraiment!... ils arrivent trop tard.

(Toutefois les mendiants changent sans tarder de maintien. Ils contrefont aussitôt les mouvements de la plus grande desolation. D'un accent lugubre et monotone ils se mettent à implorer la générosité des villageois : « La charité, mes bons messieurs? » « Un petit sou, s'il vous plaît? Ayez de la compassion! » s'écrient-ils du plus loin qu'ils aperçoivent les villageois, le long du carrefour. Et l'orgue se met à mugir. Mais les autres font d'abord la sourde oreille. Puis, harcelés, ils s'irritent.)

LES VILLAGEOIS avec des gestes de refus.

Encore de ces sales mendiants! — Ah! ça mais! en verrons-nous encore beaucoup? — Ils encombre la route, ces vagabonds-là!...

LES MENDIANTS d'un ton toujours plus morne.

Mes bons messieurs! — mes saintes dames! — cela vous portera bonheur! — Nous vous bénirons dans toutes nos prières.....

LES VILLAGEOIS les repoussant.

Va-t-en de là, toi! Tu nous barres la voie! — Hé! ils nous percent de leurs cris! — Vous savez vous! vous n'aurez rien! — Pas un liard! — Ils continuent! — Ah! nom de nom! est-ce que tu crois que c'est pour vous que nous avons accumulé petit à petit les quelques monnaies dont maintenant nous disposons?...

(Ils s'en vont par la route qui descend vers la ville; les mendiants les regardent partir, et, à mesure qu'ils s'éloignent, leurs corps se redressent, leurs visages reprennent l'expression de haine qu'ils avaient tout à l'heure. L'orgue se tait.)

LE MANCHOT le poing tendu vers les villageois qu'on ne voit plus.

Non! ce n'est pas pour nous, nous le savons,

qu'ils ont épargné leurs deniers et leurs écus!... C'est pour boire tout le long de leur voyage... c'est pour faire les farauds avec leurs femmes... c'est pour godailler à leur aise de l'aube au soir... c'est pour rouler leurs fronts pesants dans la saoulerie!...

(Il fait un geste de menace dans la direction de la Ville. L'aveugle, qui écoute, semble approuver de la tête. Tout à coup la femme estropiée signale de nouveaux arrivants.)

LA FEMME ESTROPIÉE

Ah! bon Dieu de bon Dieu! en voici d'autres!... Eh bien, ils tombent bien véritablement!...

(Le manchot serre les poings sans rien dire. L'aveugle ricane d'un air sinistre. Entrent le Christ, Marie et les compagnons. Ils s'arrêtent à l'entrée du carrefour, assez loin des mendiants qui sont de l'autre côté, et qui les épient comme prêts à bondir sur eux.)

LE CHRIST d'un ton de lassitude, continuant une conversation.

Non, je ne me rendrai pas avec vous à la fête, car qu'irais-je y faire à présent?... Par cette journée d'été aride et rouge, je préfère rester sur ce terre d'où l'on aperçoit la Ville tout entière... Je désire méditer seul... Et vous, pendant ce temps, allez, je vous envoie ô mes chers compagnons...

Que la justice réglemeⁿt vos actions, comme un maître donne des ordres, toujours compris, à des serviteurs capables de les suivre... Je vous attendrai sans angoisse, n'est-ce pas?... Je vous demande de me rendre compte seulement de l'état des esprits qui sont là-bas... J'ai confiance en vous, mes petits... Vous êtes la spirale que j'ai engendrée en me mouvant sur moi-même, et dont le point de départ ne peut être ailleurs qu'en moi...

LA POUILLE

O Seigneur, ne doutez jamais de notre amour... Tout ce que nous faisons, c'est d'après vous...

MARTIAL

Nous nous sommes associés à vous comme des matières que réunissent des affinités semblables...

ZACHARIAN

Oui, oui, cela est bien vrai... que sommes-nous en dehors de toi? Est-ce que nous ne sommes pas dociles à tes désirs?....

LE FOSSOYEUR

Tu es notre premier mouvement, et son motif, et l'origine de sa raison... Aussi, sois donc tranquille, ô mon bon maître...

LE CHRIST

Vous m'êtes attachés, je le sais, mes bien-aimés... Souvenez-vous que c'est en mon être invisible que vous avez pris naissance... Car il faut revenir souvent à la cause avant d'établir les effets et de déterminer les résultats. Faites donc ainsi... Et dans ce cas, je n'aurai qu'à vous approuver quoi qu'il arrive... Méfiez-vous de vous-même, je vous le dis... Et aujourd'hui plus encore qu'en n'importe quel temps, car je sens qu'il va se passer des choses très grandes... Il se tourne vers la Ville.) O ville, je ne vais pas vers toi, mais je t'envoie des hommes armés pour te combattre... car nous ne nous convenons pas, et il faut que l'un de nous deux soit diminué... Qui sera-ce, toi ou moi? Lequel de l'un ou bien de l'autre sera vaincu?... Tu agiras par la violence, et moi j'aurai raison de toi par la justice!...

(Les mendiants, qui, trop loin pour entendre cette conversation, en ont suivi les périodes avec une impatience furieuse, se précipitent à la fin vers les compagnons — l'aveugle lui-même traîné par la femme estropiée — et, avec des mines écumantes, les interpellent.)

LA FEMME ESTROPIÉE avec une grande violence.

Holà! les hommes... donnez-nous de l'argent...

LES COMPAGNONS, ils se retournent, stupéfaits.

Hé bien !... Hé bien !...

LE MANCHOT

Bougre de nom de Dieu ! c'en est assez !...

L'AVEUGLE

Oui, n'ayant attendri personne, jusqu'à présent...

LA FEMME ESTROPIÉE

Dénués de tout comme nous sommes, infirmes, et traînant le poids corrompu d'une portion de notre corps, néanmoins nous n'avons pas peur... et ni d'autres, ni de vous, nous ne redoutons rien... quoique vous paraissiez de solides hommes, aidés encore par surcroît de vos bâtons au bout épineux et aigu !...

(En présence de cette avalanche de cris, d'injonctions et d'apostrophes, la troupe des compagnons semble d'abord excitée à la colère, mais la placidité du Christ réfrène ce premier mouvement. Bientôt, tandis qu'augmente la violence des mendiants, l'irritation de Marie, de Zacharian et des autres s'atténue et se change en une sorte de pitié bourrue.)

MARTIAL

Eh là ! qu'est-ce qui vous prend, dites donc ?...

LE FOSSOYEUR

Pourquoi nous parlez-vous de cette façon?...
Oui, oui, vous êtes bien à plaindre, mais est-ce
une raison, parce que vous souffrez, pour...

LA FEMME ESTROPIÉE en rigolant.

Ho! ho!... comme ils sont doux ceux-là!...
Hein! dès qu'on leur montre de la force, ils ont
la frousse!...

LE MANCHOT, d'un air sombre.

Quand nous avons crié : pitié ! ils se sont tordus
de rire, ils nous ont répondu par des injures... A
présent c'est nous qui les menaçons, et voilà qu'ils
modèrent leur ton et qu'ils contiennent leur
colère!...

ZACHARIAN

Vous pouvez vous lever avec violence... et
contre nous qui ne vous avons rien fait et dont
vous ignorez les sentiments, vous précipiter tragi-
quement comme si vous étiez des machines de
guerre!...

LA POUILLE

Nous n'en répéterons pas moins que vous êtes
des hommes malheureux et lamentables!...

LE MANCHOT avec véhémence.

Oui, nous sommes tels !... Mais qu'est-ce donc que vous comptez faire pour nous rendre la vie moins triste !... Ho ! cela est facile de s'attendrir sur nous, et de se répandre en paroles de charité, et d'imiter nos gémissements plus ou moins bien !... Et pendant ce temps nous tremblons d'angoisse, et repoussés de partout comme si nous portions la peste avec nous, avec dégoût chassés des lieux où nous entrons, nous sommes réduits à nous traîner sur les chaussées..., dans le limon, et le long des talus sans herbe !... Eh bien ! vraiment, est-ce qu'il y a là une justice ?...

LE FOSSOYEUR d'un air à la fois sombre et joyeux

Ça me plaît ce que vous dites-là !... Non ! non ! ô terre, ô vents, ô univers ! il ne peut pas être nécessaire que tant d'hommes passent leur existence dans le malheur !... Et au contraire tant d'autres possèdent de belles maisons, des enclos, des campagnes fertiles, des motifs de félicité intarissables ! et ils, renferment tous leurs trésors dans leurs greniers !... et entassant toutes leurs récoltes petit à petit, ils finissent par rouler leurs biens dans des barriques !... et dans la vue de leur puissance, ils puisent toutes leurs satisfactions les plus profondes !... Ha ! ceux-là, il se croient des droits sur l'un ou l'autre, comme si

nous n'étions pas nous tous des débiteurs naturels!... Malheur à eux, car ils accumulent leurs richesses en de trop grandes quantités!... Et cependant ils n'en distraient pas une parcelle, afin de subvenir aux besoins des hommes pauvres. Et leur en soustraire une partie, même toute petite, c'est une chose aussi difficile que d'extraire une perle de la mer, ou que de tirer un diamant d'une mine de houille!... Oui, un tel état de la vie se trouve opposé à toute règle de l'équité!... Il serait juste de mettre au pillage ces réserves agglomérées, de les répandre en parts égales parmi les hommes, et de détruire ces réservoirs de l'avarice!... Oui, oui, voilà en vérité ce qu'il faut faire!... Et autrement qui peut se flatter du nom d'homme, et se croire du courage dans la poitrine?...

LES MENDIANTS en battant des mains de plaisir.

Bravo! bravo! Oui, ce sont des choses vraies qu'il dit!... Il a raison!...

LE FOSSOYEUR

Est-ce que nous supporterons longtemps de vivre sans rien, comme des graines jetées sur la roche qui ne peuvent tirer d'alentour leur nourriture?...

LE MANCHOT d'un ton décidé.

Et nous aussi, nous en avons assez!... Car ce n'est pas une vie que nous menons!... Misère de terre!... Eh quoi! devons-nous implorer, sans fin, toujours, afin d'obtenir des subsides qui nous sont dus?... Sera-ce donc là notre existence à nous?...

LE FOSSOYEUR

Tolérerons-nous que les riches conservent leurs fortunes à nos dépens, et les agglutinent dans les sacs, et environnent leurs champs de haies d'épines, et posent des pavés sur le seuil de leurs demeures, et se retirent de notre présence quand nous passons, et lancent sur nous leurs meutes de chiens parmi les routes?...

LES COMPAGNONS violemment.

Non! Certainement!...

LE MANCHOT.

Ah! jamais plus, à présent, nous ne consentirons à exposer nos plaies pour gagner ce qu'on nous doit!...

LA FEMME ESTROPIÉE

Trop longtemps nous avons souffert!...

L'AVEUGLE

Assez nous nous sommes humiliés devant les hommes !...

LE FOSSOYEUR avec exaltation.

Oui, oui, assez !... Car ce sont eux qui devraient tressaillir de honte en nous voyant... nous misérables ! et vous malades et infestés !... Car il est infâme pour les hommes pourvus de bien que d'autres ne possèdent rien du tout, et soient réduits à la misère la plus abjecte, et aient besoin de s'abaisser afin d'obtenir les secours indispensables !... Ah ! maintenant nous voulons être riches, vivre à notre aise, et dussions-nous tout bouleverser, nous agirons !... Mais nous obtiendrons ce que nous voulons !...

LE CHRIST il pousse une longue plainte.

O malheureux !... (Il se tait un instant et les considère tous.) Bien plus à plaindre encore que vous ne le croyez, avec quelle compassion profonde je vous envisage maintenant !... Hélas ! vous n'avez donc aucune intelligence, comme si, en vérité, vous étiez simplement des blocs de terre munis d'une faculté d'action !... Car enfin, vous êtes ou aveugles ou estropiés, ou infirmes à un point extrême, et au lieu de faire de votre âme le centre de vos satis-

factions dans l'univers, c'est encore à ce corps inerte que vous attachez le plus d'importance!... N'est-ce pas une chose extraordinaire qu'étant de lamentables formes, mal construites, sans force et sans cohésion, vous préféreriez à tous les autres les plaisirs qui vous viennent de votre être inférieur?... Oui, vous aussi, je vous le dis, vous mettez votre trésor ailleurs que dans son lieu véritable!... Et comme si, possédant une terre aride, vous vous acharniez à la cultiver pour en tirer des fruits qu'elle ne peut pas donner, vous vous occupez sans espoir de la partie impure et stérile de votre être... Et vous ne cherchez en aucune façon à obtenir de celle qui pourrait être féconde des richesses bien moins difficiles à acquérir!... Et vous dites, comme si, en effet, cette masse mal sculptée et sanguine que vous portez au prix d'un effort continuel était jamais capable de vous rendre en bonheur ce qu'elle vous prend en peines : donnez-nous des choses substantielles, afin de remplir ce ventre et ces flancs, voilà ce qui nous intéresse, et sauf cela rien ne nous satisfait... Et ainsi vous enviez les biens d'autrui... Et les espaces couverts de blés sollicitent les désirs de votre vie... Et vous ambitionnez des joies terrestres!... (Il regarde sévèrement ses compagnons.) Et vous aussi, vous aimez d'une trop grande passion les choses du monde!... Mais pourquoi tour-

nez-vous dehors vos espérances?... Devenez donc vous-même votre propre bien!... Que cela seul vous paraisse désirable qui vous est connu et qui vous semble stable!... Car sachez-le, l'unique propriété au monde que chacun doit vouloir accroître et rendre meilleure, c'est soi-même et rien de plus, c'est la portion éternelle de notre existence, et aucune autre chose, en réalité... Et, quant au reste, peu importe! car les territoires qui nous environnent, nous ne les connaissons pas!... Et ils ne sont rien que de vagues matières!.. Et ils ne peuvent jamais être possédés par nous!... Et je vous l'ai dit bien des fois, qu'est-ce que s'enrichir d'un espace physique? c'est s'adjoindre un grain de sable, s'augmenter d'un peu de poussière, s'étendre d'une chose sans consistance et sans durée!... Il est aussi insensé de vouloir gagner et garder ce qui nous vient de l'univers que d'avoir le désir de l'occuper... Il faut comprendre qu'il n'y a rien qui nous appartienne en propre, même pas nous, si ce n'est pour un temps assez court, et alors le reste est à tout le monde!... Car l'existence nous est prêtée, et les facultés qui forment la conscience, et la force de mouvoir nos membres de telle ou telle autre façon, et la puissance d'appliquer les résolutions conçues par l'esprit... et les biens possédés dans l'univers, et les domaines limités par un droit

momentané, et les maisons avec leurs murs contradictoirement opposés les uns aux autres, et les trésors de grains, de vin ou de farine, et enfin toutes les choses du monde, quelles qu'elles puissent être!... Et rien n'est un don éternel, mais simplement le prêt d'un jour ou de plusieurs... Ainsi, cherchez donc avant tout à vous connaître, à vous perfectionner sans cesse, à tirer de vous-mêmes le plus de joies possibles...

(Pendant la fin de ce discours, sont arrivés des paysans qui se dirigent vers la ville. Ils aperçoivent les mendiants, les compagnons et Marie, les uns debout, les autres couchés sur le talus autour du Christ, ils s'arrêtent d'un air goguenard, se montrent par des gestes de moquerie ce groupe, sans en être d'ailleurs aperçus, et d'assez loin finalement l'apostrophent.)

LES PAYSANS avec force.

Ohé! ohé!... — Dites donc, vous autres!... — Vous avez du temps à perdre, si vous écoutez ce qu'il vous raconte!... — On le connaît celui-là, il se fait appeler le Christ... — Ha! grand vaurien!...

(Les compagnons se tournent vers les paysans qui ont éclaté d'un rire brutal et rude. Les mendiants les regardent aussi d'un air irrité et surpris. Marie tend le poing en signe de menace. Le Christ demeure impassible. Une violente dispute s'engage cependant.)

LE FOSSOYEUR

Foutez-nous donc la paix, les hommes ! ou sans cela !...

LES PAYSANS

Bien quoi ! nous n'avons pas peur !... — C'est à vous que nous montrerons ce que vous êtes !...

LES MENDIANTS ET LES COMPAGNONS

Putréfactions douées de mouvement ! Saletés mises sur pattes pour répandre la peste...

LES PAYSANS ramassant des pierres pour les jeter.

Ho ! ho ! on va voir, sacrés bougres !...

LES MENDIANTS ET LES COMPAGNONS

Incarnations de la sottise ! — [Stupidités ayant forme d'homme !..

LES PAYSANS lançant des pierres.

Aboyeurs de route ! — vagabonds ! — On sait ce que vous valez !...

LES MENDIANTS ET LES COMPAGNONS

Veulent-ils que nous les éborgnions ?... — Le

vil troupeau! — Ah! qu'il se dérobe en fuyant de toutes ses forces! — Sinon on va casser leurs têtes comme des terrines pleines de sang!

(Ils prennent des pierres et les jettent contre les paysans qui se sauvent en tumulte par la route en pente vers la ville. Ils les poursuivent à coups de bâtons et en les outrageant. On entend une rumeur vague dans le chemin. Le Christ reste un moment seul avec Marie. Il lui montre la troupe qui se bat et vocifère.)

LE CHRIST il désigne les compagnons à Marie.

Eux aussi, ils sont impétueux!... Considérez-les!... Ils ne sont bons qu'un instant! Ils retombent plus vite qu'ils ne croient vers les réalités les plus obscures!... L'amour ne les possède pas, la haine constamment s'empare d'eux et les fait mouvoir à son gré, ainsi qu'une roue...

(Marie sourit tristement. Des pierres traversent l'air, jetées par les paysans et par les autres. Des voix s'interpellent. Tout à coup les paysans s'échappent. Et, de loin on entend l'un d'eux crier vers le Christ: « Allons, le Christ, descends donc de ton Golgotha pour voir un peu!... » tandis qu'un grand éclat de rire résonne au loin. Puis les compagnons et les mendiants reviennent les uns d'un pas solide, les autres clopinant, en tâtonnant ou avec difficulté. Le Christ les accueille avec un air d'indulgent reproche.)

LE CHRIST faisant allusion aux paysans.

Oui, sans doute ! ils m'ont injurié, et vous ! et nous !... Ils vont néanmoins à la Ville avec le désir d'honorer ce qu'ils outragent !... Hélas ! comprenez-les, mes bien-aimés... Ils nous repoussent parce qu'ils ignorent la vérité, ils ne demandent qu'à la connaître, ils ne cherchent qu'à la découvrir, et ils l'accepteront toujours avec joie !... Ils ne nous sont hostiles que parce qu'ils ne savent pas !... C'est leur ignorance bourrée de chardons qui braille après nous et qui court sur nous !... (Il fait une pause, baisse la tête, la relève, se tourne du côté de la Ville afin de la considérer et regarde ensuite fixement ses compagnons.) Allons, voici l'heure à présent, et il va vous falloir quitter ce lieu... Le soleil se tient au centre de l'espace, et de là jette ses feux terribles sur la partie de l'univers où nous nous trouvons maintenant... Lorsqu'il fera nuit, revenez, vous me rencontrerez à la même place... Va, toi, Marie, accompagne-les, car je préfère rester seul... Tu veilleras un peu sur eux, de peur qu'ils n'agissent pas comme il faudrait... (Sa voix devient grave, sérieuse.) Adieu, et à ce soir, mes bien-aimés.

LES COMPAGNONS s'en allant.

Adieu, ayez confiance en nous...

LA POUILLE prend la main du Christ et la baise.

O mon bon bon maître !

(Ils s'en vont et font un geste aux mendiants qui se sont écartés pendant le dialogue et sont allés reprendre leur place le long de la route. On voit disparaître Marie et ses compagnons dont la démarche et l'expression grave sont presque tragiques et semblent composées et déterminées par le pressentiment d'une catastrophe. Le Christ les considère d'un regard triste, il se tait, puis il s'achemine vers le fond du plateau, de manière à voir la Ville de plus près, et comme face à face.)

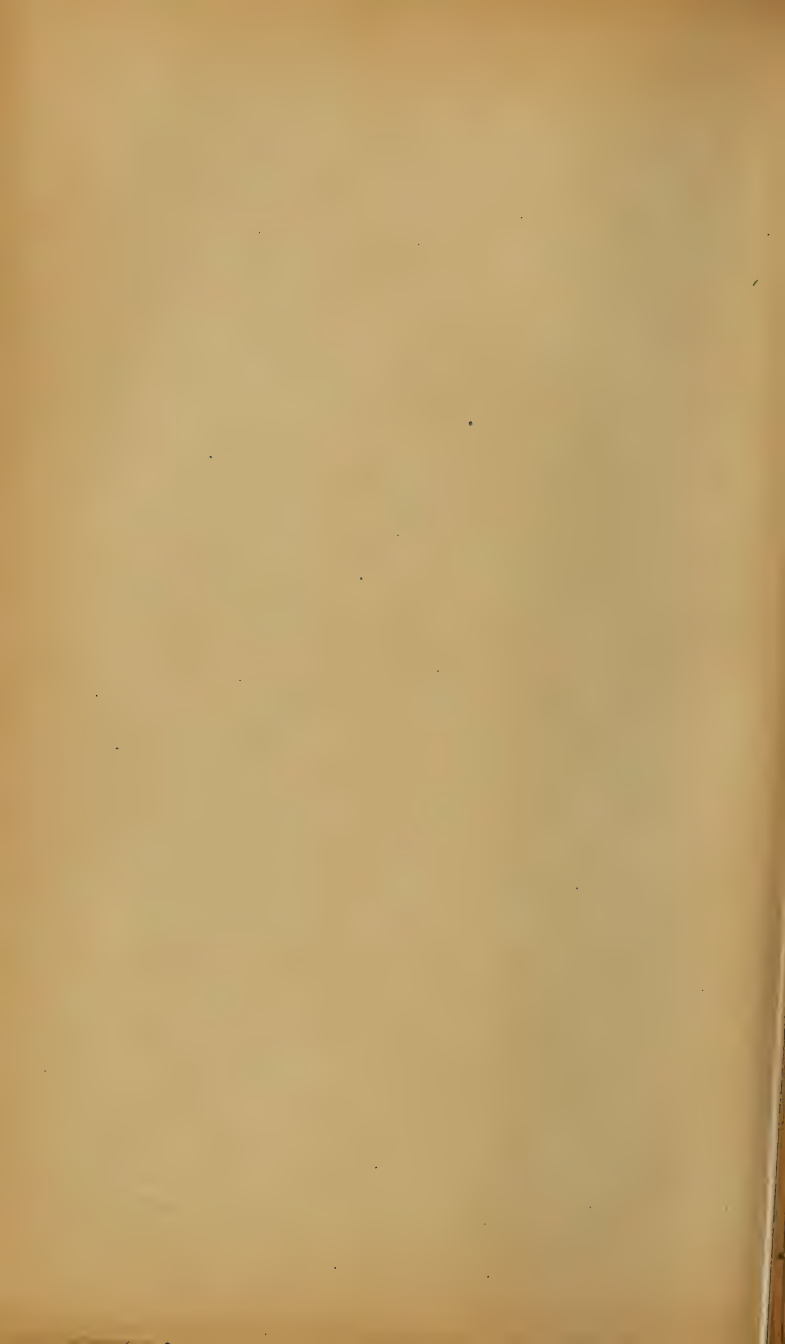
LE CHRIST

contemplant la Ville et dans un mouvement tragique.

O désolation mystérieuse!... ô sainte douleur!... Oui, de m'offrir à vous, ô vous que j'ignore, ô ensemble infini des choses que l'éclat de l'esprit rend seul visibles, je conçois aujourd'hui toute l'amertume!... Quelle responsabilité ai-je dans l'univers! combien j'en éprouve le poids, et jusqu'à quel point elle me pèse maintenant!... Oh! j'ai présenté bien des fois ma lourde poitrine, tour à tour, à la pierre écarlate du midi et au trait perçant de la lune qui brille là-haut, mais jamais encore avec cette violence je n'ai senti d'une telle manière et aussi formidablement la force du monde m'environner et me frapper!... Où vais-je

sur terre ? à quel rôle suis-je prédestiné ? Au milieu de ce peuple qui se retire de moi, à qui puis-je m'adresser, mon Dieu ! ... Ha ! ha ! malheureux ! qu'ai-je à faire ici ou là, en cet endroit plutôt qu'ailleurs, à côté ou beaucoup plus loin ? Quel est mon but ?... Ne suis-je pas partout solitaire et toujours seul, quoique je fasse tous mes efforts pour rompre cette inégalité épouvantable ?... N'ai-je pas à supporter sans cesse les outrages tempêtueux de l'univers ?... Que je demeure debout et stable, ou que je m'avance au contraire, il importe peu !... Combien il m'est indifférent de faire une chose ou bien une autre, car de toutes celles que j'accomplis il ne résulte jamais pour moi que des souffrances... Et la vie me présente toujours la même tristesse... Et la terre n'est jamais pour moi qu'un lieu d'exil !...

(Il voile sa tête de ses mains et semble entrer dans une méditation terrible. Les mendiants paraissent songer parmi le carrefour. Au loin, on entend des bribes de morceaux de musique foraine qui montent de la Ville en fête.)



QUATRIÈME PARTIE

CE QUE FONT LES COMPAGNONS LORSQU'ILS
SONT DANS LA VILLE

QUATRIÈME PARTIE

CE QUE FONT LES COMPAGNONS LORSQU'ILS SONT DANS LA VILLE

Dans la Ville, une grande place carrée environnée de maisons. On découvre, à droite, un marchand de vins, et à gauche une boutique de boulanger. Au second plan une rue débouche des deux côtés. Dans le fond s'alignent des maisons avec des devantures peintes, une boucherie, une pharmacie; à un premier étage un atelier de modes. Tous ces bâtiments sont épais, colorés de haut en bas, et décorés de bannières, posés à pic sur la place. Ils semblent pendre de tout leur poids. Par-dessus les toits, au loin, s'étagent les masses vives d'une cathédrale neuve que l'on aperçoit d'une manière distincte.

Sur le seuil de leurs portes se tiennent le boulanger, le boucher, le pharmacien, énormes, en habit de fête. Le boulanger est debout, appuyé contre sa porte. Le boucher est sur une chaise et semble vaguement somnoler. Le pharmacien lit le journal.

Derrière les vitres de l'atelier de modes, on distingue quelques ouvrières, qui cousent, font des chapeaux, travaillent.

Le marchand de vins place des tables, dispose des bancs

le long du mur de sa boutique, va et vient, court très affairé, comme en prévision de nombreux clients.

Enveloppant cette place qui n'est animée que par ces mouvements intimes, un tintamarre formidable roule d'un bout de la ville à l'autre, de-ci, de-là : des harmonies de fanfare de temps à autre, les cris longs, aigus et intermittents des marchands de rue dispersés, les bruits de chansons quelquefois, éparses, mais le plus souvent renforcées par l'effort d'un groupe de voix, telles sont les musiques qu'on entend, qui tantôt se rapprochent, tantôt s'éloignent, mais dont l'énorme charivari annonce une fête éclatante et crée un décor de joie invisible.

(Au moment où la toile se lève, un son de fanfare retentit au loin. On distingue des cris fugaces : *Les frais bouquets!... les belles cerises!...* que doivent pousser des marchands errant dans les alentours. Puis entre une petite apprentie qui se dirige vers la droite, la mine gaie et le pas lesté. Elle est arrêtée au passage par le boulanger qui l'a vue venir, qui lui prend le bras d'une manière galante, tandis qu'elle tente de résister et que les deux autres bourgeois, intéressés par la scène, la suivent d'un air de gouaillerie.)

LE BOULANGER à l'apprentie en souriant.

Eh! la jolie fille, dites-moi donc, où courez-vous de ce pas?... Est-ce à un rendez-vous d'amour, ou bien ailleurs?...

L'APPRENTIE en se débattant.

Oh! voyons, assez!...

(Elle parvient à se dégager et passe devant le boucher qui la saisit à son tour.)

LE BOUCHER qui veut la baiser.

Quelle légèreté, mademoiselle!... A voir votre hâte, nul doute n'est possible!... Ce qui vous presse de cette façon ce ne peut être que le désir de rejoindre le plus vite possible...

L'APPRENTIE avec un salut.

Quelqu'un qui ne soit pas vous!... Oui, vraiment... bien le bonjour!...

(Elle lui fait une révérence et se met à se sauver quand le pharmacien la rattrape, tandis que les autres se tordent de plaisir.)

LE PHARMACIEN la baisant.

Comme vous venez vite à moi!... Mille grâce, ma charmante, je vous remercie!...

L'APPRENTIE exaspérée.

Ha! le voyez-vous, le vilain!... Me lâcherez-vous?...

LE PHARMACIEN feignant la surprise.

Quoi! la belle, vous êtes farouche?...

L'APPRENTIE ironique.

Qui ne le serait avec vous?...

LE PHARMACIEN

Ne l'êtes-vous pas pour tout le monde?...

L'APPRENTIE

Si tous les hommes vous ressemblaient, je le deviendrais bien vite...

LE PHARMACIEN

Voyez-vous cette impertinente!... Vous oubliez que je vous tiens et que je ne vous laisserai pas vous en aller...

L'APPRENTIE énervée et railleuse.

Est-ce donc un si grand plaisir que d'être traité comme vous l'êtes!...

LE PHARMACIEN il lui baise le cou.

Certes non... mais vous prendre des baisers est agréable!...

L'APPRENTIE furieuse, trépignant.

Allons! cessez d'agir ainsi, ou bien je crie!...

LE PHARMACIEN qui continue de l'embrasser.

Que vous le désiriez ou non, je vous en donnerai encore!... Un baiser! N'est-ce pas toujours bon? Encore!... Encore...

L'APPRENTIE qui pousse des cris perçants.

Au secours!... Ah! vous me faites mal!... Oh! le grossier!...

(Ces vociférations emplissent la place. Brusquement, les fenêtres de l'atelier de modes sont ouvertes, et un groupe d'ouvrières se montre, étonné, amusé, inquiet, cherchant à voir ce qui se passe. Elles aperçoivent le boulanger et le boucher qui rient violemment autour de la petite apprentie, que baise, malgré ses cris, le pharmacien vieux et lourd. Elles font aussitôt une infinité de gestes pour se prendre mutuellement à témoin de l'indignation qu'elles ressentent, et elles se mettent à interpellier les bourgeois qui se retournent tout à coup, effarés.)

LES OUVRIÈRES toutes ensemble.

Hé! regardez-les donc, ceux-là! — Comme ils sont galants, ma chère! — Qui est-ce qui croirait qu'à leur âge?... — Quelle touche pour des Roméo! — Ils n'ont pas de honte! — Au 106! — Oui! au 106!...

(Elles éclatent toutes de rire devant la mine déconfite des trois bourgeois, qui ne

savent que dire. Le pharmacien a lâché l'apprentie; celle-ci se sauve aussitôt en faisant un joli pied de nez à l'adresse du pharmacien, du boucher et du boulanger, d'abord piteux, puis irrités à cause des huées continues dont ils sont l'objet. Ils s'avancent sous les fenêtres de l'atelier de chapeaux, et, avec des airs de colère bouffonne, ils essaient de répondre aux ouvrières.)

LE PHARMACIEN

Vont-elles crier longtemps comme ça?...

LE BOUCHER

De quoi se mêlent-elles?

LE BOULANGER

Qu'est-ce qui leur prend donc!... Qu'elles s'occupent de leurs affaires!...

UNE OUVRIÈRE les montrant de la main à ses compagnes.

Voyez-vous ces beaux amoureux!...

TOUTES LES AUTRES avec des rires.

Oh! la la!... Oh! oh! la la!...

LE BOUCHER

Vous n'en diriez peut-être pas tant si nous vous troussions seulement les jupons!...

UNE OUVRIÈRE à ses compagnes d'un ton moqueur.

Ils ne se sont donc jamais vus!...

TOUTES LES AUTRES en s'esclaffant.

Ah! non par exemple!... Ah! non par exemple!...

LE BOULANGER

Etes-vous seulement dépucelées?... Examinez-moi ces mômes!... Elles ignorent encore comment on s'y prend!...

UNE OUVRIÈRE avec violence

Et vous!... Vous ne savez plus!... Pensez! il y a si longtemps qu'ils n'exercent plus!...

TOUTES LES AUTRES pouffant de joie.

Ils ne sauraient plus!... Ils ne sauraient plus!...

LE PHARMACIEN furibond, le poing tendu.

Auriez-vous autant de hardiesse si vous n'étiez pas perchées tout en haut?...

TOUTES LES OUVRIÈRES se tordant, elles font des signes comme pour les prier de venir chez elles.

Psitt! Psitt! — Allons! montez donc! — Chéri, par ici, veux-tu? — Décidez-vous vite! — Est-ce

que tu m'aimes, dis, mon gros? — Ah! que vous êtes long, vous nous faites languir! — Vivent le plaisir et l'amour! — Vive l'a... (Ici, l'une d'elles aperçoit, venant d'entrer sur la place, trois grosses commères écarlates qui sont les femmes des boutiquiers.) ...Zut, alors! les bourgeoises qui viennent!... Pigez-moi çà!...

(Immédiatement, toutes les ouvrières se retirent des fenêtres avec des mouvements terrifiés, et elles se rasseoient vite à leurs tables de couture d'une manière aussitôt pleine d'attention. Un instant, le silence se fait. Les trois bourgeois, cramoisés et anxieux, les bras pendants regardent venir avec stupeur leurs épouses, qui paraissent saisies d'une grande colère et qui s'avancent violemment.)

LES BOURGEOISES avec une élocution véhémence.

Oh! que font-ils encore là-bas! — Les grands vauriens! — Les vieux pendants! — N'aurez-vous jamais fini de vous dissiper avec de telles filles?

LE PHARMACIEN

Allons! Allons! ne nous harcelez pas de vos discours!...

LES BOURGEOISES secouant chacune leur mari
par le bras.

Espèces de vilains débauchés!...

LE PHARMACIEN. LE BOUCHER
ET LE BOULANGER

Nous ne vous demandons rien!...

LES BOURGEOISES vociférant et poussant leurs maris
dans les boutiques.

Vous n'êtes que des luxurieux!...

LE PHARMACIEN ET LES AUTRES

Sommes-nous des hommes que mènent les
femmes à coups de bâton comme des bêtes de
somme?...

LES BOURGEOISES bousculant toujours leurs maris.

Est-ce que vous n'êtes pas honteux? — Faire
ainsi les galants un jour de dévotion! — Rentrez
chez vous, affreux paillards! — Misérables! —
Traîtres! — Voleurs! — Ivrognes!

(Ainsi chassés, injuriés et maltraités par
leurs femmes, le pharmacien, le boucher et
le boulanger rentrent chacun dans leur
boutique, tandis que les ouvrières qui sui-
vent la scène du coin de l'œil, se lèvent
tout à coup en sursaut, et avec des éclats
de rire vont se pencher par les fenêtres
pour mieux regarder et mieux écouter.)

LES OUVRIÈRES aux fenêtres.

Ah! ce que l'on s'amuse!... Ce qu'on se tord!

(Elles pouffent véritablement, et c'est pendant qu'elles rient ainsi qu'entrent Marie la Pouille et les compagnons. Les compagnons et Marie s'avancent d'une manière tranquille en se dirigeant du côté du marchand de vins. Ils ne voient de la querelle que la fin et poursuivent leur chemin. Les petites ouvrières se remettent au travail. On entend toujours, plus près, mais obscures, les voix perçantes des marchands, mêlées aux rumeurs des musiques.)

ZACHARIAN désignant le cabaret.

Il me semble que, de cet endroit, nous serons bien placés pour voir la procession?...

MARTIAL

Puisqu'elle doit passer par cette place, attendons là...

ZACHARIAN au fossoyeur.

N'est-ce pas ton avis?...

LE FOSSOYEUR

Si, si...

ZACHARIAN

Et toi, Marie, qu'en penses-tu?...

LA POUILLE

Où vous voudrez!...

Ils vont tous s'asseoir à une table du cabaret, dehors, sur la place. Le traiteur, qui les guette depuis une minute, prêt à offrir ses services, se précipite au-devant d'eux aussitôt.

ZACHARIAN au traiteur, d'un ton ironique.

Il n'y a pas encore grand monde, hein, camarade?...

LE TRAITEUR

Oh! la foule ne tardera pas, croyez-le bien... En ce moment, elle est ailleurs, parmi les rues des alentours... partout où passe la procession... Mais bientôt, c'est la place qui regorgera!...

ZACHARIAN

Et vous ne vous en plaindrez pas, n'est-il pas vrai?...

LE TRAITEUR

Parbleu! vous comprenez que des fêtes comme celle-ci!... L'inauguration d'une cathédrale neuve!... Il se passera beaucoup de temps avant qu'une pareille chose n'ait encore lieu!...

LE FOSSOYEUR d'un ton de décision sauvage.

Oui, certainement, il se passera beaucoup de temps...

LE TRAITÉUR

C'est que, voyez-vous, il faut de l'argent pour bâtir un tel édifice!... Ce n'est pas une petite affaire que de réunir des sommes formidables, comme il nous en a fallu afin de venir à bout d'un projet de cette taille-là!... Mais enfin tous s'y sont mis... les plus pauvres comme les plus riches... le denier des moins fortunés a été accroître la masse des millions formée par les dons généreux des autres!... Rien n'a été épargné!... Aucune aide n'a été mise de côté... On a vu un mouvement de foi bien admirable!...

MARTIAL ironique.

Certes, je le crois!...

LE TRAITÉUR

Et voilà plus d'un quart de siècle que la construction a été projetée, mise en train, subissant sans cesse des temps d'arrêt, mais toujours reprise avec plus de force, d'activité...

ZACHARIAN avec une sourde irritation.

Oui, oui, je sais...

LE TRAITÉUR

Vous comprenez quel enthousiasme s'est emparé

de tout le peuple lorsque l'on a enfin appris que la cathédrale était terminée, qu'elle allait être inaugurée, en grande pompe, solennellement, par M. le Doyen, l'archevêque, le chapitre... On n'en revenait pas de joie!... Et pourtant voilà que le jour est arrivé!... De tous les environs, des villages, des campagnes, des bourgs, de la banlieue, des villes même les plus éloignées, les gens qui ont donné, ne fût-ce qu'un seul centime, sont venus parmi l'allégresse, heureux du succès de leur entreprise... et fiers comme si la cathédrale était à eux!... Ah! oui, il y en a en marche, et des milliers!... Les arrivées ont lieu partout... Par les gares, les bateaux, les routes, de tous côtés, des multitudes ne cessent d'affluer dans la ville... C'est un bien beau jour, croyez-moi, et vous allez en voir des foules de toutes couleurs!... (Montrant des commères, des artisans, des hommes du peuple qui entrent peu à peu sur la place.) Tenez, voilà que l'on commence déjà à arriver!... (En s'en allant.) Excusez-moi!... Mais mon métier, vous comprenez...

(La place se remplit d'ouvriers, de filles en cheveux, de curieux de toutes sortes. La plupart s'asseoient devant les tables, commencent à boire. Le traiteur va de l'un à l'autre, affairé.)

LE FOSSOYEUR il se tourne vers la foule avec colère.

Oui, oui... ils sont nombreux les hommes qui

veulent bien glorifier les héros morts. Mais les vivants, ils ne les honorent pas. Ils les méconnaissent constamment, ils les repoussent !...

(Il se tait soudain pour ne pas se laisser aller à la violence. Il attache ses regards sur les gens qui entrent petit à petit et sans cesser. La place présente maintenant un aspect de figuration colorée et scintillante.)

Différents marchands s'avancent eux aussi par les rues de droite et de gauche, tandis que le peuple les entoure et les appelle.)

PREMIER MARCHAND entrant sur la place.

Qui désire se rafraîchir?... j'ai des limonades, des boissons glacées !...

DEUXIÈME MARCHAND de même.

Des bouquets verts !... de la lavande !...

TROISIÈME MARCHAND de même.

Achetez des galettes toutes chaudes !... galettes toutes chaudes !...

VOIX DE LA FOULE appelant les marchands.

Moi ! — Par ici ! — Laissez-moi voir !... — Ne prenez donc pas toute la place !... — Hé là ! marchand !...

Bariolée, bruyante, en rumeur, la foule rit, remue, braille, regarde, se presse autour des marchands, dont les cris haletants, longs et obsédants semblent être des appels à la vie la plus sensuelle. A partir de ce moment une joie terrestre et emportée envahit la multitude. Les compagnons et Marie sont assis causant entre eux sans qu'on les entende. Les petites ouvrières se mettent à leurs fenêtres.

UNE FEMME DANS LA FOULE d'un ton irrité.

En voilà un vieux libertin!... Est-ce qu'on tripote ainsi les femmes?...

LA FOULE gaie et l'air scandalisé.

Oh! oh! où se trouve l'homme? Montrez-nous le!...

LA FEMME souffletant un homme.

C'est cet ivrogne-là!... Il me pince!

LA FOULE amusée.

Hé! hé!... Il ne s'ennuie pas!...

LA FEMME

Parbleu! je ne dis pas non!... Mais moi!...
(repoussant l'ivrogne qui veut l'embrasser). Bas les pattes! voyons!

L'IVROGNE se jetant sur la femme.

Tu ne veux pas ?...

LA FEMME indignée.

Comment ! il ose me tutoyer !...

L'IVROGNE à la foule, il péroré en titubant.

Eh quoi !... C'est ma femme celle-là !... Elle dit le contraire, mais elle ment !... Toutes les femmes sont fausses, d'ailleurs, croyez-moi !... Elles changent comme la glace au feu !... Malheureux ceux qui s'y fient !... (Il perd son équilibre, manque de tomber).

LA FOULE goguenarde.

Ha ! ha ! très bien !...

L'IVROGNE se reprenant d'une voix grasse, éraillée.

On est ici pour rire, pas vrai ?... Eh bien alors ?... Est-ce que je n'ai pas le droit de dire aux femmes qu'elles sont belles !... Il y en a des maris cocus !... Un de plus ou bien un de moins !... Ce ne serait pas la peine qu'il y en ait tant sur terre si on n'en profitait pas !... C'est-il pas vrai ?... Nom de Dieu !...

LA FOULE éclatant de rire.

Parbleu !... il a raison !... Bravo !...

L'IVROGNE continuant avec emphase.

Moi! je vais vous dire la chose... oui, vraiment!... On trime assez, on peut bien rire... Hein! convenez-en, les amis!... Moi je suis pour la gaité!... Si c'est votre avis, tant mieux, et puis si ce n'est pas le vôtre, je m'en bats l'œil!... Il se met à rire, pâteux, brusquement.

LA FOULE en joie.

Il est admirable!... Magnifique!... Portons le en triomphe!... Vive notre Seigneur tonneau!

Des hommes haussent, sur leurs épaules, l'ivrogne qui souffle et halète, et là, hilare, énorme, écarlate, redondant, il trône au milieu de la foule dont les cris éclatent de toutes parts en son honneur.)

UN OUVRIER faisant à l'ivrogne des salutations grotesques.

Salut! Majesté la barrique!

UN BOURGEOIS de même s'inclinant.

Gloire à toi Altesse la tonne!

UN ARTISAN de même, d'un air de respect.

Si nous possédions des pampres rougissants nous te couronnerions, fils de Bacchus!...

LES OUVRIÈRES à leurs fenêtres.

Vivat! Hourrah!...

LA FOULE en chœur.

Hourrah ! Hourrah !...

(On transporte l'ivrogne, parmi ces acclamations, à travers la place. L'ivrogne, réjoui et bouffon, considère le peuple avec dignité. Brusquement arrive en courant tout un cortège de jeunes gens, bohèmes, étudiants, artistes, carabins, grisettes, etc. Formant une sorte de monôme, cette troupe rapide débouche par la rue de droite, avec des cris, des chansons, des instruments qui grincent, des flûtes qui sonnent. Cette arrivée éclatante, impétueuse, folle, vive et alerte, produit différentes impressions sur la foule, qui lâche l'ivrogne aussitôt et s'écarte avec un effroi mêlé pourtant de gaieté, pour livrer passage aux nouveaux venus.)

LES JEUNES GENS DU MONOME arrivant en courant.

Ohé! ohé!... Ohé! ohé!

LA FOULE inquiète, se range devant eux.

Ho! ho!... Prenez garde!... Attention!...

LES JEUNES GENS DU MONOME
entrant toujours en plus grand nombre.

Place!... Place!... Allons!...

LA FOULE de plus en plus effrayée.

Ils sont fous!... Arrière!... Qu'est-ce qu'ils font?..

D'autres jeunes gens après d'autres pénètrent sur la place en chantant et en criant. Ils bousculent les hommes, baisent les femmes, renversent les tables et les chaises, créent un tumulte inattendu et bariolé. Ils traversent la place deux fois d'un angle à un autre, de manière à former un mouvement de danse qui serpente. Ils s'accompagnent d'instruments de musique rauques et aigus.

LES JEUNES GENS DU MONOME chantant.

Voilà! c'est nous qui sommes
 Les hommes
 Les plus joyeux du monde!
 La ronde
 Bondit quand nous passons!

LA FOULE les repoussant.

Allez-vous-en!... Dehors, le cortège des
 bohèmes!...

LES JEUNES GENS DU MONOME

En dansant et chantant,
 Le temps
 Passe comme l'éclair!
 Et l'air
 S'enroule autour de nous

LA FOULE

Assez! Assez!... A la porte!...

LES JEUNES GENS DU MONOME

Ebranlant l'air entier,
 Nos pieds
 Font un bruit de tempête,
 Et jettent
 La foudre et l'ouragan!

(La foule bouge, roule, lève les bras au ciel; mais les jeunes gens, loin de la laisser en paix, se précipitent vers les femmes, ouvrières, bourgeoises ou autres, les entraînent de force dans leur sarabande, et les font tourbillonner malgré leur résistance, leurs cris d'indignation. On assiste alors à une scène bouffonne, ardente, circulante, sonore, colorée, tandis que l'on entend vaguement de temps à autre, soit des bribes de conversation, soit des accents de romance, soit des bouts de dialogues coupés d'exclamations.)

UNE BOURGEOISE que l'on entraîne.

Haïe! haïe!... Je suffoque!... Laissez-moi!

UNE VOIX DANS LA FOULE

La! la! la!... Ah! quelle affaire!

UN BOHÈME baisant une jeune femme.

Je vous vole un baiser, la belle!

LA JEUNE FEMME

Eh bien le vilain! l'insolent!...

LE BOHÈME riant.

J'aurais pu vous prendre bien autre chose, pourtant!...

UNE COMMÈRE

Je n'en puis plus!... je vais tomber!...

UN BOUTIQUIER à un étudiant,

Eh bien! Je vous y prends, vous!...

L'ÉTUDIANT

A quoi? à vous faire cocu... C'est là votre belle découverte!

LE BOUTIQUIER

Hein!...

L'ÉTUDIANT

Croyez-vous que ce soit la première fois?...

LA FOULE

A la chienlit! A la chienlit!

UNE VOIX

Je t'aime!

PLUSIEURS VOIX

Qu'ils nous fichent la paix à la fin !...

UNE JEUNE OUVRIÈRE à un homme.

Ah ! monsieur, laissez-moi tranquille !...

L'HOMME il l'embrasse.

Moi ! mais pas du tout, mademoiselle !...

DES BOURGEOIS à des jeunes gens.

Débauchés !

LES JEUNES GENS leur répondant.

Bégueules !

LES BOURGEOIS

Sales marmots !

LES JEUNES GENS

Vieillards !

LES BOURGEOIS

Vieux bohêmes !

LES JEUNES GENS

Bourgeois !

LES BOURGEOIS

Dévaliseurs publics !

LES JEUNES GENS

Eh ! Allez donc ! honnêtes gens !...

(La joie populaire s'est accrue, par un crescendo incessant, jusqu'à cet état de délire où se trouve en ce moment la multitude qui jacasse, s'amuse, se mêle, court, tournoie, semble ivre, fait cent farces, les femmes ne résistant plus aux hommes qui les embrassent, parmi un tumulte, un tohubohu, un charivari de fanfare, des cris de marchands toujours les mêmes : limonade, etc., et des bruits d'instruments forains. L'allégresse est à son comble. La vie triomphe, avec une expansion surabondante. L'exaltation de l'amour emporte et fait tout mouvoir. Mais voici qu'on distingue des sons d'orgue et des chants au loin, les accents religieux d'une procession. Un instant les rumeurs des chantres se heurtent avec les cris vivaces et épars du peuple. Puis arrivent des troupes de gamins effarés, rouges, rapides, essouffés, gambadant.)

LES GAMINS annonçant d'une voix prolongée, acide,

Voici la procession !... la procession...

LA FOULE avec stupeur.

Ha ! Ha ! Ha ! la procession !...

(Les jeunes gens du monôme lâchent les femmes dans un mouvement vif et incohérent. Et, reformés en une longue file, ils se hâlent de disparaître au milieu du tumulte de la foule en rumeur.)

VOIX MÊLÉES DE LA FOULE ET DES JEUNES GENS
avec des gestes, de salut exagérés.

Au revoir ! — Ohé ! — A bientôt ! — On se reverra ! — Oui ! Bonjour ! Bonjour ! Bonjour !...

LES GAMINS grim pant dans les arbres, se plaçant.

Perchons-nous là haut ! — Salut, citoyens ! — Hé ! les belles dames, faites attention ! on vous regarde ! — Oh ! ces nichons ! découvre-moi ça ! quel spectacle ! est-ce assez beau !...

LES OUVRIÈRES aux fenêtres, souriant, jacassant.

Ce qu'on s'amuse ! Ah ! ma chère !... là ! là ! que c'est rigolo !...

LA FOULE énervée d'un ton impérieux.

Silence ! Silence !...

(Les sons de l'orgue et les voix des chantres se rapprochent. Les marchands qui étaient sur la place se taisent ou s'éloignent, tandis que décroissent leurs cris : « Orangeade ! Boissons glacées ! » La foule prend un aspect de dévotion singulière après

les excès bachiques et orgiaques de tout à l'heure. Le calme anxieux de l'attente succède à la furie et au désordre de la joie populacière. Tout le monde est attentif. On se prépare à l'arrivée de la procession en prenant des mines confites, qu'anime seule pourtant la curiosité. Silence dans la foule. On entend dans le lointain la rumeur d'un fragment chanté du *Te deum* : « *Pleni sunt caeli et terra majestatis gloria tua.* » Les compagnons regardent le peuple avec un air de colère, et tournent leurs visages impétueux vers le côté droit de la scène par lequel va entrer le cortège religieux.]

MARTIAL sourdement.

Qu'est-ce qu'ils veulent faire parmi nous avec leurs bannières de couleurs, leurs chants de mort?...

LE FOSSOYEUR avec irritation.

Pourquoi viennent-ils troubler nos saintes jubilatons?... Plus beaux et plus purs que leurs lents mouvements étaient les impétueux élans de notre danse!... Quand tout à l'heure nous circulions, présentant nos poitrines tour à tour à tous les côtés de l'horizon, comme afin de manifester notre intime joie, nous rendions vraiment grâce alors à l'harmonie et à la perfection de l'univers!... Oh! quel témoignage autre que celui-là serions-nous capables d'apporter spontanément?... Oui, par nos

jeux, nos impulsions, nos chants de joie nous attestions avec ardeur la sincérité religieuse de notre amour!... Mais eux, qui louent-ils dans leurs hymnes d'où l'adoration est absente en vérité? Et, dans leurs surérogations, qui enveloppent-ils de leurs transports retentissants?... Rien de vraiment réel, rien d'existant!...

VOIX DANS LA FOULE autour des compagnons.

Paix donc! Hé l'orateur! Assez! Assez!...

(Les compagnons se taisent. La foule se range avec un air de respect tandis que se rapproche la procession dont on entend le chant plus voisin : *Te gloriosus : apostolorum chorus, te Prophetarum laudatibus numerum; te martyrum candidatus; laudat exercitus*. Les derniers marchands publics quittent la place en s'en allant par la rue de gauche).

UN MARCHAND vociférant d'une voix perçante.

Lavande afin de purifier!... Parfum! senteur!...

UN AUTRE MARCHAND de même.

Bouquets de roses!... Deux sous!... Qui veut se fleurir!...

(Ils s'éloignent sans que personne les interpelle. Et au même moment on distingue la tête de la procession).

ZACHARIAN montrant les marchands.

Voilà la vie qui s'en va... Se tournant vers la procession. Et voici la mort qui entre...

Entrent les chantres, le chapitre qui précèdent la procession en récitant des litanies d'un ton rythmique et aigu. Cramoisis, portant des étendards, ils s'avancent majestueusement par la droite et emplissent la place de leurs strophes latines. La multitude se pousse, remue, caquète vaguement, et se range afin de les laisser passer. Au loin, comme un dernier appel de la vie, le cri d'un marchand qui annonce des : *primeurs, des belles primeurs*, résonne et vibre avec douceur, à peine perceptible sur la place.

LES CHANTRES débouchant par la rue de droite.

Te per orbem terrarum : sancta confitetur Ecclesia Patrem, immensæ majestatis... Venerandum tuum verum, et unicum filium... Sanctus quoque Patriclitus spirituum...

La procession qui arrive petit à petit sur la place et qui est composée d'enfants, de femmes de la ville, de religieuses, de bourgeois, etc., répète derrière les chantres les mêmes phrases de l'hymne sacrée : *Te per orbem terrarum : sancta confitetur Ecclesia Patrem*, etc., etc... Sous un dais d'argent et d'or que portent des prêtres marche l'archevêque, vieillard énorme, ventru, débordant, écarlaté. Sur son pas-

sage la foule se prosterne dévotement; il fait à droite et à gauche un geste onctueux de la main répandant sans cesse des bénédictions. Le chapitre suit, le doyen également gros et court, et les prêtres de l'archevêché. Etonnée, ravie, en tumulte, la multitude, cause, crie, admire, toute réjouie peu à peu, tandis que chantent les chantres et comme reprise soudain par une curiosité mondaine et par le plaisir de voir un spectacle).

VOIX MÊLÉES DANS LA FOULE sourdes, rapides, acérées, épaisses, grasses, de timbres différents.

Oh! c'est vraiment admirable! — Jamais on n'a vu un spectacle pareil! — Êtes-vous bien placé pour voir? — Tout de même on peut être content! C'est réussi! — Et ce cher M. le Doyen, quelle joie ce doit être pour lui! — Ses vœux sont comblés! — Attention, voyons! Vous me poussez trop! Vous allez m'écrabouiller! — Regardez donc cette bannière. — Qui est-ce qui me chatouille par là? — C'est vous! bon! Voilà une claque! — Et Monseigneur va-t-il passer? — Est-ce que vous l'apercevez? — Oui, sous le dais d'argent et d'or. — Ah! quel noble aspect! — Quel maintien superbe!...

LE FOSSOYEUR bas aux compagnons,
il montre l'archevêque par moquerie.

Avec quelle majesté il porte ses excréments!...

Ne dirait-on pas qu'il en est tout fier !... Il devrait faire rouler son ventre comme une tonne pleine d'immondices... Qu'il est respectable ! oui, en vérité !... Regardez ce peuple bourré de chardon, cette tourbe infecte et stupide !... Ils se ruent tous de son côté...

LA POUILLE vivement, lui prenant le bras.

Tais-toi !... tais-loi...

LES CHANTRES maintenant au milieu de la place.

Ils l'ébranlent d'une voix tonnante.

Tu rex gloriæ Christi : tu Patris sempiternus es filius... Tu ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti virginis uterum... Tu, devicto mortis aculeo : upeuisti credentibus regna cælorum...

(La procession reprend les versets monotones : *Tu rex gloriæ Christi : tu Patris sempiternus es filius... etc...* Et à ces paroles rythmiques se mêlent les exclamations, les rumeurs variées de la foule, et aussi, toujours plus lointaines, mais harcelantes et avides, également, les voix des marchands qui rôdent dans la ville : *Coco ! coco !... Tomates !... Carottes !... etc.*

(Brouhaha et tohu-bohu sur la place, débordante maintenant et bariolée.)

UN IVROGNE entendant la fin du cantique.

Qui est-ce qui parle de rhum, nom de Dieu ?... Ça me donne une rude envie !...

LA FOULE amusée.

Ha! ha!... C'est notre ivrogne!... Il ne tient plus debout!...

LES GAMINS à l'ivrogne.

Dis donc, mon vieux!... ça ne va pas!... Prends mon bâton!...

L'IVROGNE s'adressant à la foule.

Eh bien! eh bien!... En voilà des lascars!... Ils n'ont point de sentiment!... Ils ne donneraient même pas à boire à cette pauvre vieille (il montre la terre.) Elle crève de soif aussi celle-là... (Il se met à pisser devant la foule.)

LA FOULE en chœur, scandalisée.

Ho! ho!... A la porte! à la porte!... C'est dégoûtant!...

(On pousse l'ivrogne dehors, on le bouscule, on l'expulse. Agitation sur la place.)

LES CHANTRES continuant à vociférer pompeusement.

Tu ad dexteram Dei sedes : in gloria Patris, judex crederis esse venturus... Tu ergo quæsumus, famulis tuis subveni : quos pretioso sanguine redemisti... Æterna fac cum sanctis tuis, in gloria numerari...

(*Tu ad dexteram Dei sedes, etc..., etc...*)

reprend la procession qui est à présent presque entièrement sur la place. Les bourgeois, énormes, gueulent formidablement; le fausset aigu des enfants perce l'étendue; la voix vive et aigre des commerçants se fait entendre. Cependant l'archevêque, précédé du chapitre et des chantres, est arrivé presque au bout de la place, au milieu de l'empressement respectueux du peuple qui s'agenouille sur son passage. Il s'arrête un instant; on le voit écarlate et lourd sous son dais orné. Il fait le geste de bénir et s'apprête à parler. Toute la procession stationne. La foule anxieuse regarde et paraît dans l'attente.)

VOIX mêlées dans la foule.

Oh! voilà Monseigneur qui fait signe au cortège! — Il est splendide! — Hein, ma chère! — Il a une belle mitre. — Et quelle bague! — Sapristi, tout de même, c'est beau des hommes comme ça! — Est-ce qu'il va parler? — Sans doute. — Et c'est un grand orateur? — Oh! oui, il en a un sacré goulot! — Quelle horreur! — Employer des termes semblables! — Écoutez! — écoutez! — il s'apprête, il demande que l'on se taise! — Oh! quel plaisir de l'entendre! — Attention! — attention! Silence par là...

Les chantres cessent leur mélodie. La procession demeure bouche bée. Le peuple se tait peu à peu. Martial, Zacharian, Marie et le fossoyeur tournent la tête du côté de l'archevêque avec une expression de haine

et de dédain. L'archevêque lève le bras et commence à parler.)

L'ARCHEVÊQUE d'un ton solennel et onctueux.

La bénédiction du Seigneur soit avec vous, mes chers frères et mes très chères sœurs!...

QUELQUES PERSONNES DANS LA FOULE voulant obtenir le silence.

Chut! chut... On fait du bruit là-bas!...

L'ARCHEVÊQUE poursuivant avec emphase.

C'est par vos soins, c'est par votre attentive sollicitude, c'est par votre ardente générosité que notre œuvre a pu être menée à bien... Et nous vous en louons sincèrement... Cette admirable et précieuse cathédrale, pour la construction de laquelle nous avons dû faire tant de fois des appels nécessaires à votre dévouement...

LE FOSSOYEUR en ricanant, bas et vite.

A votre bourse!...

L'ARCHEVÊQUE sans s'arrêter.

Voilà que nous l'inaugurons au milieu d'une pompe magnifique, parmi les cortèges d'un peuple rayonnant, et dans l'exaltation de la piété... Et

ainsi, vous avez consolidé l'État, attesté une fois de plus votre attachement au Seigneur... Cette cathédrale je puis donc la considérer comme un témoignage nouveau...

LE FOSSOYEUR avec une colère contenue.

De votre inertie, race d'esclaves!... troupeau abject!...

L'ARCHEVÊQUE loin et sans entendre.

De votre fidélité à notre sainte religion... Aussi, je vous le dis, mes très chers frères, et vous, mes sœurs bien-aimées, c'est une grande date que celle-ci, et qui comptera dans les annales de notre Église... Il faut donc célébrer votre foi efficace... Car à qui sommes-nous redevables de cette construction admirable, sinon à vous?... Oui, cette majestueuse cathédrale...

LE FOSSOYEUR d'un ton violent, presque haut.

Qu'elle tombe en poudre!...

LA POUILLE bas, avec anxiété au fossoyeur.

Prends garde... Prends garde...

L'ARCHEVÊQUE toujours paisible et pompeux.

Elle est votre œuvre, elle est la preuve de votre

amour inaltérable, elle exprime par la forme de ses voûtes éclatantes la sainte impulsion de vos âmes vers le Seigneur!...

LE FOSSOYEUR sourdement et en proie à une fureur croissante.

Ah! ah! comme il les flatte bien afin de les conduire mieux...

ZACHARIAN cherchant à l'entraîner.

Tu vas tous nous faire écharper, allons-nous-en...

LE FOSSOYEUR il se dégage et bondit brusquement en proie à une exaltation insurmontable.

Non. Non! bon Dieu! Je veux leur dire ce que j'en pense!... (La foule regarde avec stupeur cet homme hagard et en haillons qui s'apprête à la haranguer tandis que l'archevêque et les prêtres, distinguant vaguement cette scène, essaient d'en comprendre le sens et d'écouter les paroles que profère le fossoyeur.) Les héros une fois morts, ils les honorent, parce qu'ils modifient leur pensée, et parce qu'ils ne les craignent plus... Mais dans le temps de leur vie, ils les repoussent loin d'eux-mêmes, ils ne leurs bâtissent point d'asile, ils les livrent sans cesse aux outrages des popu-
laces...

VOIX DANS LA FOULE irritées.

Oh! oh! — Qu'est-ce qu'il dit celui-là?... — C'est insensé!...

LE FOSSOYEUR d'un ton encore plus impétueux.

Oui, ils les chassent dans les ténèbres, ils se gardent bien de leur venir jamais en aide, car alors ils redoutent leur expansion; la force de leur réalité les épouvante... Ils n'osent pas lutter avec eux. Ils en ont peur... Ils les savent constitués avec de la violence, pourvus de membres pour se défendre et attaquer... et ayant un esprit capable d'enfermer et d'anéantir dans un axiome, comme avec une machine puissante, tout ce qui fait opposition à leur pensée!...

VOIX DANS LA FOULE plus ardentes, plus pressantes.

Il porte la colère à la bouche comme une écume! — C'est un ennemi de la nation! — La haine s'est emparée de lui, et, regardez-le, il est enragé!...

LE FOSSOYEUR le poing tendu vers la foule
d'un air méprisant.

Et eux! ces hommes indignes de vivre, que sont-ils donc?... Ils m'injurient, et ils ne me comprennent même point!... Craignant tout,

lâches, serviles, rançonnés par les uns et battus par les autres, ils n'ont que de la peur dans leurs poitrines... Ha! oui! pourquoi les redouterais-je?... Quoi! moi! je tremblerais de crainte en leur présence!... O stupides masses de chair!... Obscures créatures sans animation!... Misérables!... Hommes seulement sensibles à mes outrages!... Êtes-vous capables de m'inspirer de l'épouvante?... Non! non! nullement!.. Vous que j'ai vu tourbillonner, vous êtes inertes!... Vous étiez comme du vent, vous voilà pétrifiés!... Vous viviez et je vous vois morts!... Ah! malheureux!... Incapables de logique et de raison, tirillés à droite et à gauche par cent pensées, avançant un pied dans l'avenir et pourtant retenus en arrière par le passé...

VOIX DANS LA FOULE qui d'abord stupéfaite devient furieuse.

Va-t-il nous harceler longtemps!... — Héhé l'anarchiste!... — On va lui casser la figure s'il continue!...

LE FOSSOYEUR arrogant et farouche il continue.

Apathiques et sans émotion... et dans l'impossibilité de vous bouger... mis en mouvement par la formidable impulsion de l'inconscient... mais de

vous-mêmes immobiles, et en contradiction avec la vie... quoi, vais-je reculer devant vous? Et pour quelle cause?... Comment pourrais-je vous redouter, vous qui n'êtes rien?... Serait-il possible que je fuie de devant vous, que je force mon âme à se taire!... ou que je revienne en arrière en ce moment?... Non, je ne resterai pas inerte quand la haine s'empare de mon corps avec la puissance invincible d'une mécanique!...

L'ARCHEVÊQUE dédaigneux, de loin, prêt à partir.

Le Seigneur, l'a dit, mes chers frères et mes chères sœurs... Que celui par qui arrive le scandale en devienne à son tour l'objet... Que l'ivraie mauvaise soit coupée et l'épi stérile détourné de la bonne gerbe... Il fait un geste, et les chantres se remettent en marche, le cortège s'ébranle et cherche à sortir de la place. L'archevêque, d'une dernière parole, absout le peuple. Soyez bénis!...

LA FOULE se ruant tout à coup.

A mort les compagnons!... A mort! A mort!...

LES COMPAGNONS sur la défensive.

Venez-y donc!... Tas de coquins!... plèbe imbecile!...

LE FOSSOYEUR à l'archevêque qui sort en tête
de la procession.

Oui, tu as raison, vieille charogne! arrière!

arrière!... Cadavre qui déjà ne marches plus que parce que les vers poussent sans cesse ta pourriture!... Je jette sur toi toute ma colère comme de la terre sur un corps mort... Puisse-tu disparaître tout entier, être englouti!... (En ce moment il est frappé, chassé, bousculé par la foule.) Ho! Ho! les lâches!... vile populace!... Peste odieuse attachée au flanc du monde!... Ah! malheur à vous tous! malheur à vous!...

(Les compagnons sont acculés sur la droite, ils se battent, la foule les meurtrit à coups de canne et de poing, ils fuient vers la rue adjacente entourés par le peuple brutal, furieux. Pendant ce temps la procession s'est ébranlée et le long cortège conduit par les chantres commence à quitter la place. Les gamins rient et crient : à mort! plus fort que les autres. C'est un charivari incroyable. On entend au loin quelques voix de marchands : « Lilas! lilas!... fruits!... fruits!... artichauts!... » Les chantres, qui s'en vont, s'appêtent à chanter.)

LA FOULE

A mort! à mort!...

LES CHANTRES sortant par la rue de gauche.

Salvum fac populum tuum, Domine : et benedic hæreditati tuæ... Et rege eos, et extolle illos usque in æternum... Per singulos dies benedicimus te...

Et laudamus nomen tuum in seculum : et in seculum seculi...

Les différentes voix de la procession répètent : *salvum fac populum tuum, Domine, etc., etc.*, et se perdent petit à petit à mesure que le cortège s'éloigne dans les rues avoisinantes. La foule acharnée à la poursuite des compagnons s'est agglomérée à l'entrée de la rue du fond, vers la droite. Elle bouge. On voit des bras tendus, des figures écumantes, des bouches vocifératrices. Les marchands crient à présent comme s'ils étaient près de la place : leurs appels à la vie se font plus persistants ; plus répétés : « *Limonade!... Oranges, Valences fines!...* »

LES OUVRIÈRES aux fenêtres, criant, regardant la querelle.

Ah ! sont-ils farces ! sont-ils drôles !...

(Elles se tordent de rire, et manifestent par des gestes les impressions que leur font les diverses péripéties de la rixe dont on ne voit pas les détails. Cependant le peuple revient, afflue en grande partie sur la place. Des bourgeois épais s'épongent le front, des femmes s'esclaffent joyeusement, des ouvriers montrent leurs habits déchirés, un soldat s'enorgueillit d'avoir reçu un coup de bâton sur la face, et un prêtre d'en avoir donné. Et dans cette cohue épanouie on voit aller et venir, effaré, le cabaretier.)

VOIX DANS LA FOULE revenant sur la scène.

Ha ! Ha ! c'est fait !

UN BOURGEOIS triomphant.

Hein ! ça n'a pas beaucoup traîné !...

UNE COMMÈRE

Ils en ont reçu une volée !...

UN SOLDAT montrant qu'il a un œil poché.

C'est qu'ils cognaient dur aussi les vauriens...

UN PRÊTRE faisant allusion à la Pouille.

Cette femme qui était avec eux, elle se souviendra de l'odeur de mon bâton !...

UN BOUTIQUIER

Des anarchistes !...

LE BOUCHER

Des malfaiteurs !

LE TRAITEUR avec des gestes incohérents.

Ah oui ! messieurs, des malfaiteurs !... Vous avez dit le mot juste !... Figurez-vous qu'ils sont partis...

LA FOULE intéressée.

Eh bien ? Eh bien ?...

LE TRAITÉUR pleurnichant.

Ils sont partis sans me payer, mes bons messieurs!...

LA FOULE éclatant de rire.

Ah! ah!... — Il va pleurer cet homme! — Amis! poussons des gémissements! — O musique joue un air funèbre! — Ha! ha! holà!...

LES GAMINS entourant le marchand de vins en dansant.

De l'argent! de l'argent!
On n'en a jamais assez!...

LES OUVRIÈRES aux fenêtres reprennent en chœur.

Des galants! des galants!
On en a toujours de trop!...

DES HOMMES DANS LA FOULE se tournant
vers les ouvrières et les saluant.

Hé les belles! Comment dites-vous ça?... Elles sont jolies!...

PREMIER JEUNE HOMME à un autre d'un air moqueur.

Elles vous font des signes, mon cher!

DEUXIÈME JEUNE HOMME emphatique.

Lucie ou Rose, qui que tu sois, je te le déclare, je t'adore... Je t'offre...

LES OUVRIÈRES imitant le jeune homme toutes ensemble.

Mon cœur! oui! oui! on sait!... mais on refuse!

(Éclats de rire. La foule est reprise par la joie libre et vivace qui l'avait déjà possédée avant l'arrivée de la procession. Elle s'anime, se mêle, se heurte, brille et braille. Les chants religieux sont maintenant moins perceptibles. Le cortège est déjà loin. Les marchands publics reviennent peu à peu sur la place d'où les avait chassés la procession. Ils font de nouveau triompher la vie au milieu du peuple exubérant, jovial, bouffon, alerte, allègre.)

UN MARCHAND d'un accent vociférateur.

Qui veut de la noix de coco!... Noix de coco!...

UN AUTRE MARCHAND de même.

Des marguerites pour les bouquets!... Deux sous! Pas cher!...

VOIX MÉLÉES DANS LA FOULE

Par ici! — Par là les marchands! — Salut! — Au revoir! — Avez-vous vu la procession? — C'était féérique...

UNE FEMME montrant un gamin qui s'enfuit.

Regardez-moi ce morveux!... Il est sale que

c'est à le prendre et à lui torcher le visage... Et il fait des farces comme un homme!...

VOIX MÉLÉES DANS LA FOULE

Oh! oh! — Quand vous reverrai-je? — Le vilain! A bas les pattes!...

UN OUVRIER à un autre.

On s'en paie une pinte de bon sang, hein! mon salaud!..

L'AUTRE OUVRIER

Ah! oui, alors!... Ça c'est vrai!...

(Tandis que la vie a repris aussi vive aussi jacassière, aussi abondante, aussi forte qu'avant, on entend le chant des bohèmes en monôme, et on les voit revenir par la gauche, d'un pas cadencé et vif, bousculant tout parmi le peuple épouvanté et amusé.)

LES JEUNES GENS EN MONOME débouchant
sur la gauche.

Ohé! ohé!... ohé! ohé!...

LES OUVRIÈRES battant des mains.

Oh! ma chère! les voilà encore! — Bonjour!
— Bonjour!...

LA FOULE se dispersant devant le monôme.

Ah! — Attention!...

LES JEUNES GENS DU MONOME chantant et courant.

Parmi les horizons
Des sons
Pendent de tout leur poids.
La joie
Fait tonner nos poitrines...

LA FOULE contente et craintive,

Bon! bon!. — Dehors! Allez-vous-en! —
Amour! amour! Ils n'ont que cela à la bouche!
— A la porte, les bohèmes! Ils nous ennuiant!...

(Mais les étudiants, les artistes qui forment le monôme baisent les femmes, les saisissent par la taille, les font tourbillonner. Les actes de la jubilation ont lieu sur la place, de plus en plus gaie, animée et débordante.)

L'IVROGNE rentrant sur la place se met à rire.

Eh bien!... Il paraît que maintenant, c'est permis de rigoler!...

(Il danse un pas tout seul, en titubant, fait des gestes grotesques, désordonnés. Une partie de la foule l'entoure en tumulte et lui fait la révérence. Le monôme circule toujours en se livrant à mille fantaisies.)

LES BOHÈMES en farandole.

(Dansant une sarabande folle autour de l'ivrogne.)

O jours, saisons, années,
Fumées!
Amis, tuons le temps
Avant
Que le temps ne nous tue!...

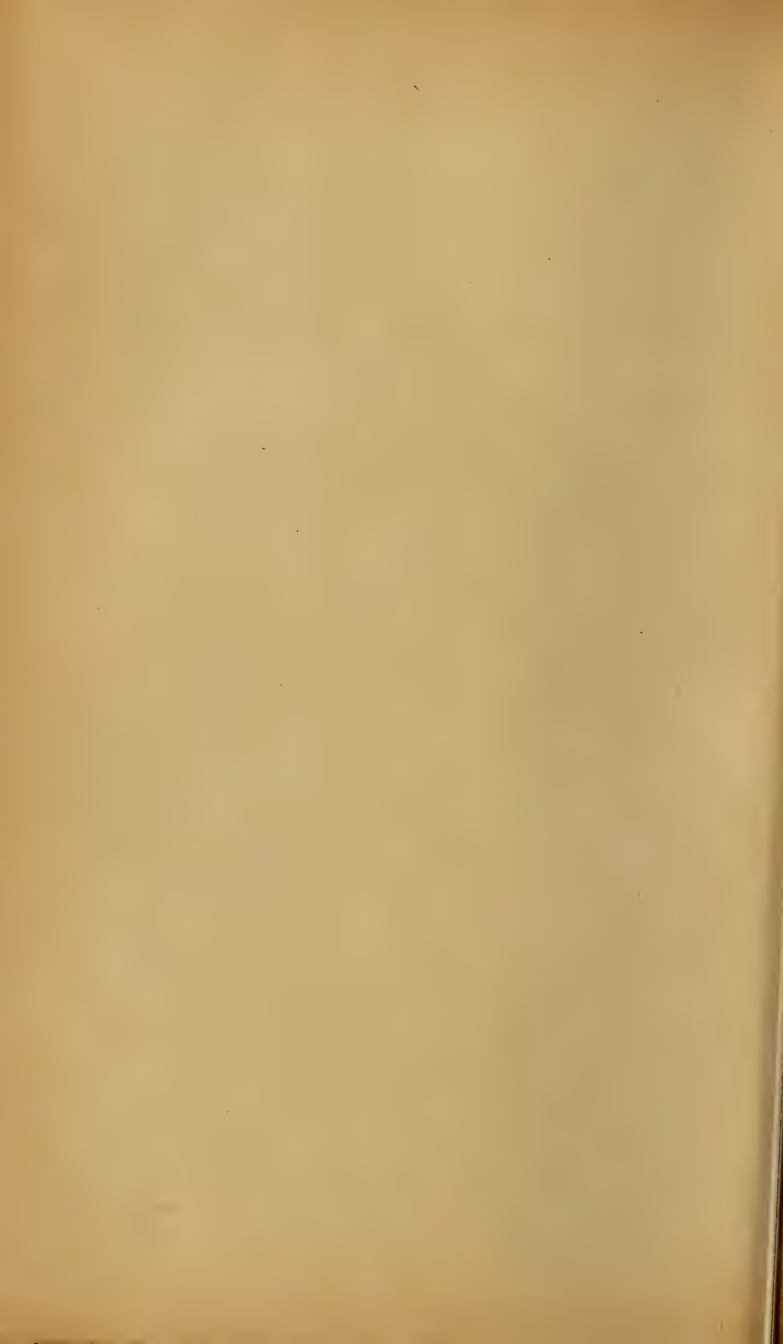
LA FOULE en chœur reprenant.

... Avant
Que le temps ne nous tue!...

UNE DES OUVRIÈRES aux fenêtres battant des mains.

Ah! bien vrai! ce que l'on se tord!... C'est épastrouillant mes enfants!...

(Cris, danse, chants, jacasseries et quolibets. On entend au loin des bruits de fanfare de temps à autre. Les jeunes bohèmes du cortège font sonner leurs instruments. Une vieille guitare et une flûte percent l'espace de leurs sons faux. Des embrassements sont salués par la multitude, sous le ciel chaud de l'été. Apothéose d'allégresse.)



CINQUIÈME PARTIE

LA FIN DE L'ANGOISSE DU CHRIST

LA SATISFACTION DES PAUVRES

CINQUIÈME PARTIE

LA FIN DE L'ANGOISSE DU CHRIST

LA SATISFACTION DES PAUVRES

Même décor qu'au troisième tableau. Seulement il fait nuit. On distingue mal le plateau, le carrefour, les routes. La Ville brille dans le fond, éclairée d'un grand nombre de feux. Une rumeur de fanfare monte vaguement dans l'espace, mêlée à des bruits de pétards qui éclatent de temps à autre.

Les mendiants sont assis en rond, au second plan, vers la droite. Ils paraissent s'entretenir entre eux d'un air de gaieté, qui contraste avec leur situation. Ils ne font pas de grands gestes. Ils semblent tout à fait tranquilles. On ne voit pas leurs visages, obscurcis par les ténèbres.

Le Christ se trouve à la pointe extrême du plateau, dans la position où on l'a laissé à la fin du troisième tableau. Il semble n'avoir pas bougé. Il médite en considérant la Ville luisante.

C'est le soir, vers neuf heures. La fête bat son plein. Et il fait très noir.

Des gens qui reviennent de la Ville traversent par instants le plateau, entrant par le chemin qui monte. Ils sont

la plupart un peu ivres, titubent, rient fort. Puis leurs pas se perdent parmi la campagne.

(Le Christ, au commencement de l'acte, est assis dans une attitude de réflexion. Il se parle comme à lui-même d'un accent grave et tragique. Il considère l'étendue, tour à tour, les étoiles, le ciel, la Ville.)

LE CHRIST

comme s'il sortait d'une profonde rêverie intérieure.

Obscurci par une ombre horrible, le cercle des cieux commence à tourner dans l'éther, emportant dans sa rotation toutes les pesantes constellations de l'infini... O nuit, qui rends visibles les mondes, tu me découvres mieux que le jour encore les raisons de ma destinée dans l'univers!... Et cependant, ô globes dont la rotondité ébranle l'espace, ô masses de glaciers en mouvement, ô pointes brillantes, ô blocs sphériques qui circulez avec violence!... combien je sens ma petitesse en votre présence!... Mais également je pressens les nécessités de l'harmonie... Je conçois les désirs de ma planète... Je comprends les aspirations des choses obscures... des étoiles et des éléments de l'infini... Et je me dis que, parmi le système cosmique, je fais ma tâche!... Hélas! qui me donnera la force de la remplir!... Et pour parvenir jusqu'au bout de ma fortune, réussirai-je à me maintenir dans l'existence?... (Il se lève, tend les bras dans

l'ombre. O atmosphère, pénètre en moi!... Amassez vos ténèbres, vents de la nuit!... Astres aigus, tourbillonnez dans l'étendue!... Et que ma puissance soit accrue, ô terre! ô Dieu!... (Il fait quelques pas, revient du côté du carrefour en méditant.) Car voici que les événements vont s'accomplir... que la péripétie est prête... et que le dénouement devient plus proche!... Oh! il me faudra toute ma force pour garder ma stabilité au milieu de ces variations épouvantables... J'aurai besoin de toute mon âme. oui, je le sens...

(Il s'arrête, comme plongé dans ses réflexions. Il y a un moment de silence. Un pétard éclate. Puis entrent des gens par la route de la ville montante. On les entend fredonner : « Laï tou!... Laï tou la la!... » Ils sont vaguement ivres, le geste lourd, le pas copieux et instable. En passant, ils se heurtent au Christ, qui, bousculé de cette sorte, demeure calme et silencieux.)

UN DES VILLAGEOIS un peu effrayé, au Christ impassible.

Hé! donc là! l'homme!...

UN AUTRE VILLAGEOIS d'un ton soupçonneux.

Qui êtes-vous?... Qu'est-ce que vous faites là?

LE CHRIST indifférent, détaché, l'esprit ailleurs.

Rien... rien vraiment...

TROISIÈME VILLAGEOIS le regardant.

Celui-là, je le reconnais!... C'est le vagabond que l'on appelle Christ!...

PREMIER VILLAGEOIS avec un rire brusque.

Ah! oui!... Et il attend sans doute ses compagnons!... (Suivant les autres qui s'en vont.) Eh bien! mon vieux, sois patient, parce qu'ils ne reviendront peut-être pas de sitôt... On a dû leur casser...

LE CHRIST en sursaut, comme sortant d'un rêve.

Hein!... que dites-vous?...

(Il s'écarte précipitamment, le visage effaré et sombre. Il va du côté de la route qui mène à la Ville et reste à peu près à l'entrée, épiant, anxieux. Pendant ce temps-là, les villageois ont traversé le carrefour; ils se trouvent près des mendiants; ils les reconnaissent, ils les interpellent.)

LES VILLAGEOIS apercevant les mendiants.

Hé! voici encore des amis!...

(Les mendiants, sans se lever, retournent la tête vers les villageois, les voient vaciller, indécis, s'amuse de leurs mines cramoisies et stupides, de leur aspect.)

PREMIER VILLAGEOIS

Salut, camarades !...

DEUXIÈME VILLAGEOIS

Ça va-t-il toujours ?...

LE MANCHOT

Hé ! comme vous prenez soin de nous !...

PREMIER VILLAGEOIS cherchant à prendre la taille
de la boiteuse.

On s'aime bien, pas ?...

LA FEMME ESTROPIÉE

Vous êtes gentil !... Donnez-nous quelque
chose...

PREMIER VILLAGEOIS

Oh ! pas un liard !...

DEUXIÈME VILLAGEOIS

D'ailleurs nous n'avons plus rien !...

TROISIÈME VILLAGEOIS

La Ville a pompé tous nos sous, les drainant
comme une mécanique, ne nous en laissant pas un
seul... Voilà le vrai !..

LA FEMME ESTROPIÉE ricanant

Bon ! bon !... on comprend vos façons !... Vous êtes adroits !... Quoi ! il ne vous reste à présent plus rien du tout ?... Elles se sont dispersées toutes vos richesses !... Pourtant vous n'êtes pas malheureux, je vous assure !... Elles se sont fondues vos monnaies !... Elles se sont transformées en une joie invisible, qui vous anime, qui alimente maintenant votre être... C'est pourquoi vous n'êtes pas à plaindre, tandis que nous...

PREMIER VILLAGEOIS

Oui, oui ! on connaît vos misères !... Mais quoi ! est-ce le jour de geindre ?

DEUXIÈME VILLAGEOIS

Ah ! parbleu non !... A la Ville, il y a des bals... et des fanfares qui soulèvent l'air et qui font se mouvoir les rondes comme de grandes roues... et des cortèges de filles de joie ! enrubannées !... et des feux d'artifice qui brillent dans l'ombre !... Ha ! ha ! on ne s'y embête pas... je vous le dis...

L'AVEUGLE avec amertume.

Ici, ce n'est pas la même chose...

LE MANCHOT, renchérissant.

Bien sûr que oui, tout est bien différent, dans

cet endroit!... On ne connaît pas le plaisir, on reste inerte, on ne peut pas bouger, on souffre... on a froid et on se lamente, transi, par terre... On ne mange que des fruits pourris, du pain amer... On a le fossé pour s'étendre lorsqu'on est las...

PREMIER VILLAGEOIS tandis que les autres s'en vont.

Veux-tu que je te dise la vérité?.. Eh bien! tu nous fatigues l'esprit avec tes plaintes...

LA FEMME ESTROPIÉE bondissant vers eux.

Ah! c'est comme ça!... La Ville vous a pris votre argent, mais votre impitoyable stupidité, votre avarice, toutes vos tares, elle ne vous les a pas ôtées... Elle a opéré sur vous comme une drague qui filtre le flot des bas fonds, qui laisse la boue et retient au passage ce qui est lourd...

LES VILLAGEOIS reviennent sur leurs pas et la battent.

Comment! — Ce sont là tes manières! — Apprends à vivre!...

LA FEMME ESTROPIÉE gémissant, meurtrie.

Oh!... Haï!... Hé là! retirez-vous!... Brutes que vous êtes!...

Les villageois la lâchent; la femme estropiée se tâte le corps en geignant; les villa-

geois la regardent, puis en riant ils s'en vont. Les mendiants, d'abord interdits, fout mine, lorsque les autres sont déjà loin, de les poursuivre. Ils se dirigent tous en courant, en glapissant, vers la route de droite ; on les distingue à l'entrée, ils agitent les bras, et vocifèrent.)

LES MENDIANTS tous ensemble, sur le chemin.

Que la peste épuise et dévore vos membres ! — Malotrus ! — Hâtez-vous de disparaître ! — Que l'ombre engloutisse vos formes sans esprit ! — Marauds ! — Misérables ! — Vieux coquins ! — Fi-chus voleurs !...

(A mesure que s'éloignent les villageois, eux s'enfoncent sans cesse plus avant sur la route, si bien qu'on ne les voit bientôt plus et que leurs voix diminuent petit à petit.

Par le côté opposé entrent pendant ce temps, terribles, hagards, inquiets, à tâtons hérissés, Martial, Élie le fossoyeur, Zacharian et Marie la Pouille. Ils semblent fuir et craindre qu'on les suive. Ils regardent de temps à autre vers la route, comme anxieux. Ils cherchent le Christ.

Le Christ, qui guette leur arrivée, les aperçoit et s'élançe aussitôt à leur rencontre en poussant un cri prolongé.)

LE CHRIST les saisissant l'un après l'autre avec émotion.

Ah ! Zacharian !... Élie !... Et toi Marie !... Martial !... Que vous paraissez singuliers !... Et lamen-

tables, suintants d'une rouge humidité, âcres, pleins de boue ! Quelles choses avez-vous accomplies pour avoir un aspect aussi étrange ?... Comme je regrette de vous avoir laissés partir ! Qu'êtes-vous allé faire à la Ville ?... Maintenant, me voici comme un maître qui, ayant délaissé des serviteurs fidèles, les retrouve après son absence dans son champ nu !...

LA POUILLE d'un ton de supplication.

Mon bon seigneur !...

LE FOSSOYEUR sourdement et terriblement.

Ce que nous avons fait ne sera pas stérile !... Oui, nous avons souffert, et dans quel but ?... Nous nous sommes heurtés à la Ville comme des hommes passionnés d'amour à des contradictions d'antipathie... Et nous avons eu à subir des coups terribles... Nous revenons enduits de croûtes de sable, sanglants, le manteau déchiré, la face salie... En tumulte, nous aussi, nous avons combattu... Oui, à la haine la violence correspond... et les déclarations de guerre ne provoquent pas les serments de l'amour. Et nous nous sommes levés contre une chose qui voulait nous écraser... Et nous aurons nous aussi notre tour de saint triomphe... Car de même que la vérité est toujours beaucoup plus puissante que mille erreurs sur les-

quelles elle l'emporte par sa seule évidence et qu'elle broie sans effort dans les termes de sa force, ainsi nous aurons eu raison d'hommes innombrables... O maître, je voudrais te rendre compte de mes actions. Mais ce n'est pas le moment... (Il rit en désignant la ville et d'un accent sinistre avec un geste de menace qui fait blémir le Christ.) Plus tard, on dira dans la Ville que nous avons été vers elle comme une famine. Nous l'aurons en effet décimée comme un crime. Et nous aurons agi sur elle ainsi qu'une peste... Et notre apothéose est prête, ô Ville, ô nuit!...

(Les compagnons sont silencieux. Marie semble accablée et palpitant. Quelque chose de terrible anime le regard du fossoyeur. Pendant qu'il parle, le Christ l'écoute et attache sur lui ses yeux fixes, violents. Il paraît découvrir petit à petit une vérité tragique, il pressent une catastrophe, il devient extrêmement pâle et sombre. Puis, tantôt il se tourne vers Martial, qu'il interroge avec angoisse, tantôt vers Zacharian dont le visage déchiré et sanglant resplendit d'une joie affreuse, tantôt vers Marie, qui baisse la tête. Et, saisi d'un tressaillement dont ses compagnons ne devinent pas la raison et le sens, il se tait, les cheveux dressés de terreur et reste ainsi un moment silencieux en considérant la Ville sur laquelle planent les menaces de la destinée, et toujours en fête cependant. Marie s'approche d'un air humble et lui prend la main. Il y a une minute de terrible anxiété. Les mendiants précisément reviennent par la droite et s'arrêtent, sur-

pris à la vue du groupe singulier formé par le Christ et ses compagnons. Le Christ alors relève son visage douloureux et avec un mouvement de décision.

LE CHRIST empli d'un effarement tragique.

O maintenant, je comprends!... Il pousse ses compagnons avec violence vers les plaines désertes et assombries. Suivez-moi! suivez-moi! Venez, venez!...

[Ils se mettent tous en marche et traversent le carrefour. Ils s'engagent à travers les champs. Ils ont des aspects redoutables. On les voit disparaître dans les ténèbres.

Les mendiants qui les regardent curieusement se tournent alors les uns vers les autres d'un air étonné.]

LE MANCHOT guoguenard.

Eh bien! Quoi? Sans nous dire bonsoir?...

LA FEMME ESTROPIÉE

Ils ne sont pas honnêtes, les camarades!...

L'AVEUGLE

Ils doivent faire sans doute une grande attention... Ils courent parmi les hautes ténèbres sans que l'on entende leurs pas étouffés!... Ils sont déjà loin dans les champs où l'orge est noire et luisante, et dans lesquels le trèfle qui embaume semble obscur...

(Ici éclate un feu terrible; un bruit d'explosion ébranle l'air, une grande clarté se répand jusque sur le plateau. Epouvante des mendiants qui d'abord veulent fuir et qui ensuite se tournent vers la Ville. On voit une flamme formidable.)

LE MANCHOT après le premier mouvement d'effroi.

Ha! ha!... En voilà une chose!... Est-ce que tu vois?...

LA FEMME ESTROPIÉE ardemment.

Oui!... oui!...

L'AVEUGLE curieux.

Eh bien?...

LE MANCHOT s'esclaffant.

Oh! mes amis! La Bourse qui brûle!... Les Banques qui flambent!...

L'AVEUGLE s'esclaffant également.

Rien que ça!... Ce qu'il va faire chaud! Tant mieux, dites donc! Nous commençons à grelotter sur le talus... C'est qu'il ne fait pas toujours bon parmi cette craie humide et cette herbe toute glaciale...

LE MANCHOT regardant toujours vers la Ville.

Parbleu! nous autres, nous allons bien nous amuser... Car qu'est-ce que ça nous fait que la Bourse soit détruite!... Et les Banques!... Nous nous en moquons, n'est-il pas vrai?...

L'AVEUGLE sombre et dur.

Belle fin de fête! Il fallait que chacun en eût sa part... Ceux de la Ville ont eu la leur, voilà la nôtre... Ils nous ont assez maltraités pour l'être maintenant... Il y en aura parmi eux qui bougeront comme des pailles au vent, oui, c'est certain... Ils auront peur parce que leurs biens vont disparaître... Et nous, nous sommes tranquilles et en repos... Ils ont fait de notre humble état le sujet répété de leurs railleries. A eux de nous fournir des occasions de rire!... A eux de pousser des lamentations en se traînant sur les chemins, dans les terrains creux et arides, parmi le sable âcre et inconsistant, à travers les argiles glissantes et cramoisies!... Ils vont souffrir à leur tour et nous les entendrons geindre comme de petits chiens qui appellent leur mère... Et ils tourneront vers nous leurs yeux salés de larmes et ils se tiendront dans des poses de misérables et ils crieront d'une voix acérée et plaintive!... Et c'est nous qui serons paisibles parce que n'ayant rien nous ne perdrons rien!...

LE MANCHOT

C'est vrai que c'est notre tour de nous réjouir maintenant... Et avec nous tous les pauvres de la terre... Ceux qui rôdent sous la nuée pluvieuse... qui vont de pays en pays... qui n'ont pas d'abri pour se reposer... qui implorent la pitié des gens comme une divinité absente en laquelle on espère toujours un peu... qui, réfugiés dans les carrières, y réparent leurs forces pour les luttes du jour... qui vivent du produit de leurs vols ou bien des bénéfices de leur mendicité comme la rouille âpre et parasite dont les aliments sont fournis par la dissolution des métaux corrompus... qui souffrent d'être à moitié usés par la tristesse, tirant après eux sur la terre les portions pourries de leur pauvre corps... Ah! ceux-là trouveraient bon pour eux de voir cette chose... (Brusquement, il pense aux compagnons et montrant les flammes.) Dommage qu'ils soient partis sitôt le camarades!...

LA FEMME ESTROPIÉE avec une sombre animation.

Non! Surtout ne répète jamais une telle parole!... Ce n'est pas pour rien, j'imagine, qu'ils ont fui sans rien dire, à travers les plaines noires... Non, ce n'est pas par fantaisie... Est-ce que tu comprends ce que je veux dire?

LE MANCHOT stupéfait et subitement calmé.

Oui, oui, sans doute...

L'AVEUGLE d'un ton de rêverie profonde.

C'est bien possible en vérité, comme tu le dis...

Ils restent alors tous les trois silencieux. Ils regardent vers la Ville, où brûle la Bourse, et d'où montent maintenant des exclamations de terreur, une rumeur confuse de cris en tumulte.

Ils ne se parlent pas, mais ils se considèrent de temps à autre comme pour vérifier leurs impressions et pour s'assurer de leur véracité réciproque. Ils sont semblables à des hommes à qui on a confié un même secret. Ils sentent qu'ils croient tous les trois la même chose, et ils n'osent pas aller plus avant dans leur confession mutuelle.

C'est pendant le temps de ces réflexions que des vociférations commencent à emplir l'espace du côté du chemin qui vient de la Ville, et bientôt de tumultueuses bandes de gens effarés, lesquelles, secouées d'épouvante, se ruent en foule sur le carrefour. De tous côtés partent des cris aigus. On saisit des exclamations d'effroi au milieu de ce charivari. On entend des plaintes : « Ah !... Ah !... ô douleur ! quelle catastrophe abominable !... » Les mendiants se dissimulent dans les fossés. Entrent des femmes, des enfants, des hommes de toutes sortes.

UNE FEMME échouée tenant un enfant qui pleure.

Ho ! ho !... Au secours ! au secours !...

UN HOMME anéanti.

O nuit terrible !...

UN POÈTE exalté.

Le vide enflammé du ciel présente un aspect de fumée, de soufre et d'or... Les chevaux galopent sur le pavé dur ; les maisons sont défoncées... Des groupes d'hommes en furie ébranlent toute l'étendue... Et ils se lamentent dans la nuit comme si on leur arrachait des quartiers de viande vive...

UN BOURGEOIS véhément et furieux.

Il n'y a pas de soldats... Et personne n'est là pour nous préserver !... On laisse s'achever le désastre comme s'il ne s'agissait pas de la fortune nationale !... Où étaient-ils les gardes publics ? Que faisaient-ils pendant cet attentat ? N'auraient-ils pas dû le prévenir... et l'empêcher ?...

(Continuellement c'est un bruit d'alarmes, le tocsin résonne lugubrement, la foule envahit le carrefour de toutes parts et reste là, abattue ou violente, dans la désolation. Arrivent, précédés d'une rumeur d'armes et de voix, des soldats entourant le préfet de police. La multitude se tait, regarde, curieuse et accablée.)

LE PRÉFET entrant en parlant d'un accent rude et bref,
à ses soldats.

C'est évidemment un crime de ces brutes... Il faut découvrir leur piste... Ils ont passé une partie du matin avec un aveugle, un manchot, une femme... On les a vus tous ensemble... Ils étaient ici... Il interpelle d'autres soldats et leur montre les routes à droite et à gauche. En attendant, inspectez déjà les chemins... Allez ! allez !

Les soldats se précipitent dans les directions indiquées. D'autres fouillent le carrefour et cherchent les mendiants. Tout à coup, explosion de lumière vers un nouveau point de la Ville. C'est un incendie qui éclate. Mouvement divers de terreur dans la foule.

LA FEMME ESTROPIÉE découvrant l'horizon,
d'une voix tonnante.

Toutes les casernes viennent de sauter...

LA FOULE répète en un chœur hurlant.

Ha ! Les casernes !...

LE PRÉFET il se retourne et aperçoit l'estropiée, et aussitôt la désigne à des soldats.

Allez chercher cette femme là-bas !... Ne voyez-vous rien?... Plusieurs soldats vont en tumulte

du côté indiqué ; on les voit se saisir de la femme, la bousculer.) Peut-être tirerai-je d'elle quelques renseignements !... Elle doit connaître quelque chose... Il faudrait aussi retrouver les autres mendiants... (Des soldats surviennent poussant devant eux l'estropiée et l'aveugle qu'ils ont rejoints non loin de là.) Ah ! les voilà !...

LA FOULE sur le passage des mendiants.

Qu'est-ce que c'est ? — Gouapes ! — Assassins !

LES SOLDATS amenant les deux mendiants.

Ils rechignent ! — Nom de Dieu ! Son compte est bon ! — N'essaie donc pas de fuir ou gare à toi !...

LE PRÉFET montrant le peuple.

Ce peuple, avec ses hurlements !... Il empêcherait la vérité de faire entendre ses paroles s'il lui prenait la fantaisie d'en proférer... (Aux soldats.) Chassez cette foule !... N'est-ce pas assez que nous devons la supporter sans être encombré par surcroît de ses clameurs ?... Ecartez cette vile multitude ! Qu'elle ne bouge plus ! (Aux mendiants.) Et vous ! parlez maintenant !... On a besoin de vous... Prenez une voix afin de répondre aux questions que je vous pose..

LES MENDIANTS d'un accent humble.

Oh ! monsieur le préfet peut être certain...

LE PRÉFET avec rudesse.

Que vous me mentirez effrontément!... Mais prenez garde, je vous le dis... Pas de trahison... Sinon je vous livre à cette meute qui vous réclame!... L'heure n'est pas des mots inutiles... Il faut faire vite...

LA FEMME ESTROPIÉE

Nous sommes tous deux aux ordres de monsieur le préfet...

LE PRÉFET

Vous avez passé la journée sur ce plateau?...

LES MENDIANTS

Oui, monsieur le Préfet, cela est véritable...

LE PRÉFET avec un geste d'impatience.

Bon! bon! je sais... Ce matin des hommes sont passés, venant de loin, des espèces de sales vagabonds... des chemineaux... Un individu maigre et jaune semblait leur chef... Ils lui donnent le surnom de Christ, comme s'il l'était...

L'ESTROPIÉE vivement.

Il lui ressemble un peu, oui, monsieur le préfet...

LE PRÉFET brusque et impétueux.

Il a en effet une barbe rouge... Mais vous y êtes... Ses compagnons sont des coquins... Lui est un gueux... Il y a avec eux une femme, une sorte de fille... Ils vous ont parlé un moment... Qu'est-ce qu'ils ont dit?...

LA FEMME ESTROPIÉE avec une irritation feinte.

Oui alors, ils nous ont causé!... Ils nous ont même bien embêtés... Ils nous ont empêchés d'exercer notre métier... Ils nous ont exhortés à être bons pour chacun...

LE PRÉFET en sursaut.

Parbleu!... parbleu!...

LA FEMME ESTROPIÉE sans paraître voir
l'indignation du préfet.

Ils nous ont dit qu'il ne fallait pas convoiter le bien d'autrui, se montrer charitables, ne pas tenir aux choses... que les personnes qui possédaient de grands trésors seraient tôt ou tard accablées de maux immenses...

LE PRÉFET ricanant.

Nous y venons... Et puis qu'est-ce qu'ils ont dit encore?...

LA FEMME ESTROPIÉE après une pause
comme si elle cherchait.

Et puis?... c'est tout!... Je ne me souviens pas de phrases notables... Ils revenaient toujours sur les mêmes idées... Ils avaient la manie de pérorer... Ils prétendaient nous persuader... mais sans succès!... Monsieur le préfet comprendra... nous sommes pauvres... nous manquons de tout... Il nous est difficile de croire qu'il est inutile d'être pourvu de quelque bien.

LE PRÉFET l'interrompant avec impatience.

Assez! Cette femme, cette vieille sorcière, elle vous incommoderait sans cesse de ses harangues!... Est-ce que tu sais quelque chose d'autre? Sois moins prolix!... Ces hommes sont partis vers la Ville, à part leur chef... Quand sont-ils revenus?... Qu'ont-ils fait?... Quelle allure avaient-ils? Réponds!... et vite!...

LA FEMME ESTROPIÉE

Monsieur le préfet m'excusera... Je n'ai rien vu...

LE PRÉFET empli d'une fureur subite.

Infâme menteuse!... Elle se cache dans son ignorance comme dans un trou... Je t'en ferai

sortir à coup de triques!... Où étais-tu?... Elle persiste à dissimuler... Il t'en cuira!... Ah! ah! Il ne faut pas te foutre de moi!... (Il se tourne vers l'aveugle, qui cherche à se faire le plus humble possible.) Et celui-là! Pourquoi demeure-t-il silencieux?... (Il le secoue de ses mains brutales, les soldats le poussent, le frappent même.) Holà! Eh bien!... Je vais te réveiller comme un chien que son maître appelle et qui se terre!...

LES SOLDATS frappant l'aveugle.

Rosse que tu es!...

L'AVEUGLE

Ah!... ah!... Ho!... ho!...

LA FEMME ESTROPIÉE montrant l'aveugle.

Monsieur le préfet ne sait pas... il est aveugle!...

LE PRÉFET au comble de la colère.

Ah!... lui aussi!... Au moins il ne ment pas comme toi!... (Aux soldats.) Emmenez-les!.. Faites-les vociférer sous le bâton!... Lorsqu'on les prend par la douceur ils ne disent rien!... Avoir affaire à de telles gens!... Allons! dehors!... Que peut-on tirer d'eux? Des plaintes! Des larmes!... Eh bien! n'y manquez pas!... Tas de coquins!...

(Les soldats emmènent vers le fond du carrefour, où ils vont s'asseoir, l'estropiée et l'aveugle qui geignent, meurtris de coups de poing : « Oh !... oh ! vous me faites mal ! Pitié ! pitié !... » La foule sur leur passage ricane et pousse des clameurs de mort. Arrivent sans cesse de nouvelles troupes d'hommes, de femmes, d'enfants au milieu de la fureur et de la consternation de la multitude.)

LA FOULE exaspérée, en une puissante cohue.

Ne les laissez pas passer ! — Bandits ! — Canailles !

UNE FEMME brandissant son parapluie.

Espèces de gueux !...

DES BOURGEOIS arrivant essouffés, hagards.

A-t-on trouvé les criminels ? — Oh ! il est temps ! — C'est de la faute de la police ! — Elle aurait dû prévenir la chose ! — Le préfet est le grand coupable !...

D'AUTRES BOURGEOIS bas, craintifs.

Taisez-vous ! — Il est là ! — Faites attention !...

LA FOULE les cannes sont levées sur les mendiants.

À mort ! à mort !...

(Dans ce tumulte de vociférations, de faces écumantes, de mouvements de colère tragique, on distingue depuis quelques instants une sorte de rumeur dans une partie éloignée du carrefour. Des gens s'agitent, lèvent les bras, se rangent pour laisser passer un individu en haillons qui parle à la foule d'un air autoritaire. C'est le manchot. Des soldats se précipitent vers lui pour s'emparer de sa personne. Le préfet tourne son attention de ce côté, en allant et venant avec impatience.)

LE MANCHOT aux soldats.

Laissez-moi! Ne me touchez pas!... Je veux parler à M. le préfet!...

LES SOLDATS l'entourant et le bousculant.

On la connaît celle-là! — Pas besoin de faire le malin! — Allons, avance!...

LE PRÉFET de loin à la foule.

Livrez-lui place!... (A des soldats.) Et quant à vous, faites taire cette populace!... (Il montre la foule.) Elle nous harcèle de ses cris tumultueux!... Arrière, là-bas! Que cette canaille agitée par la haine contienne ses gestes!... Que toutes ces convulsions soient apaisées!... Que ces mouvements aigus se calment!... J'en ai assez!... (Les soldats repoussent la foule en rumeur.) Il est temps de poser un terme à cette furie!...

LES SOLDATS à la foule.

Rangez-vous!... rangez-vous!...

LE PRÉFET considérant la foule.

Plèbe infecte opposant à tout son ineptie!... Masse informe que met en mouvement le moindre vent!... Que fait-elle là cette foule stupide? Pourquoi pousse-t-elle ces hurlements?... A quel objet en veut-elle? Et pour quelle raison?... Elle va, vient, s'attaque à cette chose, défend celle-ci, et elle ignore le motif qui la fait agir... Arracher cette race de la terre, ce serait nous débarrasser d'une croûte de lèpre!... (Toujours traîné, poussé par les soldats, le manchot parvient enfin jusqu'au préfet, qui le considère avec une curiosité brutale et impérieuse.) Voyons-le à présent cet homme... C'est encore un des mendiants... Qu'a-t-il à dire?...

LE MANCHOT avec un air décidé.

Monsieur le préfet, je voudrais... Il cherche à se dégager de l'étreinte dure des soldats. Mais, d'abord, qu'ils me lâchent! Ils me font mal!...

LE PRÉFET indifférent à ses plaintes.

Pourquoi t'es-tu caché?... Qu'est-ce que tu as fait? Ne sais-tu pas qu'on te cherche depuis très longtemps? . .

LE MANCHOT avec violence, indigné.

Moi, monsieur le préfet, je me suis en allé?... N'est-ce pas librement, au contraire, que j'ai offert mes services?... Dès que j'ai su que vous vouliez m'interroger, je me suis présenté... Même que ces sacrés bougres!... (Il montre les soldats.) Ils me serrent comme dans un étau!... (Les soldats lui tordent le bras avec encore plus de force. Le manchot se met à gémir.) Aïe! aïe! Brutes que vous êtes!..

LES SOLDATS ils le frappent.

Brutes! — Tiens, voilà pour toi!...

LA FOULE rangée à distance.

Oui! oui! A mort!...

LE PRÉFET aux soldats.

Laissez cet homme!... Le moyen de le faire parler, ce n'est pas de le battre, sans cesse, dans l'instant où il vient d'une manière favorable! (Les soldats s'écartent du manchot, qui gémit). Toi, tu as goûté du bâton, eh bien! apprends que si tu mens, ta peau entière sera râclée à coups d'épines!... Ainsi, agis donc à ta guise. Tu es prévenu!...

LE MANCHOT il se redresse avec fierté.

Je ne suis pas venu pour vous tromper...

LE PRÉFET s'adouçissant.

A la bonne heure! Voilà qui plaide en ta faveur!...

LE MANCHOT il reprend un air de défi ironique.

Mais, cela m'amuse de penser que je suis seul à connaître un secret dont vous voudriez tous être enrichis!... Et de vous voir rangés autour de moi, dans l'attitude de l'anxiété la plus cupide!... Et de me dire que si je gardais le silence...

LE PRÉFET terriblement impétueux.

Tu parles trop... Pour dire des choses vaines, dénuées de sens!... Mais pas assez autrement!... Nous prends-tu pour des oies auxquelles on jette des grains mauvais, tandis qu'elles en attendent d'autres!... Tu traînes trop en longueur, je te le dis... Pendant cela, les compagnons s'enfuient. Ils ne passent pas leur temps à bavarder comme nous!... Ils ont des pieds capables de les porter au loin, à travers la durée et la distance. Ils en disposent pour mettre entre eux et nous un large espace!... T'imagines-tu que tous les êtres sont faibles comme toi, incapables de courir et de marcher?...

LE MANCHOT ricanant.

Bien sûr que je ne suis pas fort, étant perclus de

maladies, et ayant les membres corrompus par la douleur! Je manque d'adresse et je me traîne péniblement... Mais néanmoins, il me serait encore possible de parvenir plus vite que vous au but cherché!... Car je sais où ils sont les compagnons, et cette chose tout le monde l'ignore en vérité!...

LE PRÉFET

Je te promets une récompense...

LE MANCHOT feignant une grande joie.

Oh! monsieur le préfet est bien trop bon!... (Il s'arrête un moment, baisse la tête comme s'il cherchait à rappeler ses souvenirs, puis la relève, l'air narquois.) Voyons, je ne veux pas vous faire longtemps languir. Vous avez bien envie n'est-ce pas, d'être renseigné sur ces bandits de vagabonds?... (Le préfet fait un signe d'assentiment.) Il est certain qu'ils ont tous été à la Ville dans la journée!... Sauf l'un d'eux cependant, le Christ comme ils l'appellent, un individu singulier qui est resté... Dans quel but, d'ailleurs, je vous le demande?...

LE PRÉFET contenant mal son irritation.

Abrège! abrège!... Lorsqu'ils sont revenus ce soir...

LE MANCHOT avec vivacité.

Je les ai vus!... Ils sont entrés par le chemin

qui monte. Ils avaient l'air de bêtes chassées, inquiètes, meurtries... Ils n'ont pas fait de bruit... Je les guettais... Mes camarades, la femme estropiée et l'aveugle n'étaient pas là... Ils étaient allés sur la route, un peu... Donc, tous ces gueux étaient tranquilles, car ils ne savaient pas que je les regardais... et le carrefour ne présentait qu'une solitude...

LE PRÉFET

O Dieu! achèvera-t-il? (Violemment.) Après! après! te dis-je!... Ils sont partis! De quel côté? Par quel chemin?...

LE MANCHOT

Ne voulez-vous rien savoir d'autre? Cela sans plus?...

LE PRÉFET

Oui, cette chose-là seulement!... (A part.) O vil coquin! Que j'aimerais à te faire fouetter dans l'instant même!... Comme il ruse avec moi! Quel est son but?... Embusqués derrière son visage, je vois le désir de mentir et la terreur! Ces deux sentiments luttent entre eux, se disputant d'une force égale la possession complète de son individu... Voilà pourquoi il prend son temps! Il ne sait pas encore ce qu'il va faire, s'il veut me

mettre dedans ou être loyal! Effrayons-le, c'est le seul moyen d'en tirer la vérité!... (Il s'adresse au manchot.) Vas-tu parler ou bien prends-garde!... Malheur à toi!...

LE MANCHOT qui semblait chercher dans ses souvenirs, fait un geste de protestation et d'inquiétude.

Quel chemin ont-ils pris?... Où s'en sont-ils allés? Ici ou là?... (Il se met à fredonner.)

Ce n'est ni vers le nord ni vers le sud,
Car le sage se tourne vers lui-même,
Et l'insensé au contraire prend une direction
Opposée à son âme et au bonheur...

LE PRÉFET il essaie de la bonté.

Voyons, l'ami...

LE MANCHOT comme près de gémir.

De quelle façon vous me traitez!... Vous voilà irrité soudain, mal disposé à mon égard, et pour quelle raison vraiment? Parce que je fais attention à ne pas vous dire des choses fausses?... Je ne veux point vous induire en erreur... Mais elle ne ment guère, l'autre chanson qui dit :

Bien circonspect doit être l'homme qui donne un conseil,
Car si son conseil est bon personne ne lui en sait gré,
Et s'il ne l'est pas il en est châtié...

C'est ainsi qu'il serait toujours bien préférable de se taire en toute circonstance...

LE PRÉFET avec l'air de rire.

Tu as un esprit facétieux... (A part.) Il t'en cuira de faire des bons mots avec moi! Espèce d'idiot! Me contraindre à languir de cette façon! Mais tu vas voir!... (Haut.) Je t'en prie, hâte-toi de répondre à ma question...

(Alors le manchot se décide. Il y a une grande attente dans le peuple. Le préfet et les soldats suivent les mouvements du manchot. Le manchot s'avance un peu vers la droite en faisant signe au préfet que c'est par là que sont partis les compagnons. Il montre une route absolument opposée à la direction prise par Zacharian et par les autres. Le visage du préfet s'éclaire de joie. La foule regarde dans une grande agitation.)

LE MANCHOT montrant la route.

Regardez bien! C'est par là!

LE PRÉFET partagé, entre un dernier soupçon et une grande espérance.

Tu en es sûr?...

LE MANCHOT solennel.

Je le jure, monsieur le préfet, en vérité...

LE PRÉFET aux soldats avec un geste éclatant.

Allez, vous autres!... (Les soldats se mettent en marche. Le préfet se tourne vers le manchot.) Toi, maraud, tu t'es joué de moi pendant longtemps! Que je ne te retrouve jamais!... Il m'a trop fallu me contenir, user d'astuce et me servir de stratagèmes afin de te soustraire la vérité... et j'ai dû étouffer ma juste irritation dans la crainte où j'étais sans cesse!... (Il le bouscule avec brutalité en s'en allant.) Arrière maintenant! Heureux pour toi que je n'ai pas de temps à perdre!... Allons! en marche!...

(Enorme flamme du côté de la Ville. Panique, mouvements d'effroi, bruits d'explosion formidable. C'est la cathédrale qui éclate. La foule va et vient, court, affolée, horrible, éparse dans tous les sens. Des rumeurs d'épouvante remplissent l'espace tandis que les soldats et le préfet s'en vont suivis du peuple en tumulte.)

VOIX DANS LA FOULE, se dispersant
dans les ténèbres rougies par l'incendie

La cathédrale!... la cathédrale!... la cathédrale!...

LE PRÉFET dans le lointain.

En avant maintenant! mes amis! Nous allons bientôt retrouver les auteurs de tous ces forfaits épouvantables!...

(Toute la multitude se précipite dans un pêle-mêle de cris, de plaintes, de menaces, de gémissements et de lamentations à travers la route obscure et lugubre. Les mendiants délivrés se retrouvent sur la place dans l'ombre pourpre, hérissés de colère, battus, affreux. Ils regardent tantôt du côté de la Ville que l'incendie illumine, et tantôt du côté du chemin dans lequel s'est engouffrée cette cohue en armes et furieuse du peuple et des soldats, dont on entend décroître les pas, s'atténuer la rumeur, diminuer les éclats de voix petit à petit. Au bout de quelque temps, les trois mendiants restent seuls sur le plateau vide. Ils semblent saisis alors d'une joie sauvage qu'expriment tout à coup leurs visages ardents, leurs gestes désordonnés, leurs mouvements impromptus. Ils se tournent les uns vers les autres, en éclatant soudain d'un rire sinistre.)

LE MANCHOT avec une expression de haine.

Et à présent, c'est à nous de prendre du plaisir dans le spectacle de leur stupidité errante!... Les imbéciles! ils ont cru se servir de nous comme de serviteurs fidèles, nous dont ils ne prennent pas soin et qu'ils ne nourrissent même pas avec du foin comme leurs bêtes!... Ils auraient bien voulu nous mettre à leur attelage pour que nous les portions au but avec une vitesse plus grande et plus sûre!... Ils sont sans perspicacité et sans esprit!... Ne savent-ils pas que ce qui les afflige nous rend joyeux, parce que la ruine de l'homme

puissant est une cause de jubilations pour l'hum-
ble être sans fortune et sans bonheur?...

LA FEMME ESTROPIÉE

Oui, oui, ils espéraient que nous leur viendrions
en aide!... Mais que n'a-t-il été plutôt en notre
pouvoir de les égarer davantage encore, de les
précipiter sur la route de l'abîme, d'accroître et
de hâter leur destruction!...

L'AVEUGLE d'un ton exalté.

Croule! Ville immense! Disperse-toi! Et toi,
brille, ô foudre!... (Il s'approche de l'orgue et frénétique-
ment joue un air sonore tandis que le manchot et la femme
estropiée se mettent à danser sur le plateau rouge).

Allons, que la danse vous secoue et vous fasse
circuler avec fureur!... Voilà le moment pour
nous d'être heureux!... (Et ici, tout à coup, s'accompa-
gnant avec l'orgue, il entame un chant terrible.)

Le bon Dieu dans la m...
Les proprios aussi :
Voilà qui nous fait perdre
Aujourd'hui tout souci!...

(Puis, d'un accent qui se contracte, il
reprend sa harangue avec une force crois-
sante.)

Oui, si tous les pauvres de ce monde pouvaient

être réunis ici devant cette Ville, en présence de sa destruction, ils se féliciteraient de ce spectacle. Ils formeraient une ronde formidable... Ils feraient retentir l'espace de leurs clameurs!... Car dans toute chose il existe des causes de plaisirs et de souffrances... Ce qui est pour certains une catastrophe est pour beaucoup une circonstance heureuse... Et ainsi le même événement apporte aux uns de la tristesse et aux autres une raison de jouir de l'existence... Provoquant la haine et l'amour, le destin heurte ensemble parfois, tels des courants de lave avec des torrents d'eau, les passions les plus éloignées en vérité... Ainsi, tandis que nous sommes là, à tirer de ce rouge désastre des motifs de satisfaction et de gaieté, nous les pauvres, nous les va-nu-pieds, nous les sans le sou, nous les gueux, les autres se lamentent dans la nuit devant ces ruines... Mais, ceux-là, ils ont eu leur fête avec des prétextes de plaisirs à l'infini. Et quant à nous, il nous en a manqué... Ils ont eu leur temps de bonheur. Et voilà que le nôtre est arrivé aussi... Ils ont connu un jour de grande béatitude... Et ils sont maintenant dans les larmes, dans l'horreur, dans le sang, dans l'ombre et dans la mort!... Il est juste que l'heure de la fête commence pour nous!...

(L'orgue de barbarie exhale toujours son chant de danse. Mais l'aveugle lui-même

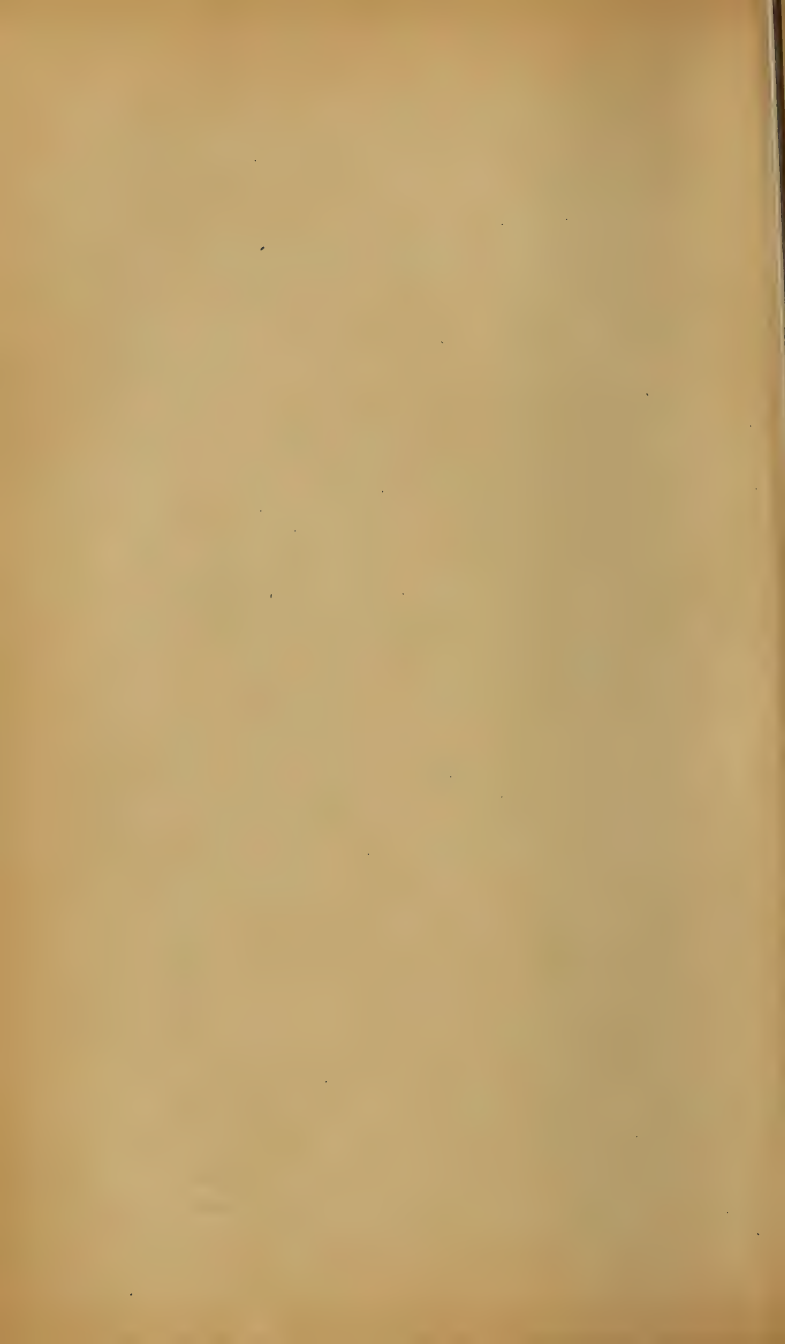
se met à danser. On le voit soudain, sinistre, ébaucher un pas de ballet. L'estropiée et le manchot se livrent sur le carrefour à des mouvements bouffons. L'allégresse des mendiants emprunte au paysage quelque chose de lugubre et de farouche. Le ciel est embrasé du côté de la Ville, et l'obscurité vers les plaines se teint des grandes et profondes lueurs de l'incendie.

Au loin on entend, cependant, toujours de vagues rumeurs d'épouvante qui continuent à monter de la Ville.)

SIXIÈME PARTIE

CHRIST EST TRAHI DANS SON ESPRIT

ET IL SE SENT RESPONSABLE



SIXIÈME PARTIE

CHRIST EST TRAHI DANS SON ESPRIT

ET IL SE SENT RESPONSABLE

Le décor représente l'entrée d'une rue de village, la nuit. Au premier plan, à gauche, une fontaine de pierre entourée d'arbres. A côté un banc. Puis on distingue une perspective de maisons, basses et noires, qui s'enfoncent et se perdent dans les ténèbres. L'ombre est épaisse. Tout semble éteint depuis longtemps.

On voit déboucher tout à coup en une troupe hagarda et traînante, Zacharian Elie, Martial et Marie, qui s'avancent péniblement, tandis que le Christ marche non loin de là, un peu à l'écart, l'air sombre et pensif.

Le silence, la paix familiale, la tranquillité du lieu où ils entrent, tout contraste avec l'aspect âpre des compagnons. On devine qu'ils sont toujours en fuite, qu'ils ont peur, qu'ils se méfient et que l'angoisse lutte en eux avec la fatigue.

Le Christ semble en proie à des réflexions qui ne lui permettent pas de rien sentir de ces choses.

Il est environ trois heures du matin.

La Pouille, les compagnons, le Christ font quelques pas jusqu'à l'endroit de la

fontaine. Là, ils s'arrêtent. Martial et Zacharian vont s'asseoir sur le banc. Elie reste debout à côté. Le Christ s'accoude au fût de pierre de la fontaine et ne prend pas garde aux autres. La Pouille au contraire s'en rapproche, et avec une voix gémissante et irritée elle commence à se plaindre comme pour les menacer.)

LA POUILLE elle s'adresse aux compagnons seulement.

N'aura-t-elle pas de terme enfin cette course lamentable parmi les ténèbres?... (Elle désigne le Christ avec pitié.) O mon pauvre et bon maître, qu'il doit être las!... (Elle se tourne de nouveau vers les compagnons.) Quoi! être contraints de se cacher au creux des fossés remplis d'herbe, et dans les champs marécageux, derrière les haies aux pointes aiguës et agitées!... Et courir, s'en aller sans fin, à perdre haleine!... Et pendant des temps et des temps, comme si l'épouvante s'était mise à nous pousser par les épaules hors de ce monde, se ruer aussi contre le vent et l'atmosphère!... Ah! là-bas il y a des hommes qui fuient d'horreur! Mais notre situation n'est pas plus favorable!...

(Les compagnons font un geste comme pour dire : à quoi bon récriminer, ce qui est fait est fait!... et regardent seulement du côté du village, pour voir s'il n'y aurait pas là un abri pour eux. Brusquement, Elie le fossoyeur fait un pas en avant, et indique

de la main la première maison qu'on distingue faiblement à l'entrée de la rue étroite et silencieuse.]

LE FOSSOYEUR d'un ton décidé.

Voilà une maison ! Allons voir !... Nous sommes loin maintenant du danger, et les gens qui nous poursuivaient n'auraient point l'idée de nous découvrir en cet endroit...

LA POUILLE elle montre le Christ tristement.

Il faut lui demander d'abord !... Oh ! comme il souffre !...

LE FOSSOYEUR

Je n'ose pas lui parler ! Interroge-le toi-même !... D'ailleurs, que lui importe qu'on fasse cette chose !... Il a l'air de ne plus vouloir nous dire un mot...

MARTIAL

Et puis, quoi ! on en a assez !... Il a plu sur nous tout à l'heure... La foudre a blanchi l'air obscur... La nuée épaisse s'est répandue en nappes humides...

LA POUILLE avec une indifférence brutale.

Et bien ! agissez comme il vous plaira !... C'est votre affaire après tout !...

(Martial, Elie et Zacharian se dirigent vers la maison sombre. Une fois arrivés là ils paraissent se concerter. Un instant, ils examinent la façade plâtreuse et terne, les volets clos. Et on dirait qu'ils se demandent si ce qu'ils veulent faire est bon ou non. La Pouille les regarde avec anxiété. Le Christ reste enfoncé dans sa méditation et ne s'intéresse à aucune des actions des compagnons. A la fin, ceux-ci se décident. Ils s'approchent de la porte et en heurtent le marteau.)

LE FOSSOYEUR

Holà! holà!... Est-ce qu'il y a quelqu'un ici? . . . Des hommes misérables se traînent sur la route, confiant leurs maux à l'hôte qui habite cette maison.

(On entend du bruit à l'intérieur de la demeure. Une voix d'homme grommelle : Sacré dié!... Qu'est-ce que c'est que ça... Les compagnons frappent toujours de plus en plus fort.)

L'HOMME à l'intérieur.

Qui va là? Voyons!... Qui va là?...

ZACHARIAN

Suppliants, ayant avec nous une pauvre femme, nous vous demandons à coucher dans le grenier, sur la paille, dans la cave, n'importe où, pourvu que ce soit sous une toiture...

L'HOMME à l'intérieur.

Attendez!... je vais voir! Qui êtes-vous donc?...

MARTIAL

Qu'il soit béni celui qui se laisse attendrir par des prières, et qui, touché à cause des peines d'hommes étrangers, s'efforce, pour les guérir, de faire un peu de bien!...

(L'homme apparaît sur le seuil. il tient un fusil d'une main et de l'autre une lampe, il aperçoit le groupe loqueteux, lugubre, tragique des compagnons; il fait un geste qui exprime à la fois la colère, le dédain et la crainte.)

L'HOMME refermant brusquement la porte.

Ha! ha!... des chemineaux! Passez la route!...

(Les compagnons demeurent dehors, stupéfaits et furieux; on distingue à l'intérieur de la maison un bruit de serrure qu'on boucle et de barre qu'on passe au travers de la porte.)

LE FOSSOYEUR les dents serrées.

Canaille! Canaille! Salaud de bourgeois que tu es!...

(La Pouille, qui pendant la fin de cette scène s'était rapprochée des compagnons, se trouve à côté d'eux, et c'est vers Elie, vers Martial, et vers Zacharian que se

tourne sa colère. Exaspérée, elle les arrête lorsqu'ils vont revenir vers le banc dans l'intention visible de prendre quelque repos; elle les considère tout à coup avec des yeux brûlants d'un courroux amassé.)

LA POUILLE d'une voix désespérée et menaçante.

Où aller et que faire maintenant?... Quel chemin prendre? . . Est-il possible que nous ne trouvions de refuge en aucun lieu?... Chassés de tous les horizons, même lorsque nous sommes inconnus, à quelles extrémités terribles allons-nous être contraints et acculés?... Hélas! à travers les distances, il nous faut fuir avec l'anxiété à nos trousses qui nous harcèle!... Pourquoi n'avez-vous pas pris garde à mes conseils?

LE FOSSOYEUR avec colère:]

Ne parle donc pas ainsi, femme lâche!... Plutôt que de répandre des cris comme tu le fais, il serait préférable que tu te taises?...

ZACHARIAN

Est-ce à toi de nous faire des réprimandes?

LA POUILLE s'exaspérant.

Je dis ce que je pense et voilà tout!... (Elle regarde le fossoyeur d'un air de défi.) Vide-moi de mes tripes

comme un pot de son contenu !... Mais quant à garder le silence, jamais je n'y consentirai en ce moment !...

LE FOSSOYEUR moqueur, gouaillant.

C'est la terreur qui t'inspire les reproches que tu nous fais ?... Car, en vérité, tu as peur... Tu es livide comme si on t'avait barbouillée avec du plâtre !... Tu n'es pas bien gaillarde, avoue-le donc ?... Comme, dans un vase, une eau secouée, tu trembles dans l'enveloppe de ton corps de fond en comble...

LA POUILLE avec dédain.

Nous verrons lequel de nous deux montrera le plus de courage lorsque le temps d'en employer sera venu... En attendant, je vous le dis, à toi le fossoyeur et à vous autres, vous avez tous agi comme des hommes sans raison, qui, portant des torches allumées, les jettent sur leur propre personne sans discerner l'action insensée qu'ils commettent...

ZACHARIAN

Crois-tu donc être seule à penser ?... Quel ton prends-tu !... T'imagines-tu que nous soyons plus sots que toi !...

LE FOSSOYEUR

Oui tu devrais prendre garde à toi !... car tu te laisses aller trop loin et tu ne mets pas de retenue dans tes discours !...

LA POUILLE ironique et méprisante.

Avec vos mérites réunis serait-il possible de former l'esprit d'une bête ?... Non, je ne le crois même pas !... Vous êtes des hommes stupides, sans volonté, serviles... prêts à exécuter des crimes contre vous-mêmes... soumis à tout et principalement aux décrets de la colère...

MARTIAL

C'est son propre portrait qu'elle peint !...

LE FOSSOYEUR

Sache-le, la Pouille, ce n'est pas à toi de parler, c'est à cet homme... (Il montre le Christ toujours indifférent en apparence.) Car quant à toi tu n'es rien qu'une malheureuse femme, égale à nous...

LA POUILLE

Ne voyez-vous pas par vous-mêmes que le héros dont vous parlez va être réduit à l'infortune la plus pénible ?... Et cela pourquoi ? A cause de

vous seuls!... Est-ce que vous n'en avez pas honte? où bien êtes-vous dénués de conscience à ce point?...

LE FOSSOYEUR avec une dureté sévère.

L'impunité te laisse parler, la Pouille, et ton impudence naturelle excite tes emportements... Et tu vocifères sans arrêt parce qu'on a pour tes excès mêmes de l'indulgence... Et tu es si orgueilleuse que tu crois pouvoir nous faire des reproches au nom du maître qui demeure muet à notre égard... Car à quel signe as-tu découvert sa pensée encore obscure?... Quand s'est-il exprimé... Qui a-t-il défendu ou attaqué?... Est-ce toi qu'il a blâmée ou moi? Ni l'un ni l'autre... C'est pourquoi rentre dans le silence comme dans un rôle fait pour toi et que tu n'aurais jamais dû quitter...

(C'est à ce moment que le Christ sort de sa méditation. La tragédie intérieure est à son point culminant et nécessite son intervention. Il vient la dénouer. Il relève la tête et voit ses compagnons opposant à Marie des visages exaltés par la fureur. Il fait un mouvement de leur côté. Et il pousse un grand cri dans l'ombre, et les autres se retournent, saisis chacun par une inquiétude différente. Le Christ attache alors sur eux des yeux sinistres, douloureux, désolés.)

LE CHRIST qui jette une clameur aiguë.

Ah! calamité effroyable!... (Il s'avance vers Élie, Zacharian et Martial stupéfaits.) Hélas! Hélas!

LES COMPAGNONS

Oh!...

LE CHRIST

Qu'est-ce que vous avez fait, ô compagnons!... Vous êtes allés trouver le peuple et vous l'avez anéanti!... Vous êtes passés sur lui comme un vent de tempête... Et vous avez dressé partout l'aspect hérissé et sauvage de la panique!...

LES COMPAGNONS

Seigneur!...

LE CHRIST

Comment avez-vous consenti à exécuter les desseins de votre furie?... Quel charme a triomphé de vos serments?... Vous avez oublié notre ancien pacte... A quelle pensée plus forte que vous, ayant l'inflexibilité de la logique, avez-vous soumis tout votre être comme un esclave?...

LA POUILLE aux compagnons.

Vous entendez!...

LE CHRIST

Mais surtout, je vous le demande, pour quelle raison m'avez-vous caché vos projets?... Car vous les nourrissiez depuis longtemps... je l'ai senti bien des fois et vous n'avez jamais parlé franchement!... Sans doute est-ce la haine rencontrée qui vous a fourni le prétexte de vos actions!...

LES COMPAGNONS

Comment!...

LE CHRIST

A la suite de quelles réflexions vous êtes-vous métamorphosés de cette manière?... Vous ne m'en avez pas fait part. Pourquoi, enfin?... Ah! au lieu de me dire la vérité, vous vous êtes éloignés de moi comme d'un ennemi!... D'ailleurs, vous avez eu raison d'agir ainsi, car je suis votre ennemi, ô hommes de fer... ô exécuteurs des pensées de la mort même... vous en qui d'implacables lois sont incarnées!...

LE FOSSOYEUR anéanti.

Que nous dis-tu maintenant, ô Maître!...

MARTIAL ET ZACHARIAN de même.

Hélas! Hélas!...

LE CHRIST qui les considère tous avec une tristesse cruelle.

Quel est-il, celui d'entre vous qui, fort de ses propres pensées, n'a pas craint d'exciter la haine dans vos esprits?... Il vous a étreints comme un argument qui semble péremptoire au premier abord... Quel langage vous a-t-il parlé pour s'être fait entendre mieux que moi?...

LES COMPAGNONS

O Dieu!...

LE CHRIST

Où se trouve-t-il, le malheureux dont la persuasion fut plus vive que ma sagesse?... Et les autres, sans même prendre conseil auprès de moi!... Qu'ils se nomment les uns et les autres, qu'ils viennent maintenant, qu'ils découvrent l'étendue de leur stupidité...

LES COMPAGNONS

Eh bien!

LE CHRIST sans s'interrompre.

Qu'ils crient d'un accent lamentable en ma présence; qu'ils disent: « Oui, nous, c'est vrai, Seigneur, nous avons obéi à la colère... La fureur

a saisi notre être et elle a fait mouvoir nos membres débiles... Et asservis aux ordres changeants de nos passions, nous en avons exécuté tous les projets... Et c'est agités de cette sorte que nous nous sommes rendus coupables... »

LE FOSSOYEUR

Coupables, Seigneur?...

LE CHRIST

Malédiction!... Agir comme des hommes sans raison, sur lesquels la méditation n'a pas d'empire!... Accomplir les actes les plus sombres avec toute la docilité de l'inertie!... Quoi! ne pas même me renseigner sur vos projets... Me laisser dans l'incertitude sur vos désirs!...

LE FOSSOYEUR timide, effaré.

Ne connaissions-nous pas les tiens?...

LE CHRIST qui relève la tête et marche sur le fossoyeur avec indignation.

Oh! que dis-tu?...

LE FOSSOYEUR qui recule d'abord et s'enhardit.

Ne pouvions-nous pas croire?...

LE CHRIST

Quoi? malheureux!...

LE FOSSOYEUR dont l'audace augmente.

Combien de fois nous as-tu répété que la haine était susceptible de bons effets?...

LE CHRIST

Oui, comme en ce moment ma haine de vous...

LE FOSSOYEUR rapidement et terriblement.

Nous avons cru exécuter ta volonté...

LE CHRIST avec une violence irrésistible.

Vous avez cru... (Il regarde le fossoyeur, et d'une voix tonnante, il l'interpelle.) O homme perfide!... oui, je te nomme ainsi, quoique tu sois un de mes compagnons les plus fidèles!... Car quand tu as commis tes crimes tu as été nuisible à moi, et plus contraire à mon bonheur en vérité que si, hypocrite et oblique, tu m'avais livré tout vivant à mes ennemis!... *Nous avons cru!*... Comment oses-tu parler un tel langage?... Ne crains-tu pas que je m'élève contre ta prétention à cet égard?... Car présentant les choses réelles sous des traits faux, tu as accompli une action abominable!...

Ne tressailles-tu pas, plein de honte, dénué de force, animé uniquement par un immense regret?... *Exécuter ta volonté!*... Oh! est-ce possible?... Traduire ainsi mes sentiments les plus secrets!... Interpréter de cette façon mes intentions?... N'est-ce pas peindre blanc ce qui est noir, remplacer un terme négatif par un contraire, changer le système d'une méthode au point de la rendre discordante et erronée, agir en tout à contresens de parti pris!... *Ta volonté!*... *ta volonté!*... O infortune!... Se servir d'une telle expression!... Quoi! Misérable!...

LA POUILLE elle s'approche du Christ comme pour apaiser son exaltation grandissante.

O mon bon maître!... Ne vous emportez pas si fort!...

LE CHRIST au comble de la colère, il repousse Marie brusquement.

Sainte colère, empare-toi de moi!... Agite tout mon être de tes bonds!... Utilise toute ma force à ton profit!... (Il se tourne vers le fossoyeur, qui épie ses mouvements avec anxiété.) Ah! parler de cette façon-là!... Quelle impudence!...

LE FOSSOYEUR

Pourtant n'était-il pas possible de penser que...

LE CHRIST impétueux, farouche.

De penser quoi?... Que je serais content de vous?... Que j'approuverais vos actions de guerre et de haine?... Que j'applaudirais au spectacle de la catastrophe déchaînée, ardente, par vous?... Que vous me sembleriez plus chers quand, terribles, vous feriez trembler la masse du globe?... Que j'attendais des choses féroces de l'initiative éclatante de votre force?... Que je vous aimerais davantage !... (Il baisse tout à coup la voix, et d'un accent désolé il semble se parler à lui-même, tandis que les compagnons consternés le considèrent.) O lamente-toi, mon pauvre cœur !... Hélas ! hélas !...

(Le Christ se tait et paraît plongé un instant dans une méditation qui l'accable. La Pouille est près de lui et le fixe de ses yeux pleins de pitié. Les compagnons, dans des attitudes différentes, tour à tour examinent le Christ, le ciel, l'ombre et eux-mêmes. Il y a un instant de silence atrocement contraint. Le malentendu qui existait entre les compagnons et le Christ est devenu visible. Néanmoins le fossoyeur, qui tient à se disculper, s'approche du Christ, lui pose la main sur l'épaule, le voit relever sa tête triste et douloureuse, d'un mouvement lent, comme au sortir d'un songe.)

LE FOSSOYEUR avec une inquiétude humble.

.. Mon bon Seigneur... dans quelle exaltation

vous êtes maintenant !... Voulez-vous m'écouter, me prêter un peu d'attention? .

LE CHRIST amèrement.

Oui, oui, parle donc... tire des ténèbres les causes obscures... expose-moi des raisons capables de me convaincre... découvre à mon esprit, qui ne les connaît pas, des arguments ayant l'éclat de l'évidence...

LE FOSSOYEUR

Mon pauvre maître...

LE CHRIST du même ton ironique et sombre.

Explique-moi que je suis un insensé!... Je t'avais choisi entre tous les hommes et je te croyais susceptible de prendre ma place... Accuse-moi de témérité et définis mes erreurs... Que tes paroles soient les preuves de mon ignorance... Outrage ton père... Précipite ton esprit contre le mien. . Heurte-moi avec ton corps d'airain dans le but de me faire tomber en me frappant !... Ah ! ah ! tu veux te disculper ? Eh bien ! fais-le !

LE FOSSOYEUR

Non...

LE CHRIST d'un ton qui redevient épouvantable.

Ah! que toutes les étoiles se broient, mais parle plutôt! Que le globe, s'il le faut, soit renversé! Et que l'ordre du monde soit détruit par ta faute seule!...

(Menaçant, le Christ s'est dressé dans un grand élan impérieux, et il semble ordonner à Elie de parler. Celui-ci le regarde en tressaillant. Zacharian et Martial sont interdits. Marie paraît être accablée et elle lève vers le Christ une main pleine de douceur. Cette scène dure un moment dans un silence tragique.

Cependant, dominé peu à peu par le Christ, inquiet, agité par l'appréhension de l'irréparable malheur qu'il va provoquer, après l'autre causé déjà par lui, le fossoyeur courbe le visage, réfléchit une minute, puis il prend la parole au milieu de ce cercle d'hommes diversement attentifs qui le regardent.)

LE FOSSOYEUR hésitant, saccadé.

Quand nous réfléchissons ou agissons... et dans quelque sens que ce soit, ô mon Seigneur!... n'est-ce pas à cause de toi en vérité?...

LE CHRIST, sarcastique.

En vérité?...

LE FOSSOYEUR

N'es-tu pas le maître invisible, présent en nous, à tout instant et sans arrêt?

LE CHRIST

Qui en douterait?...

LE FOSSOYEUR

La seule puissance dont nous ayons toujours conscience, c'est celle de ta pensée irrésistible... Elle nous détermine dans ceci et dans cela, elle provoque chacun de nos actes, et elle inspire nos sentiments les plus divers...

LE CHRIST

Et ceux-là même que tu exprimes en ce moment?...

LE FOSSOYEUR

Tu t'es emparé de notre être, tu règnes sur lui...

LE CHRIST

J'ai été pour vous un tyran... Quoi! rien de plus?

LE FOSSOYEUR

O maître, lamente-toi, si tu veux... Jette des

soupirs, si tu ne sais pas autrement répandre ta peine... Mais il n'est pas bien de ta part de nous blâmer...

LE CHRIST

Non, non! gémissons à présent, toi et moi-même...

LE FOSSOYEUR

Tu nous accuses par tes paroles... tu nous parles d'un ton de mépris... tu te lèves contre nous avec dédain... Cependant quelles raisons as-tu pour te conduire de cette manière à notre égard? Quelles actions avons-nous commises dans le but de déplaire à tes désirs?... En quoi sommes-nous coupables comme tu le dis? A mon tour je t'interrogerai avec tristesse...

LE CHRIST ne surmontant plus la violence de sa colère.

Malheureux! ne redoutes-tu pas... Comment? tu oses... Que vais-je répondre à ta demande si injurieuse?... Est-il utile que je défende mes positions?... Oui, tu dis vrai, j'occupe ton être de mon esprit... et je t'ai engendré toi et ta volonté... Mais c'est par là précisément que tu me parais coupable... Tu t'es imaginé posséder ma sagesse parce que je t'avais inspiré quelques pensées... Hélas! es-tu semblable à moi en tous les points pour pré-

tendre agir à ma place sans injustice?... Me représentes-tu tout entier comme si nos deux images pouvaient confondre leurs plans?... Es-tu de la même race que moi? du même sang? né d'un père pareil? Peux-tu le croire?... Alors, comment donc se fait-il que tu aies eu l'audace de vouloir vivre même une minute mon existence? de remplir le rôle pour lequel moi je suis fait?... de répéter les mots que conçoit particulièrement mon propre esprit?... de mettre ta volonté à accomplir mes vœux?... Et tu n'as pas eu un instant l'idée que tu étais capable de te tromper!... Oh! si tu avais désiré te substituer à moi pour accomplir mes rêves, pourquoi ne m'as-tu pas confié tes sentiments, et pourquoi n'es-tu point venu auprès de moi afin de me faire vérifier leur équité? Il fallait ne pas t'écarter de ma présence, retourner sans cesse à elle, y puiser de nouvelles forces!... D'ailleurs ne te l'avais-je pas dit : Ayez soin de venir à moi à tout instant comme d'un terme dérivatif on va à l'étymologie, ou comme des courbes d'une spirale on revient au point central...

LE FOSSOYEUR

O maître, tes enseignements...

MARTIAL

Tes paroles familières...

LE CHRIST

O viles brutes que vous êtes!... Ne craignez donc pas à présent de les répéter ces discours dont vous parlez!... Qu'ont-ils de commun avec vos actions?... Quelles excuses y trouverez-vous en votre faveur?... Allez-vous mentir devant moi pour m'accabler de preuves dénuées de vérité?... N'était-ce pas toujours la justice que je vantais, elle que je souhaitais la maîtresse de vos esprits, elle seule que je vous proposais comme un modèle?...

LE FOSSOYEUR

Tu nous a mis en face du monde comme des machines de guerre chargées de poudre... Tu nous excitais constamment à manifester la puissance de nos désirs. Tu provoquais les explosions de notre ardeur... Tu voulais transformer nos gestes en mouvements de guerre frénétiques et impétueux...

MARTIAL

Oui, oui, c'est vrai...

LE CHRIST

O infâmes traîtres ! qui êtes-vous pour vous exprimer de cette manière!... Ha ! je vous repousse loin de moi!... Dieu ! que devenir!...

Bafoue-moi de ton souffle obscur, vent de la nuit !... ténèbres, amassez-vous en moi pour me rendre invisible à tous les yeux !... O infortune !... Misérables ! Je me traite ainsi !... O très à plaindre !... Oui, dignes de commisération nous sommes, nous autres !... Vous et moi, nous pouvons gémir sans injustice ! O monde, pour quelle étrange raison, dont la nécessité est inconnue, ai-je voulu remplir ma mission selon tes lois ?... L'aberration qui fut la mienne, je la confesse !... Qu'est-ce qui me forçait à agir comme je l'ai fait ? à descendre sur la terre cruelle, et, avec l'impétuosité d'une vérité, à vouloir ranger toutes les choses dans la raison ?... O ciel ! ô vide ! ô noir espace du firmament !... Moi qui cherchais à augmenter, non à détruire, moi qui espérais embellir, non rendre ignoble !... Ha ! ai-je été si peu compris ?... Il voile sa face dans ses mains avec une sorte d'égarément terrible et se parle comme à lui-même, presque en sanglotant. ... Ho ! Ho ! folie !...

LE FOSSOYEUR

Pourquoi te lamenter ainsi sans rien opposer à nos arguments...

MARTIAL

Dans quel délire affreux nous te voyons maintenant !

LE FOSSOYEUR

Qu'est-ce que tu as? Tu pousses des cris avec violence?... Mais d'abord tu devrais répondre... Est-il vrai que...

LE CHRIST qui fait un geste d'horreur
comme pour les repousser.

Rien! Rien du tout!... (Il s'arrête, la poitrine palpitante, oppressée.) Il n'y a pas de vérité, entendez-vous!...

O vous, ô hommes, cessez de me parler maintenant!... Qu'est-ce que vous dites?... Inconscients ou non des mensonges que je vous entends débiter sans honte, vous n'en êtes pas moins responsables à mon égard!... Dans l'un ou l'autre de ces deux cas vous m'êtes odieux!... Et peut-être êtes-vous plus coupables si vous agissez et parlez sans vraiment vous rendre compte des erreurs que vous faites, parce qu'alors votre esprit est faux, dans son ensemble, incapable de juger du bien et de nulle chose, inaccessible à la sagesse et dans l'impossibilité de rien concevoir, de découvrir par vos organes la vérité!... Oh! jusqu'où faut-il remonter pour découvrir la cause première de tout cela?... Ils ont cru que la haine du mal ne pouvait se manifester que par un mal plus grand encore!... Ha! pauvres êtres... O planètes, éthers, éléments! qui peut se vanter d'aller

contre vous? et n'est-ce pas pourtant l'essayer que d'agir avec le désir de tout détruire?... Voilà ce qu'ils ont fait, ces hommes!...

LE FOSSOYEUR irrité.

Maitre!...

LE CHRIST

Pourquoi m'avez-vous écouté? A quel propos vous ai-je parlé? Qu'est-ce qui m'a attiré vers vous?... Comment n'ai-je pas fui loin de votre présence?... Quel rapport ai-je eu avec vous?... Qu'y a-t-il de commun entre un homme et un chien? Rien de plus qu'entre vous et moi, c'est bien certain... Oh! laissez-moi me lamenter! j'en ai le droit! Vous m'avez livré tout vivant au monde entier, et chacun à présent me hait. C'est sur moi que vont retomber les châtimens!...

Le fossoyeur balbutie quelque chose qu'on n'entend pas et fait mine de parler. ... Non! non! ne m'interrompez pas!... Que j'emplisse l'espace de mes cris épouvantés!...

LE FOSSOYEUR avec colère.

Et nous! pouvons-nous oui ou non gémir aussi!...

LE CHRIST

Oh!...

LE FOSSOYEUR il poursuit, d'une voix de haine.

Quelle a été notre existence à ton côté?... Et avant de t'avoir connu, quelle était-elle?... Tu te plains de la destinée, et tu soupîres, proférant des lamentations chargées de fiel, et tu dis : « Ma vie à présent sera terrible... et la faute en est à vous tous qui, en mon nom, avez commis un attentat que je réproûve et dont je serai la première victime... Et peut-être as-tu raison de nous demander des comptes... Mais, nous, tes compagnons, que tu accuses, resterons-nous sans répondre ? Ne nous est-il pas permis de pousser des cris perçants ? Est-il insensé de notre part de nous tordre dans les convulsions de la douleur?... Et nous est-il défendu de protester en termes aigus de notre bonne foi?... Et d'ailleurs rentre en toi-même !... Examine-nous... Vois quelle destinée nous avons connue ! et combien de calamités nous ont atteints ! Et comment nous avons vécu depuis que nous suivons tes pas parmi le monde !... Considère l'état dans lequel nous nous trouvons... Ayant autrefois tout abandonné afin de partager tes lamentables jours... excités par toi aux actions les plus tragiques comme celle pour laquelle à présent tu nous nommes des noms les plus bas et les plus vils... conduits à travers la tristesse et l'indigence... nous aussi nous pouvons nous plain-

dre d'un ton violent!... Car, après tout, nous souffrons et à cause de toi... Et qui sommes-nous? Des misérables vagabonds... rendus criminels par la seule influence de ta pensée... qui peut-être ne t'ont pas compris, mais dont l'amour a toujours été absolu à ton égard... Et néanmoins, vilipendés, outragés, chassés dans l'horreur et les ténèbres!... Et par la volonté de qui? par la tienne propre... Et cela il faut bien que tu le reconnais- ses... Nous allons à présent subir des maux sans nombre, et nous les aurions ignorés si cependant nous ne t'avions jamais connu...

MARTIAL

Il a raison...

ZACHARIAN

Oui, certainement...

LA POUILLE toute haletante et suppliante aux compagnons.

Oh ! ayez honte !... Regrettez vos lamentations et vos reproches !...

(Le Christ, que le discours du fossoyeur a accablé, s'est retiré un peu à l'écart à la fin de cette scène et, debout dans la nuit, il demeure silencieux. Il semble en proie à des réflexions qui l'agitent comme une

grosse fièvre. Il ne regarde rien, il tient ses mains contre sa face, il tressaille par instant de haut en bas. Zacharian, Martial et Elie le considèrent avec une espèce de pitié, d'irritation. Marie se tient devant eux d'un air de menace. A la fin, on entend un grand cri ; une voix plaintive, sourde et sombre, résonne dans les ombres. C'est le Christ qui commence à geindre avec une sévère expression de majesté. Les autres l'écoutent, terrifiés, surpris, effarés, anéantis par la tristesse, émus, passionnés, tourmentés d'angoisses intimes, et ces divers sentiments se succèdent sur leurs figures à mesure que parle le Christ qui, lui, ne paraît plus savoir qu'ils se trouvent là.)

LE CHRIST d'une voix presque basse
qui s'accroît peu à peu.

Ils n'ont rien compris, rien !... Hélas !... Il y a eu un temps naguère où j'étais leur rédempteur. Ils me considéraient comme tel. Alors ils se félicitaient de mon empire... A présent, ils m'accusent... Voilà la vie !... Ils n'ont d'ailleurs peut-être pas tort... Oui, après tout !... Pourquoi donc les ai-je détournés de leur passé ?... J'ai mis en eux, sans m'occuper des résultats, des idées qui ont engendré ces maux affreux... Comme dans une terre non faite pour eux des germes ne se développent pas bien, les sentiments que je nourris n'ont pu que dépérir ailleurs qu'en moi... Ces hommes, ils étaient plutôt bons et plutôt ten-

dres... Ils auraient pu vivre en repos... et réaliser du bonheur tout autour d'eux... Mais pourquoi ai-je été à leur rencontre?... Comment ai-je pu croire une minute que nous étions faits pour agir sans discordance?... De quelles pensées, trop fortes pour eux, les ai-je chargés?... Me suis-je jamais préoccupé des différences fondamentales qui nous séparent?... Je me suis conduit avec eux d'une manière véritablement extraordinaire... Ils disent vrai... J'ai coopéré à leurs travaux... Maintenant il m'en faut prendre ma part... Leurs revendications sont légitimes... Il est certain que je me sens coupable pour eux et que je devrais prendre leur place dans tous leurs actes... Ayant voulu les diriger, non pas à mon profit, sans doute, mais pour leur bien, je leur ai imposé une courbe tellement différente de la leur qu'ils n'ont pas tardé à reprendre celle-ci après avoir subi celle-là avec souffrance... Non comme un astre mis dans son orbe par la puissance des lois cosmiques, et maintenu là à cause de leur effet constant, mais comme une pierre précipitée dans les espaces, je leur ai imprimé une subite direction qui, étant contraire à la leur, n'a pas duré... Hélas! Hélas! en vérité, ils sont trop lourds!... Ils ne possèdent point de finesse, de légèreté... Ils sont accablés par leur densité... et leur volume les rejette toujours vers la terre en peu de

temps... Ils ne peuvent pas s'élever trop haut sans, tout aussitôt, retomber comme s'ils subissaient l'attraction qu'exerce sur tous les corps physiques la sphère terrestre... Ils ne s'élancent hors de leur zone que pour y revenir sans retard avec une violence plus constante et plus pénible... Appellerai-je incapacité originelle cet esprit d'inertie obscure, ce manque de légèreté morale, cette impuissance à demeurer dans les hauteurs?... O hommes, trop pesante est la masse que vous portez !... Ah ! malheureux !... En vérité, ils sont conduits par la lourdeur qui est leur loi particulière, qui règle et domine leur esprit, qui les fait mouvoir constamment, ici ou là... Et cette fatalité agite leur vie... Et cette nécessité crée leur destin... Et il n'y a rien à y faire... Et c'est ainsi... Ho ! Ho ! tout sera donc semblable pour eux et moi !... Il y a des temps et des temps, j'ai essayé de leur transmettre une force d'action capable d'amoindrir leur mortelle hérédité, une puissance d'esprit pathétique susceptible de lutter avec leur apathie... mais mon effort a été vain... Et je n'ai pas pu réussir... Et après un premier essai il faut toujours recommencer le même travail... C'est pourquoi, ces hommes misérables, je les plains !... Ils sont destinés à la mort et aux ténèbres !... Ils s'agitent tristement dans un cercle de douleurs... Et ils ne voient jamais le

jour... Ils ne savent ni rire ni se jouer... Ils sont inertes... La noire terre les tire par les pieds, à tout instant... Oui, voilà la réalité, le globe appelle ces pauvres êtres, il influe sur eux constamment, il les empêche de s'agrandir, il les ramène sans cesse à des petits spectacles... (A ce moment le Christ devient formidable. Les cheveux hérissés, sanglants, le visage terrible, les mains convulsivement agitées et tendues dans les ténèbres, il s'avance vers Elie, Martial et Zacharian que l'épouvante cloue sur place et il les repousse brusquement comme pour les chasser loin de lui. Que faites-vous là ? Pourquoi êtes-vous encore ici?... Ah!... malheureux!... Que le désespoir m'engloutisse dans ses flammes vives!...

LA POUILLE suppliante, effarée.

O mon bon maître!...

LE CHRIST au comble de l'exaltation.

Non! non! Un mauvais maître, vous dis-je!... Car qu'ai-je donc fait?... Ne suis-je pas l'unique responsable de tout ce mal?...

(Le Christ se précipite dans la rue déserte et silencieuse. Il est agité d'un élan furieux. Il s'élance comme un insensé et va heurter les portes tout en vociférant. La Pouille le suit d'abord des yeux avec effroi. Puis elle fait un pas en avant et reste là

hagarde, comme dans l'attente; les compagnons observent la même attitude, mais on devine à leurs gestes qu'ils sont aussi inquiets pour eux que pour le Christ.)

LE CHRIST allant de maison en maison, d'une voix farouche.

O hommes! vous êtes dans le repos, tandis que s'accomplissent les catastrophes!... Levez-vous! Ouvrez tous vos portes!... Venez voir le plus lamentable de tous les êtres!... Holà!... holà!...

(Brouhaha. Les gens ouvrent les portes, les fenêtres, jettent des regards curieux et effarés vers la rue. On entend de vagues rumeurs. Des voix disent : « Qu'est-ce qui se passe?... — En voilà un tintamarre! — Il y a un fou par ici... » En tumulte, des hommes sortent de leurs maisons, armés de fourches, de fusils, et se dirigent vers le Christ.)

LES GENS DU VILLAGE autour du Christ.

Sacré nom de sacré nom! — Il gueule fort, ce cochon-là! — Ce qu'il se démène! — Attention!...

(Ils se jettent sur le Christ, qui, d'ailleurs, ne fait aucune résistance. Ils le saisissent, le bousculent parmi des hurlements épouvantables. La Pouille bondit hors des ténèbres dans un dernier sacrifice.

Elie, Zacharian et Martial se sont enfuis.)

LA POUILLE elle se précipite en criant, comme égarée.

Emparez-vous de moi!... Seigneur!... Je suis aussi coupable que lui... Ho! ho! Hélas!...

LES GENS DU VILLAGE ils se mettent à lier les membres de Marie et du Christ.

Et celle-là!... qu'est-ce qui lui prend! — Elle écume! — Prenez garde, il faut les attacher! — Avez-vous des cordes? — Il est probable que ce sont de dangereux coquins. — On va les mettre sous le verrou. — Nous verrons demain ce qu'il faut en faire. — C'est égal, c'est singulier un réveil comme celui-là. — Ils sont bien garrottés? Bon, bon. — Allons! En marche!...

La troupe des paysans entraîne le Christ et Marie, qui sont accablés par le grand effort qu'ils viennent de faire. Muets et couverts d'une sueur sombre, on les voit partir, poussés et conduits dans un tohubohu farouche d'armes et de cris.

SEPTIÈME PARTIE

LE CHRIST AU MILIEU DE LA FOULE

PASSION ET MORT

SEPTIÈME PARTIE

LE CHRIST AU MILIEU DE LA FOULE

PASSION ET MORT

Dans la Ville, la place du tribunal. — A gauche, au premier plan, une rue. Puis, le palais de justice, énorme édifice qui dresse sa façade, décorée de colonnades, avec une solide plate-forme à laquelle conduit un vaste escalier donnant de plain-pied sur la place. — A droite, des maisons profilent leur silhouette. — Dans le fond, une rue allant vers la droite par des circuits qui en prolongent la perspective. — Quelques arbres, de-ci, de-là.

On découvre une foule bariolée et citadine dont la mobilité d'aspect reflète les variations de sentiment. Tour à tour elle paraît inquiète ou menaçante. Elle se modifie sans cesse, sensible à la moindre impression, secouée en houle, subitement. Cette foule se presse sur la place, regarde sans cesse vers le palais, se le montre du doigt, manifeste à tout instant une impatiente anxiété.

Deux soldats se tiennent, l'arme au poing, au bas de l'escalier monumental.

Aux fenêtres des maisons, on voit quelques curieux.

Dans les arbres, des gamins se sont perchés, et de là, par intervalle, lancent des quolibets à la multitude.

Il est manifeste que ce monde n'est pas rassemblé là

pour une chose futile. Et, en effet, ce que le peuple attend, c'est la fin du procès intenté au Christ et à Marie, que l'on est en train de juger à l'intérieur du palais de justice. De là les mouvements d'inquiétude, la tension des physionomies, l'air de nervosité fiévreuse qu'ont les bourgeois, les ouvriers, les femmes et toute la populace réunis sur la place du tribunal,

(Au lever du rideau, on voit deux jeunes femmes d'une mise élégante et d'une mine jolie, qui entrent d'un pas rapide par la rue de droite, en causant avec une extrême animation.)

NOÉMIE en entrant, à sa compagne.

Nous sommes arrivées à temps, n'est-ce pas, Lise?...

LISE

Oui... Ah! tu m'as fait courir!...

NOÉMIE

C'est que je veux être le plus près possible pour la voir, cette femme... (Avec une moue de dégoût.) Cette Pouille...

LISE

Une bien vile créature, ma Noémie...

NOÉMIE

Penses-tu qu'elle puisse être autrement!... Elle

couchait avec tous les hommes... Une de ces gueuses qui rôdent la nuit dans les ruelles louches... Et Dieu sait dans quel but, hélas!... C'est effrayant!...

LISE

D'ailleurs, n'est-ce pas la digne compagne...

NOÉMIE avec vivacité.

Je voudrais pouvoir leur cracher à la figure!...
(Elle s'arrête.) Ici, n'est-ce pas, nous nous trouverons assez près d'eux?...

LISE

Oui, Noémie, restons là... Nous aurons sans doute des heures à attendre avant que la condamnation soit proclamée... (Elle montre un arbre non loin d'elle.) Au besoin, nous nous appuierons...

NOÉMIE

Je ne vois pas où nous pourrions être mieux qu'ici...

UN GAMIN sur la branche de l'arbre à côté d'elles.

Hé! mesdames!... Là où je suis!...

Lise et Noémie relevant la tête aperçoivent le gamin qui fait danser la branche. Elles se reculent, saisies de crainte.

LISE ET NOÉMIE avec frayeur.

Oh!... là-haut!

LE GAMIN emphatique.

Près du ciel... avec les oiseaux!... Je suis poète!...

NOÉMIE

Prenez garde au moins... Si la branche cassait!...

LE GAMIN galant.

En tombant je vous baiserais...

NOÉMIE

Ah! l'horreur!...

LISE

L'impertinent!...

DEUXIÈME GAMIN chantonnant dans un autre arbre.

Ohé! Evohé!...

TROISIÈME GAMIN comme pour lui répondre.

Laitou! Là la! Tra la la! La la!...

(La foule, amusée, tourne ses regards vers les gamins qui se balancent sur les branches,

rient, font des mines baroques. menacent de s'écrouler sur les personnes qui se trouvent sous les arbres.)

LA FOULE commençant à être inquiète.

Faites attention, hé, les mômes!...

PREMIER GAMIN d'un air farceur.

Pas de danger!...

DEUXIÈME GAMIN de même.

Qui veut des places?...

TROISIÈME GAMIN de même.

Bonnes et pas chères!...

VOIX DANS LA FOULE

Qu'ils se tiennent tranquilles, les gosses!... —
Ils vont faire casser les branches...

UN GAMIN à une grosse commère qui se trouve
au-dessous de lui, au pied de l'arbre.

Bah!... si je tombe, la grosse mère, ce sera sur
un bon matelas!...

LA COMMÈRE révoltée, furieuse.

Je te fesserai le cul, vaurien!... Et tu verras
comme je cogne!...

LES GAMINS rigolant.

Ho! vraiment!... — Viens donc par ici! —
Qu'on voie un peu!...

VOIX DANS LA FOULE excitant et en cadence.

Montera! Montera pas!... — Montera! Montera
pas!... — Montera! Mon...

(Agitation. La commère devient écarlate et tend le poing. Les gamins s'amuse dans les arbres, s'agitent, remuent. Tout à coup, l'un d'entre eux tombe. La commère le prend sous le bras et lui administre une fessée.)

LA COMMÈRE tandis que le gamin battu cherche à fuir.

Tiens! voilà pour toi!... Vas-y mettre de
l'huile...

(Le gamin se sauve à travers la place; la foule éclate de rire sur son passage et lui adresse des quolibets que l'on devine plutôt qu'on ne les entend. L'hilarité est générale.

Tout à coup on distingue les échos d'une discussion qui vient d'éclater entre deux hommes, et dont les termes ne tardent pas à devenir très vifs.)

UN BOUTIQUIER indigné à un ouvrier.

Quoi!... Vous avez cette audace!... C'est à notre ennemi à tous que vous accordez des excuses semblables!...

L'OUVRIER hésitant, inquiet.

Moi?... aucunement!...

LE BOUTIQUIER haussant le ton.

Cependant, n'avez-vous pas dit...

L'OUVRIER le baissant de même.

Je prétends...

LE BOUTIQUIER d'autant plus hardi.

Oui, oui, il voudrait rétracter!... Il n'est plus temps!...

VOIX DANS LA FOULE

Qu'est-ce qui se passe?...

L'OUVRIER au peuple, timidement.

Simplement!...

LE BOUTIQUIER emphatique.

Il se passe une chose effroyable à raconter...
Quoi! Ici même!... au milieu de gens accablés
par ses forfaits... oser faire le panégyrique de
leur auteur!...

VOIX DANS LA FOULE déjà menaçante.

Comment?... — Ha! ha!...

LE BOUTIQUIER il désigne l'ouvrier au peuple.

Cet homme-là, citoyens... qu'il ne craigne point de répéter les apologies qu'il faisait de crimes odieux?... Qu'il manifeste encore une fois son admiration pour des êtres qui en vérité sont la honte du genre humain!...

LA FOULE irritée, avec violence.

Nous ne supporterons pas cela!... — Non! non! jamais!...

L'OUVRIER il cherche à se défendre.

Je suis un ouvrier...

LE BOUTIQUIER de plus en plus menaçant.

Audace inouïe!... (A l'ouvrier.) O misérable! te tairas-tu?... Crains de subir le sort qui attend tes héros!... Si seulement tu disais un mot en sa faveur, le peuple que tu blâmes t'écraserait comme sous une roue!...

L'OUVRIER protestant de son mieux.

Cependant n'est-ce pas là un droit?... Ne puis-je pas dire toute ma pensée en liberté?...

LE BOUTIQUIER triomphant, il s'adresse à la foule.

Vous l'entendez! vous l'entendez!...

LA FOULE dont la colère grossit.

Oui ! oui ! dehors !

L'OUVRIER

Je ne loue pas...

LA FOULE se jetant sur l'ouvrier.

Assez ! traître ! A la porte ! Qu'il crève !...

Des cannes se lèvent sur l'ouvrier. Des poings se tendent vers lui. Des visages tout empreints d'une violence tragique se tournent de son côté. Une grande rumeur se produit. Harassé, blessé et fouaillé, le malheureux se débat, cherche à se soustraire aux coups, mais en un instant il est entraîné, poussé par la foule hors de là, dans la rue avoisinante, où se porte dans un lourd tumulte d'hommes en fureur toute une partie de la foule.

PREMIER GAMIN suivant la scène du haut d'un arbre.

Oh ! la la ! qu'est-ce qu'ils en font !...

DEUXIÈME GAMIN de même et se tordant.

Il n'en restera plus qu'une sale marmelade !...

TROISIÈME GAMIN de même et poussant
des cris d'allégresse.

Mes amis ! ils l'extermineront !...

TOUS LES GAMINS ensemble en éclatant de rire.

Quelle bouillie! Oh! quelle bouillie!...

UN CITOYEN solennel, il revient de la rue de droite
où la bagarre a lieu,

C'est une indignité! une infamie!... Il n'est pas permis de parler ainsi!... Faire l'éloge de ces coquins!... Ah! mon Dieu! où allons-nous? Dans quelle époque vivons-nous?...

(Sur la scène à moitié désertée par la foule qui continue à gesticuler dans le fond, entrent en galopant et en vociférant des marchands de journaux de l'après-midi. Ils annoncent les nouvelles du jour. Ils emplissent la place de leurs voix perçantes. Leurs déclamations aiguës attirent l'attention du peuple et le ramènent sur la place tout suant, tout échauffé et tout éparé.)

UN CAMELOT courant sur la place.

Le Conseiller du Citoyen! Vient de paraître!... vient de paraître!... Le procès des anarchistes! Graves révélations à l'audience!... Dernières nouvelles!...

LA FOULE revenant en tumulte avide, criante.

Par ici! — *Le Conseiller?* — Donnez-le-moi? — Laissez-moi lire!...

UN AUTRE CAMELOT entrant rapidement.

Les Informations du jour !... Le journal du gouvernement !... La quatorzième édition !...

LA FOULE se disputant les journaux.

A moi ! — A moi !... — Jetez-moi les *Informations* ! — Deux sous ? — Voilà !...

UN AUTRE CAMELOT accourant par la rue de gauche.

Qui veut le lire ?... *Le Cocardier* !... Les résultats du procès !... Les accidents sensationnels !...

LA FOULE entoure les camelots et leur arrache les feuilles.

Le Cocardier ! — *Le Cocardier* ! — Là ! — Ici ! — Vous me bousculez ! — *Les Informations*, attrapez ! — Haï donc !... Vous me marchez dessus !... — Attention ! Hein ! Ne m'empêchez pas de passer ? — Vous ! je vais vous casser la gueule ! — Venez-y donc !...

(Discussion. Brouhaha. Rumeurs. Les bourgeois, les ouvriers, les femmes obtiennent des feuilles à la volée, crient, se bousculent, développent brusquement leurs journaux et se mettent à en dévorer toutes les colonnes. Les camelots ayant livré tout ce qu'ils pouvaient vendre, recommencent leurs galopade effrénée à travers la ville, et sortent de la place en hurlant et en courant.

LES CAMELOTS tout en s'en allant.

Le Conseiller du citoyen! — *Les Informations!*
— *Vingtième édition!* — *Le Cocardier!* — *L'Of-*
ficiel! — *Incidents!* — *Achetez!* — *Les nou-*
velles! — *Vient de paraître!...*

(Leurs voix éraillées et rauques décroissent petit à petit dans les rues adjacentes et aux alentours. Bientôt on ne les entend plus. Il y a alors un grand silence sur la scène. Tout le monde lit. Les regard tendus et avides parcourent les pages des journaux et sans doute n'y trouvent rien, car à la curiosité exprimée tout à l'heure par tous, succède bientôt un air d'impatience inutile, puis le dépit se manifeste par des gestes vaguement irrités, et enfin c'est une sorte de colère consternée.)

Au bout de quelques instants un homme en aborde un autre, chacun tenant à la main un journal froissé, déplié.)

UN HOMME l'air déconcerté.

Eh bien! quelles nouvelles?...

L'AUTRE d'un ton furieux.

Rien!... Et vous?..

LE PREMIER avec éclat.

C'est tout à fait la même chose!...

UN CITADIN qui déchiffre son journal lentement
et à voix haute.

« A quatre heures, rien de nouveau ne s'était encore passé... Le redoutable compagnon conserve toujours le même silence au sujet de ses complices éventuels... La fille Marie, dite la Pouille, refuse de répondre à toutes les questions positives qu'on lui adresse... Ils ne parlent l'un et l'autre que pour faire des déclarations vagues, n'intéressant pas le procès, et toutes de théorie pure. Le procès suit donc son cours. » (Il s'arrête, regarde la foule avec l'air de dire : hein, voilà comment on nous vole ! et comme pour l'en prendre à témoin.) Et voilà tout!... Rien de plus!... Pas d'autre incident que cela ! C'est admirable!... (Puis tout à coup il se reprend.) Ah ! si, pardon ! Et il poursuit sa lecture.) « Aussitôt leur condamnation, laquelle ne fait pas de doute, les accusés seront exécutés... » Mais nous le savions déjà...

PLUSIEURS PERSONNES DANS LA FOULE

jetant, déchirant leurs journaux.

Quels canards ! — Toujours la même chose ! —
C'est dégoûtant!...

UN BOURGEOIS triomphant, retentissant ; il brandit
les *Informations* parmi la foule.

Ah ! Ah !... J'ai une nouvelle considérable!...

VOIX DANS LA FOULE

Dites! — Qu'est-ce que c'est? — Qu'est-ce que c'est?...

LES GAMINS toujours dans les arbres.

Ne nous laissez pas languir!...

LE BOURGEOIS qui monte sur un banc et se met à lire les *Informations* de manière à être entendu de l'assistance.

« ... A la suite d'une décision prise au Conseil des ministres, réunis en séance extraordinaire, il a été résolu que les courageux et bons citoyens qui ont procédé à l'arrestation du redoutable compagnon qui a pris le nom de Christ, et de la terrible Marie la Pouille...

LA FOULE haletante, angoissée.

Plus haut! Plus haut!...

LE BOURGEOIS renforçant sa voix qui devient tonnante et poursuivant avec gravité et fierté.

« ... Qui ont procédé à l'arrestation du redoutable compagnon qui a pris le nom de Christ et de la terrible Marie la Pouille, dans les circonstances dangereuses que l'on sait, seraient décorés à titre exceptionnel, pour services rendus au pays... En conséquence les nommés... »

LA FOULE applaudissant.

Bon! Bon! C'est très bien!... Ah! Ah!...

LE BOURGEOIS il cesse de lire, mais toujours redondant et magnifique, il s'adresse à la multitude.

Je vous propose, mes chers concitoyens, puisque nous voilà réunis ici, de pousser une acclamation en l'honneur des hardis et loyaux patriotes qui, au péril de leur vie, ont accompli l'acte héroïque pour lequel ils sont justement récompensés...

LA FOULE enthousiasmée.

Bravo! Bravo!...

LES GAMINS

Hipp! Hipp! Hurrah!...

(Le bourgeois va descendre de son banc au milieu de l'acclamation populaire, lorsqu'il aperçoit Monsieur le Doyen qui entre accompagné de Monsieur le Notaire, et qui s'entretiennent l'un et l'autre de l'air sérieux, restrictif et circonspect qui convient à leur dignité et à leur goût.)

LE BOURGEOIS comme pour avertir la foule.

Voici Monsieur le Doyen!...

SUR TOUS LES RANGS DE LA FOULE avec des tons différents de curiosité et de respect.

Monsieur le Doyen!... — Monsieur le Doyen!...

(Le silence se fait presque instantanément dans la foule qui se tourne vers les deux nouveaux venus, se rangeant sur leur passage, regardant cependant de préférence Monsieur le Doyen avec une pitié empreinte d'une grande vénération. Monsieur le Doyen et Monsieur le Notaire continuent de causer sans paraître s'apercevoir de l'émotion et du mouvement que provoque leur arrivée.)

MONSIEUR LE DOYEN avec onction.

Croyez-moi, afin d'en venir à bout, ce ne sont pas des raisonnements qui peuvent rien faire...

LE NOTAIRE approbatif.

Certainement, Monsieur le Doyen... Et puisque ces hommes sont en guerre avec la société entière, que celle-ci se défende par n'importe quel moyen!...

LE DOYEN

C'est mon avis même que vous exprimez. (Reprenant sa pensée avec vivacité.) Il serait certes très agréable de discuter, de répondre à des théories par des raisons, d'entrer dans des controverses

capables d'éclairer l'opinion publique, mais, en la circonstance présente...

LE NOTAIRE l'interrompant.

Il faut avant tout agir fort et vite... Couper la plante dans sa racine... Je vous comprends!...

LE DOYEN comme pour s'excuser.

Nous avons affaire à des brutes, n'est-ce pas?...

LE NOTAIRE

Oh! sans aucun doute, Monsieur le Doyen!... Un homme qui ose prendre le saint nom du Christ!... Et une femme comme cette Marie!... Eh bien, voulez-vous mon opinion franche : c'est peu de ne condamner de telles gens qu'à l'échafaud!...

LE DOYEN comme s'il voulait se disculper.

Vous connaissez mon esprit de modération... Je suis pour l'ordre et voilà tout!... (Le notaire fait un geste d'assentiment, la foule approuve par un murmure.) Mais, en présence de doctrines qui prêchent la haine de l'État, de la morale établie, des lois constituées, de la religion, que voulez-vous que je pense?... Il faudrait frapper fermement, faire un exemple!...

LE NOTAIRE d'un air détaché.

Il y avait autrefois des tortures à l'infini...
(Rétractant sa pensée secrète.) Certes, je n'approuve pas
les moyens violents!...

LE DOYEN avec douceur.

Oh!... évidemment!... moi non plus...

LE NOTAIRE d'autant plus affirmatif qu'il vient
de l'être moins.

Mais, en de certaines occasions, la force des
châtiments est un mal nécessaire...

LE DOYEN sentencieux.

C'est agir pour le bien de tous que d'empêcher
un être humain, en lui inspirant une crainte salu-
taire, d'exécuter des attentats qui sont pour lui et
ses victimes d'affreux malheurs!...

LE NOTAIRE dans un élan.

Je suis fier, Monsieur le Doyen, de vous voir
exposer si bien toute ma pensée...

LE DOYEN

Que voulez-vous!... il faut convenir qu'il y a
une lacune dans la législation... (La foule qui l'écoute

montre par son approbation qu'elle devine ce qu'il va dire. C'est bien certain... certains crimes devraient être punis d'une façon tout à fait particulière...

LE NOTAIRE achevant la pensée du doyen.

L'hérésie, par exemple, l'attentat politique lèsent la nation tout entière et les principes qui font la base des sociétés... Est-il juste qu'ils ne soient punis que d'une manière ordinaire!... Autrefois il y avait les supplices de l'estrapade, de la roue, de l'écartèlement, et combien d'autres!... Croyez-vous, Monsieur le Doyen, qu'aucune personne s'opposerait au rétablissement de ces châtimens...

QUELQUES BOURGEOIS appuyant, s'enhardissant à parler au Doyen.

Aucun honnête citoyen. — Certainement, Monsieur le Doyen! — Ah! sans nul doute!...

LE DOYEN comme touché au cœur par cette manifestation de la sympathie du peuple.

Oui, mes amis... Evidemment!... je vous remercie... je vous remercie...

LE NOTAIRE qui élève la voix et s'adresse aux assistants.

N'est-ce pas, mes chers concitoyens, que vous

trouvez beaucoup trop faible... insuffisante pour des forfaits si effroyables... une condamnation à la peine de mort?...

DE NOMBREUSES VOIX DANS LA FOULE

Oui! — Oui! — Ce n'est pas assez!...

LE DOYEN dans une émotion croissante.

Mes bons... mes chers amis!... En vérité...

LE NOTAIRE parlant d'une voix forte.

Des crimes terrifiants qui nous atteignent tous... l'incendie de la Bourse, des Banques, de la caserne... et, attentat insensé! l'explosion de la cathédrale que vous aviez tous aidé à construire... avec vos deniers... sou par sou, péniblement... tout cela puni comment? comme un meurtre sans plus d'importance que tous les autres!... (Il regarde la foule avec force et fait un geste indigné.) Qu'est-ce que vous dites de cela?...

LA FOULE

Il a raison! — Ne laissons pas faire une telle chose! — Oui, oui, c'est vrai!...

LE DOYEN de plus en plus attendri et ému.

Comme ils sont fidèles à la religion!... Ah! ah!

combien je les aime!... Comment les remercierai-je? Oh! vraiment, vraiment!...

LE NOTAIRE bas au doyen, montrant le peuple.

Parlez-leur, Monsieur le Doyen... Ils seront tout à fait sensibles à cet honneur...

D'AUTRES BOURGEOIS d'un ton respectueux.

Dites-nous quelques mots, Monsieur le Doyen...

[Le Doyen, que ravissent décidément ces témoignages, ne présente plus aucune résistance; il cède aux objurgations; il va se hisser péniblement sur un banc qui se trouve là. Une grande attention l'entoure.

VOIX SUR TOUS LES RANGS DE LA FOULE

Monsieur le Doyen va parler! — Silence! Silence!...

LE DOYEN après une pause, commençant d'une voix émue.

Mes fidèles... mes tendres... mes sincères amis!... Je ne saurais comment vous dire le plaisir que m'inspire la vue de votre attachement à nos lois... Une grande consolation dans une telle catastrophe... la destruction complète de notre belle cathédrale...

LA FOULE enthousiasmée.

Nous la rebâtirons! — Nous la rebâtirons!...

LE DOYEN prêt à pleurer s'essuie les yeux, défaillant.

Les braves créatures!... Ah! vraiment!... je suis trop touché pour parler!... Je vous disais donc, mes fidèles amis... que je suis heureux de penser à tout ce que vos âmes renferment de foi dévote... Et quelle réjouissance c'est pour moi, dans ma misère, que vous soyez prêts à châtier... avec une violence invincible... les misérables qui veulent nous anéantir tous!...

PLUSIEURS BOURGEOIS

Oui! oui! qu'ils soient exterminés!

DES FEMMES

Arrachons-leur les entrailles!

LES GAMINS dans les arbres, avec exaltation.

Vive Monsieur le Doyen! Vive Monsieur le Doyen!...

LA FOULE répétant dans un délire d'enthousiasme.

Vive Monsieur le Doyen! Vive Monsieur le Doyen!...

LE DOYEN toujours debout sur son banc est accablé
par l'émotion de la reconnaissance.

Oh! mon Dieu!... Je n'ai plus de force... (Il fait

des gestes vers la foule comme pour lui montrer sa gratitude.)
 Les bonnes âmes!... Merci!... Merci!...

(A ce moment, fanfare de trompettes et de tambours. — La porte du tribunal s'ouvre entre les colonnades de la terrasse. Entouré de soldats, de greffiers, du bourreau et des huissiers, on voit le Christ apparaître au haut des marches de l'escalier, sur la plate-forme. La Pouille est à côté de lui. A leur vue, il se fait un grand tumulte. La foule tourne subitement vers eux, l'aspect formidable de sa haine. Le Doyen, qui se trouve toujours sur le banc, reste là, affalé et effaré, tremblant d'on ne sait quelle émotion, face à face avec le groupe formé par Marie, le Christ et le tribunal.)

Dans le tohu-bohu produit, ce qui domine au premier abord, c'est la stupeur.

Puis le greffier s'avance un peu jusqu'à l'extrémité de la terrasse; il considère le peuple, tandis qu'un roulement de tambour se fait entendre. Il montre le Christ pâle et calme, Marie, dont la face demeure fixe et véhémence, et, d'un geste au peuple, il semble les offrir comme une proie à des bêtes fauves.)

LE GREFFIER d'une voix retentissante.

Voilà l'homme!... Voilà la femme!...

(Alors, dans un élan furieux, toute cette foule se rue en hurlant contre la barrière de soldats qui gardent l'entrée de l'escalier du tribunal. Pêle-mêle, hérissée, rouge, sanglante, féroce, tendant dans le vide

des poings de menace, la multitude s'amasse et s'ébranle en tumulte parmi la place emplie de cris et de rumeurs.)

LA FOULE se portant du côté du tribunal.

Au supplice! — Pas à l'échafaud! — Qu'on nous les livre!...

UNE FEMME qu'on repousse, écumante de rage.

Pourquoi m'empêche-t-on de passer?... Laissez-moi cracher sur ces gueules ignobles...

LA FOULE

A la boucherie!

UN HOMME interpellant le Christ et Marie.

Lâches!... Ils ne nous répondent même pas!...

UN GAMIN apostrophe la Pouille, gouailleur.

La Pouille! tes poux vont mourir!... Qu'est-ce qu'ils deviendront sans toi!

LA FOULE

A l'eau! les brutes! les crapules!

UNE COMMÈRE les montrant en ricanant.

Regardez-les trembler de peur!... Ils sont agités

dans leur peau comme de l'eau dans une baignoire!... Ils n'oseraient pas descendre tout seuls sans les soldats!

NOÉMIE se précipitant vers l'escalier.

Je veux leur crever la figure!... Elle est repoussée par les soldats, elle trépigne. J'irai! j'irai!

LA FOULE

A l'abattoir! A l'abattoir!... qu'on les écharpe!...

(Et c'est une cohue affreuse et sauvage d'hommes, de femmes et d'enfants même qui vocifèrent, profèrent des menaces dégoûtantes, s'agglomèrent en masse au pied du palais dans une folie de cris, d'émotions, d'attitudes.

La Pouille, à la fin, est exaspérée, on la voit tendre soudain le poing dans la direction du peuple dont la véhémence redouble aussitôt.

LA POUILLE avec impétuosité.

Chiens! chiens d'esclaves!...

LA FOULE

Lapidons-la! Lapidons-la!

LE BOURREAU forçant la Pouille à se taire.

Allons! femelle!...

LE CHRIST se tourne avec tristesse vers le bourreau.

Pourquoi touchez-vous à cette femme?...
N'est-ce pas assez...

LE BOURREAU le souffletant.

Tiens voilà pour ta face de m...! En veux-tu d'autres?...

(Le Christ demeure impassible, mais cette intervention du bourreau change en délire de joie la furie âpre de la foule. A la place des cris de mort on entend tout à coup un grand éclat de rire. C'est le peuple qui se réjouit de l'outrage fait au Christ par le bourreau.)

LA FOULE transportée de bonheur et battant des mains.

Hein! ce qu'il est beau! — Ha! Ha! Ha! —
Bravo, le bourreau! — Bravo, le bourreau!...

(La détente subite qui vient de se produire fait que le peuple se calme, cesse de hurler, ne se précipite plus avec violence comme pour escalader les marches du tribunal. On se montre le Christ suant et tout sanglant, la Pouille dont l'œil fixe est chargé de haine. On s'interpelle avec des mines de joie énorme.

Brusquement, roulement de tambour, bruit de trompette. Et le greffier s'apprête à lire la sentence du tribunal.)

LE GREFFIER à voix très haute lisant.

« Citoyens!...

VOIX DANS LA FOULE

Chut par ici!

LE GREFFIER poursuivant sa lecture.

« Par ordre du tribunal, il vous est fait savoir que l'individu dit le *Christ* et la fille Marie, dite la *Pouille*, s'étant reconnus coupables de l'incendie de la Bourse...

VOIX DANS LA FOULE

Ho!...

LE GREFFIER sans s'interrompre.

« ... Des banques nationales, de la cathédrale...

VOIX DANS LA FOULE

Ha!

AUTRES VOIX DANS LA FOULE

Silence! — Silence!

LE GREFFIER qui continue d'une voix tonnante.

« ... Forfaits inouïs, qui sont des attentats à l'ordre, à la religion et aux lois, ont été condamnés à la peine de mort pure et simple. Roule-

ment de tambour.) Le présent décret sera exécuté aussitôt la sentence rendue, en présence du peuple et sur l'heure, à la place sise près de celle du tribunal de justice. Telle est la loi. »

LA FOULE sifflant le greffier.

Hou! Hou! Hou! Hou!

UNE VOIX

Nous n'acceptons pas ce jugement!

UNE AUTRE VOIX

Il nous faut...

LA FOULE

Dehors le greffier! — A bas la justice!...

(Marie et le Christ se mettent en marche et, parmi des soldats, des huissiers, des gardes, descendent l'escalier, allant vers la place où les guette, les attend, les épie dans une immense agitation la foule sauvage.)

LES SOLDATS écartant et repoussant le peuple.

Place! — Allons donc!...

LA FOULE éclatant, se pressant en cohue au pied des marches du palais.

A mort! A mort!

LA POUILLE elle considère la multitude, elle tressaille de tout son corps, puis elle lance une plainte lamentable.

Malheureux! Quelles paroles horribles prononcez-vous!... Car au lieu de heurter, entre elles, de telles images, si, hélas! vous étiez capables de pleurer des êtres, chers à vous, dans la douleur... voilà le moment, au contraire, où vous répandriez des larmes pleines d'amertume!... Oui, le visage salé de pleurs chauds comme la mer, vous vous lamenteriez sans cesse, hurlant et ébranlant l'espace de chants funèbres... En effet, de tous vos parents, le plus prochain vous allez le perdre tout à l'heure en vérité!... Et à cause de vous et pour vous il va rouler son front sanglant dans les ténèbres!... Ho! enflez de sanglots vos dures poitrines!... Traînez-vous sur la terre, ah! misérables!... Faites retentir l'air résonnant! Agitez de vos convulsions l'espace terrible!...

UNE BOURGEOISE jetant une pierre contre Marie.

Pose cette pierre sur ta langue, qui remue trop!...

Marie est blessée au visage et saigne. Elle se couvre de ses deux mains en gémissant. Le peuple, de nouveau, exulte, trépigne de joie, applaudit, toute sa rage apaisée soudain, ou plutôt changée en un grand élan d'aïlégresse.

LA FOULE se tordant, heureuse.

Ha! ha! ha!...

LES SOLDATS ouvrant un passage au cortège.

Arrière! arrière!...

(Eclate un son de fanfare. Marche funèbre. — Alors, lassées et exaltées, mises d'ailleurs en joie par la scène précédente, et enfin subissant soudain l'influence de la musique, les femmes forment deux groupes parallèles à gauche et à droite, séparés par le cortège qui commence à traverser la place, et c'est à une danse frénétique, lascive, agitée, bondissante, qu'elles se livrent par un mouvement brusque et imprévu.

Comme pour témoigner du bonheur que leur inspire la mort du Christ et de Marie, et ne trouvant plus que ce moyen-là, elles s'élancent, d'un pas cadencé et pathétique, avec une expression de luxure furieuse et triste dans toutes leurs attitudes.

Le peuple bat des mains et répète son long cri de mort sur le passage du cortège.

Marie et le Christ marchent solennellement, graves et pensifs, mais le visage illuminé.)

UNE FEMME d'une voix rythmée et véhémence.

Ce n'est pas avec des plaintes que nous vous ferons cortège jusqu'à l'endroit de la mort... mais dans les cercles de fer d'une ronde... agitée par la haine, avec violence... nous vous envelopperons

l'un et l'autre... en vous présentant de toutes parts... l'aspect tragique pour vous de notre jubilation!...

Et tandis qu'elle parle, toutes les autres circulent sur leurs pieds retentissants. — On entend des sons de trompettes. — Les applaudissements cadencés du peuple excitent la passion des femmes jusqu'à la rage. Marie se tourne vers le Christ, lui met la main sur l'épaule et le considère tout en s'avançant. — Le Christ, avec une inexplicable émotion, mêlée d'une ironie tendre, contemple toute cette foule bougeante et hurlante.)

LE CHRIST s'adressant à la foule, qui n'interrompt ni ses battements de mains, ni sa danse.

O femmes!... ô hommes!... ô vous qui m'êtes chers, malgré tout... ô malheureux!... Ne croyez pas être à présent un spectacle d'affliction pour moi... parce que, soulevant cette poussière terne... par les transports d'une danse furieuse... vous semblez vous réjouir de ma disparition!... Mais, au contraire, je vous considère sans tristesse... car j'aime à voir toute chose céder à l'impétueuse cadence des sphères... et par l'obéissance à la nature, chacun s'alléger du fardeau de sa lourdeur!... Or, que faites-vous, sinon de bondir avec grâce... bien moins pesants que tout à l'heure... et harmonieux comme vous ne l'êtes que dans vos jeux!...

UNE VOIX DANS LA FOULE

Ferme donc la gueule !

LE CHRIST

O lamentables êtres!... ô vous, errants!... et qui ne savez plus!... ah! vous, sur lesquels les lois saintes n'ont plus d'effet!... quand réglerez-vous votre vie comme vos jeux mêmes!... En effet, par votre héroïque et brillante danse, que faites-vous, sinon, à présent, de rendre témoignage en faveur de l'existence, et d'attester la perfection de l'univers?...

UNE VOIX DANS LA FOULE

Faut-il lui poser un cadenas de fer?...

LE CHRIST

N'imitiez-vous pas en tournant les transports giratoires des globes?... Quel autre moyen possédez-vous de reconnaître leur harmonie et leur beauté?... Femmes, soyez légères sur la terre, comme celle-ci l'est elle-même sur l'air!... Et circulez à sa surface qui tourne aussi!... De cette manière, du haut en bas de l'infini, tout suivra un mouvement semblable... en gardant l'aspect immobile de l'harmonie!...

UNE VOIX DANS LA FOULE

Nous avons assez de ton éloquence!

UNE AUTRE VOIX

Va-t-il nous embêter longtemps? Allons là-bas!

LE CHRIST

Faites de votre vie une fête... ô femmes, ô vous autres qui, hélas!... ne soulevez jamais sans effort la masse épaisse de votre corps... qui, étant boue, un jour ou l'autre sera poussière!... Élanchez-vous, comme si le rythme obscur du monde s'emparait de votre être entier... et, tout à coup, le douait d'un impétueux mouvement de rotation!...

UNE FEMME

Ah! de quoi te félicites-tu quand, possédées par la fureur... et provoquées aux danses de guerre... t'entourant d'un anneau terrible que rien ne rompt... nous t'escortons en bondissant jusqu'à la mort?...

LE CHRIST

Faites de votre vie une fête... même funèbre... même cruelle... même triste... mais empreinte d'un cérémonial resplendissant...

UNE VOIX DANS LA FOULE

Assez!... qu'on lui casse la bouche!...

UN HOMME

Fourrez-lui du plomb dedans...

UN AUTRE qui veut arriver jusqu'au Christ et est bousculé par les soldats.

Ne m'empêchez pas de passer!... que je plonge mes mains dans son ventre fumant!...

UN AUTRE à l'homme que les soldats repoussent.

Pense donc!... tu attraperais la lèpre si tu approchais de cette crapule-là!...

(Cependant les femmes continuent toujours leur sarabande. La musique les mène, dirige leurs pas, courbe leurs membres, les pétrit dans une sorte de convulsion orgiaque. Le Christ se tait et semble rêver. La Pouille, qui l'a écouté parler tout à l'heure avec une sorte de ravissement, commence à son tour un discours qui est un chant mélancolique de dévotion et de noce.

Péniblement le cortège avance toujours au milieu de la foule, parmi la place.

Le Christ ne regarde plus que Marie, et celle-ci ne voit plus que celui-là.)

LA POUILLE au Christ, avec une exaltation d'amour.

Au milieu de ces cris horribles de malédiction et de mort... je me félicite de pouvoir te glorifier... ô sage!... ô rédempteur!... ô noble héros!... Et tandis qu'ils t'outragent, ces malheureux!... ignorant ta beauté impérissable, cachée à eux comme un diamant que recouvre un bloc de houille noire... ô mon maître! moi je te célèbre en gémissant!...

LE CHRIST avec tendresse.

Hélas! je pleure sur toi! oh infortunée!...

LA FOULE poussant toujours son long cri.

A mort!... Tuez-les dans les latrines!

LA POUILLE d'un ton d'humilité passionnée.

Moi, je le dis, étant toute seule à te connaître parmi tout ce peuple qui t'entoure : je t'ai aimé, ô mon seigneur!... et cela dès le premier jour que je t'ai vu!... Et voilà qu'à présent, sans autre appui au monde... je te rends témoignage ici, attestant la parfaite splendeur de ta beauté...

LE CHRIST avec une émotion pieuse.

O cher visage! ô repos! ô asile sacré!...

LA POUILLE s'exaltant davantage encore.

O prince!... qu'est devenu ton vaste empire?... Réduit à mon unique personne, ton royaume est bien diminué et bien petit!... Qu'as-tu fait de tes possessions?... De quelle manière, ô conquérant, as-tu pu être chassé de tes domaines?... En moi seule, ô roi admirable, tu règnes toujours!... Ah! qui te considère encore, ô misérable!... Que je te plains! Et quel respect m'inspire ta peine!.. Mendiant, en exil, sans soutien ni serviteur, n'ayant même plus ton sac de toile, et démuné de ton bâton, ah! que fais-tu?... Les pierres, qui ne devraient servir qu'à représenter ton visage inaltérable, sont utilisées, ô mon Dieu, pour te frapper!...

LA FOULE hâletante et furieuse.

A mort! — Arrachons-lui les couilles!... — Crevons leur peau!...

LA POUILLE de plus en plus délicate et tendre.

Et cependant, ô homme!... ô tête divine!... tu es plus précieux et plus rare que toute la profusion des perles que porte la mer... Et un nombre infini de grâces est en toi-même... que ne voient pas les yeux de chair, mais que l'esprit aperçoit...

comme sous l'écorce noire de la terre sont enfouées toutes sortes de belles pierres délicates!... O mystérieux!... ô inconnu!... ô gloire secrète!... A tous invisible et pour moi si éclatant!... Par quelle bénédiction spéciale m'est-il donné de l'adorer, ô mon héros!...

LE CHRIST considérant Marie avec douceur.

Voilà que tu t'es élancée, ô âme légère!... et qu'à moi tu t'es découverte... et tu as connu par l'amour la vie réelle! O courbes de la pureté... ô perfection!... ô sagesse que crée la passion!... ô délices d'être à tes côtés, ô tendre femme!... ô pressentiment de la gloire que me révèlent la seule confiance de ta pensée et l'espérance unique que tu as mise en moi!... Voilà qu'à cause de toi je me sens plus tranquille... et sans effroi au milieu de la haine tourbillonnante, je ne tremble pas!...

LA POUILLE dans un transport irrésistible.

Tu es beau comme l'est un époux le jour des noces!... ô bien-aimé! ô apparition merveilleuse!... O toi qu'aimerait à mon insu la portion inconsciente de mon être existant, si mon esprit, avec ses facultés précises, avec ses aptitudes les plus élevées, avec sa sensibilité la mieux voyante,

ne te rendait sans cesse justice de toutes façons!...
 O prophète cher et vénérable!... ô victorieux!...
 Qu'est-ce que tu pourrais redouter de l'univers?...
 N'es-tu pas sûr de ton triomphe, ô mon sauveur?...
 Car avec moi n'as-tu pas rendu à la vie toutes
 sortes d'êtres, qui, comme moi, accablés, inertes,
 étaient dénués d'animation, gisaient sur une
 terre d'ignorance et de ténèbres?... Et vois, ne
 te célèbrent-elles pas, sans s'en rendre compte,
 toutes ces créatures qui t'entourent d'une ronde
 de joie?...

LA FOULE monotone, exaltée de haine.

Étripons-les!... étripons-les!... A mort!...

LE CHRIST souriant et majestueux.

Oui, je le sais... soulevés par une force mysté-
 rieuse et invisible, que ne dompte aucune volonté...
 tous ces êtres misérables, ils me saluent... Ainsi
 les sphères, qui, dans l'éther, ne se heurtent
 point... mais composent l'harmonie céleste que
 tu entends... bondissantes, environnent sans cesse
 le soleil saint... Et qu'elles en aient conscience
 ou non... mues par Dieu même... elles lui rendent
 grâces d'une manière adorable et continuelle...
 parce que c'est dans son sein qu'elles puisent la
 vie!...

(Arrivée à l'extrémité de la place, parmi la constante menace de la foule, et accompagnée de la danse des femmes, qui devient maintenant plus molle et plus funèbre brusquement Marie, comme si elle apercevait le lieu du supplice, et elle le distingue en effet à peu de distance, lève les bras vers le ciel, jette des regards égarés sur toutes les choses, et avec un grand tremblement dans tous ses membres, elle se met à pousser une plainte aiguë, tandis que la foule redouble ses cris, et que la musique prend un accent lent et tragique.)

LA FOULE avec une furie accrue subitement.

A mort!... A mort!... A mort!... A mort!...

LA POUILLE elle se met à gémir d'une voix lamentable et perçante comme si, en présence de la mort, elle regrettait soudain de quitter l'existence.

Ô terre!... ô nue!... ô luisante et accablante foudre!... ô fruits!... ô lumières que le vent rend convulsives!... ô globes!... ô toutes les choses de l'univers!...

LA FOULE

A mort!... A mort!... A mort! A mort!

LE CHRIST il s'arrête également comme saisi d'un transport terrible.

O mort! voici donc le moment!... Considère

que je suis tranquille et sans terreur!... Nuit! je ne te crains pas, ô noir espace!... Constellations rocheuses, mises en mouvement par l'irrésistible impulsion de la logique, je vais vous connaître mieux encore et de plus près!... O éléments dont se compose mon existence et qui m'avez fourni, chacun, une de mes forces!... Terre nourricière, mers pleines de sel, et toi, ô feu! principe moteur, substance qui pénètre en mon être et crée ma vie!... O choses dont mon corps s'est formé et mon esprit!... vous allez maintenant vous répandre de tous côtés... et disséminées par la mort qui désagrège... revenir à votre origine même dans l'univers!... Ainsi je vais vous restituer, ô saintes essences!... O lune, anges ténébreux de l'air, vent et clarté! sans gémir je retourne vers vous, et, impassible, je crie : Je suis prêt à vous rendre ce que je vous dois... parce que j'ai fait ma tâche, comme vous, selon ma force... Et n'ayant aucune inquiétude sur la manière dont j'ai accompli ma mission... je garde ma foi première... fixée en moi et douée de la stabilité de la raison... En effet, je me suis versé dans vos esprits... ô hommes! et despote invisible j'y habite, comme dans la matière loge insaisissable et certaine la loi de vie... Et résistant, vous ne m'expulserez pas hors de vous-mêmes... Et lorsque les germes supérieurs que j'ai déposés dans votre être auront

mûri, alors je l'embarrasserai bien de ma personne... Et je vous dominerai longtemps, ô races vivantes, parce que mystérieuse comme les vœux de la nature, ma pensée orientera la vôtre vers où je vais... Et voilà pourquoi, à présent, je suis prêt à abandonner toutes les parcelles de ma puissance resplendissante... à les rendre au vaste univers, à les perdre dans ton ombre, ô terre ! dans ton vide enflammé, ô ciel !... et dans ton tourbillon profond, ô sphère qui circules sans cesser...

Eternité!...

(Reprise de la fanfare fonèbre. Musique sourde, religieuse et large. Le cortège se remet en marche. Le Christ lève la tête et regarde majestueusement devant lui. Il prend Marie par la main et la mène comme une épouse. La danse lente et ardente des femmes recommence, s'accélère, bondit dans le fond de la place emplie de foule. Le peuple pousse des cris de mort, auxquels les sons de la trompette et des tambours imposent l'harmonie d'un rythme héroïque. Ensuite rideau.)

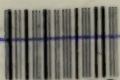
DERNIÈRES PUBLICATIONS

	PAUL ALEXIS	
Vallobra.		1 vol.
	MAURICE BARRÈS	
L'Appel au Soldat.		1 vol.
	ALBERT BOISSIÈRE	
Les Trois Fleurons de la Couronne.		1 vol.
	SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER	
La Tragédie du nouveau Christ.		1 vol.
	FELICIEN CHAMPSAUR	
Poupée Japonaise.		1 vol.
	GEORGES CLEMENCEAU	
Au Fil des Jours.		1 vol.
	LEON DAUDET	
Les deux Étreintes.		1 vol.
	EDMOND DESCHAUMES	
L'Auteur mondain.		1 vol.
	HENRY FOUQUIER	
Philosophie Parisienne.		1 vol.
	EUGÈNE FOURNIÈRE	
Chez nos petits-fils.		1 vol.
	HECTOR FRANCE	
Croquis d'Outre-Manche.		1 vol.
	ERNEST LA JEUNESSE	
Sérénissime.		1 vol.
	GEORGES LECOMTE	
La Maison en fleurs.		1 vol.
	CT ÉMILE MANCEAU	
Notre Armée.		1 vol.
	CATULLE MENÈS	
Le Roi Vierge (Édition définitive).		1 vol.
	OCTAVE MIRBEAU	
Le Journal d'une Femme de chambre.		1 vol.
	G. DE RAULIN	
Rasqueux.		1 vol.
	LOUIS DE ROBERT	
Le Partage du cœur.		1 vol.
	EDOUARD ROD	
Au milieu du Chemin.		1 vol.
	EDMOND ROSTAND	
L'Aiglon.		1 vol.
	PAUL STRAUSS	
Dépopulation et Puériculture.		1 vol.
	WALDECK-ROUSSEAU	
Questions sociales.		1 vol.
	ÉMILE ZOLA	
La Vérité en marche.		1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**



a 39003



003855243b

CE PQ 2637

•A28T75 1901

COO SAINT GEORGE TRAGEDIE DU

ACC# 1240900

UD 70P OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	01	07	10	15	16	1

